[Littérature Anecdotique]
Recueil Collectif

Pierrot – p 38 à 41...

types comiques (Jeannot, Jocrisse, Dumollet...) p 121-127

Musset p 179-200 (père du poète)

LE CAUSEUR.

TOME I.

DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL,
RUE DE LA HARPE, N°. 80.

LE CAUSEUR.

AMBIGU LITTÉRAIRE,

CRITIQUE, MORAL ET PHILOSOPHIQUE,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,
ET PUBLIÉ

PAR J. DUSAULCHOY.

. . . . Liberiùs si
Dixero quid, si fortè jocosius, hoc mihi juris
Cum veniâ dabis. . . . .

HORACE. *S.* 4. *v.* 103.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ FERRA JEUNE, LIBRAIRE,
Rue des Grands-Augustins, n°. 23.

1817.

QUELQUES MOTS AU LECTEUR.

Si ce livre ennuie, on ne pourra attribuer ce malheur au défaut de variété.

Le lecteur y trouvera de la littérature et de la critique, des recherches savantes et des traits malins, des morceaux historiques et biographiques; des fictions romanesques, des peintures de mœurs et de la gaîté; de la philosophie et des choses extraordinairement sentimentales.

Voilà de quoi contenter tous les goûts.

Sur ce, nous pouvons nous

dispenser de composer une préface : elle ne rendrait pas l'ouvrage meilleur; le lecteur jugera.....

LE CAUSEUR.

LES SPECTACLES
ET
LE COMMERCE.

Conversation entre M. l'abbé F....., célèbre prédicateur, et M. Guillaume, marchand de nouveautés.

M. GUILLAUME.

M. L'ABBÉ, votre réputation m'avait inspiré le désir d'assister à votre dernier sermon. Pour mieux vous écouter, je me plaçai au beau milieu de votre auditoire. Bientôt je vous entendis appeler toutes les foudres célestes sur la tête des éditeurs des OEuvres de Voltaire et de J.-J. Rousseau ; vous tonnâtes ensuite contre les spectacles, d'une manière effrayante pour les personnes qui les

suivent. Votre grand courroux contre les deux illustres écrivains que je viens de nommer, n'a fait qu'une très-faible impression sur mon esprit, attendu que je n'ai guères le temps de les lire, et que si je les lisais, je crois mes principes assez solides pour me garantir de l'influence des mauvais conseils qu'ils pourraient me donner, s'il est vrai toutefois qu'ils en donnent, car il me répugne de croire que des hommes que tout le monde admire, soient capables de chercher à pervertir un honnête marchand.

Mais il n'en est pas de même de ce que vous avez débité concernant les spectacles. Depuis ce jour, je suis tourmenté de doutes, d'inquiétudes et presque de remords. Je trouve des rapports si frappans entre la profession de comédien et la mienne, que je crains que mon commerce, quoique je le fasse, je vous assure, avec la probité la plus scrupuleuse, ne soit un obstacle à mon salut.

M. L'ABBÉ F.....

Mon cher monsieur, vous ne pouvez trop détester la comédie : elle étale le faste, la magnificence, la vaine gloire du monde, toutes les pompes de satan; elle inspire l'orgueil, la jalousie, le goût des ajustemens; elle est contraire à l'humilité, à la charité, au détachement de soi-même, à l'amour du prochain.

M. GUILLAUME.

Voilà précisément ce qui m'épouvante, car un marchand de nouveautés me paraît être dans le même cas que les comédiens et les partisans des spectacles. Il ne désire que le luxe; ses vues et ses projets ne tendent qu'à l'entretenir, qu'à le propager, qu'à exciter, par des ressources ingénieuses, l'amour-propre des personnes qui rendent à la mode une espèce de culte, et que la mode apauvrit. Je crains même que mon état ne soit plus dangereux que celui de comédien....

L'ABBÉ F.....

Cette idée est chimérique : rien sur la terre n'est aussi damnable que la comédie, si ce n'est la lecture de Voltaire et de Rousseau.

M. GUILLAUME.

M. l'abbé, le comédien n'a point à se reprocher la ruine des familles. Le modique prix qu'il en coûte pour s'amuser pendant quatre heures dans un spectacle, empêche des dépenses considérables qu'on se permettrait pour satisfaire d'autres passions, et prévient des désordres de toute espèce. De plus, les comédies sont pleines de traits contre les glorieux, les hommes fastueux, les dissipateurs, les petits-maîtres et les fats. Un marchand, au contraire, doit souhaiter que chaque homme ressemble à ces personnages-là. Que de maisons ruinées, de terres en décret, de familles dans la désolation, parce que des pères insensés ont voulu fixer l'attention pu-

blique sur eux par l'appareil d'un faste imposant; parce que des mères inconsidérées ont tout sacrifié au désir de plaire et d'effacer, en s'affichant, des rivales aussi folles qu'elles! Victimes d'une vanité puérile et cruelle, que d'enfans élevés dans l'opulence, ne recueillent souvent de la succession de leurs parens que la misère et le mépris qui la suit! Ces malheurs ne sont pas les seuls qu'on puisse imputer aux marchands de nouveautés : la vanité indigente devient coupable dans ses ressources. Un jeune homme qui prétend à briller, ne peut s'annoncer dans le monde que par des dehors recherchés; les bornes de sa fortune, ou la sage modération d'un père, ne lui permettent point de se livrer à son goût; il est obligé, pour le satisfaire, ou de voler ses parens, ou de duper des créanciers faciles, ou d'avoir recours à des moyens plus honteux encore.

L'ABBÉ F.....

Le commerce d'un marchand de votre sorte est d'autant plus permis, qu'il y a des personnes obligées, moins encore par leur naissance que par la représentation que leur état exige, de porter des objets de luxe dont vous croyez la vente contraire à votre salut.

M. GUILLAUME.

Cette réflexion pourrait me rassurer s'il y avait de sages lois qui fixassent en France, comme on le voit dans certaines républiques, les vêtemens des différentes classes de la société ; mais l'opulence confondant ici les conditions, nous autres marchands sommes les causes premières de tous les maux qui naissent d'un luxe immodéré.

L'ABBÉ F.....

Le théâtre est un lieu public où, pour de l'argent, on présente le vice sous les couleurs les plus flatteuses.

M. GUILLAUME.

Eh! M. l'abbé, mon magasin n'est-il pas, comme le théâtre, un lieu ouvert à tout le monde pour de l'argent? Si je n'ai pas l'art criminel de rendre le vice aimable, je vends ce qui y conduit presque toujours. Une belle robe ne devient souvent l'objet des désirs d'une jeune personne que pour occasionner sa chute. Combien de filles immolent leur honneur à leur vanité! Combien ne respirent que pour se parer, ne se parent que pour plaire, et ne plaisent que pour être séduites!

L'ABBÉ F.....

Dites plutôt que c'est dans les spectacles que l'on puise cette corruption. Les spectacles sont l'écueil de presque tous les jeunes gens des deux sexes. Les garçons ont besoin d'être particulièrement soutenus par leur bon ange, pour être en état de se défendre contre l'ascendant que prennent sur eux les ac-

trices ; elles joignent à des talens séducteurs les charmes dangereux d'une figure que la nature et l'art concourent à rendre intéressante. De là naissent les désirs, et ces désirs seuls peuvent perdre l'homme le plus vertueux.

M. GUILLAUME.

Mais, n'existe-t-il pas des périls plus grands encore ? L'entrée d'un magasin richement décoré, avec toute la recherche ruineuse d'aujourd'hui, en est-elle exempte ? Là, une femme aimable, des demoiselles de comptoir, jeunes, jolies, élégamment vêtues, font usage de tout l'attrait de la coquetterie, pour préparer le piége dans lequel la sagesse la plus austère tombe tous les jours. Une simple affiche détermine à aller voir la comédie ; c'est une démarche libre, on est maître de la faire ou de ne pas la faire ; mais les moyens que nous employons sont bien plus puissans : des syrènes enchanteresses, placées à dessein aux deux côtés d'un magasin, attirent les cha-

lands par leurs manières prévenantes, gracieuses et même agaçantes. Le passant enchanté s'arrête, il entre, et si ses désirs n'ont pas de suites criminelles, nous le rendons toujours coupable en le forçant d'employer, en une emplette inutile et frivole, le patrimoine de ses enfans ou la substance de ses créanciers.

Une autre différence à l'avantage de la comédie, c'est que l'instabilité des goûts de la déesse capricieuse des modes, fait une loi à ses esclaves, hommes et femmes, d'acheter les nouveautés aussitôt qu'elles paraissent, et cela, sous peine de passer pour des gens de l'autre siècle. Par là, ils se mettent dans l'impossibilité de soulager l'indigence, tandis que les comédiens contribuent journellement à la subsistance des pauvres, par les impositions que l'on perçoit à cet * effet sur les billets d'entrée, et souvent ils consacrent des représentations à secourir des artistes ou des hommes de lettres malheureux, ou des victimes de quelque désastre.

L'Impôt sur les Spectacles vient de loin!

L'ABBÉ F.....

Vous direz tout ce qu'il vous plaira pour atténuer les funestes résultats des spectacles, vous ne pourrez nier qu'ils ne soient l'école du vice. On n'entend au théâtre qu'un langage pernicieux, mêlé de plaisanteries qui révoltent la pudeur.

M. GUILLAUME.

M. l'abbé, cette objection me fait souffrir pour moi-même. Que diriez-vous si vous entendiez les discours que les agréables du jour et les petites-maîtresses débitent dans les magasins à la mode? Que de propos lestes, pour me servir d'une expression modérée! que de médisances, de jugemens hasardés et de calomnies! que de réputations déchirées! Un méchant est corrigé au théâtre. On diffame dans un magasin avec impunité.

L'ABBÉ F.....

Le prince protége le commerce; donc

un marchand peut l'exercer en sûreté de conscience.

M. GUILLAUME.

Mais le prince ne protége-t-il pas aussi les comédiens ?

L'ABBÉ F.....

Le goût qui préside aux dessins de vos étoffes nouvelles et à la façon des autres objets que vous vendez, leur assure un grand débit dans le monde entier, et attire conséquemment en France l'argent de l'étranger.

M. GUILLAUME.

Monsieur l'abbé, puisque vous en êtes sur ce chapitre, vous me donnez la facilité de vous combattre avec vos propres armes. Pourriez-vous calculer les sommes immenses que notre théâtre français et notre opéra ont fait entrer dans le royaume depuis qu'ils existent, par l'affluence considérable d'étrangers opulens qu'ils y ont attirés ? D'un autre

côté, que de millions ont valu à la France les ouvrages de Corneille, de Racine et de Molière, de ce Voltaire et de ce J. J. Rousseau que vous vous plaisez tant à damner! On les achète, on les lit dans toute l'Europe; ils ont percé jusques dans les autres parties du monde; par eux, la langue française est aujourd'hui la langue universelle; grâce aux chefs-d'œuvres que ces grands hommes ont produits, nous sommes devenus, malgré nos revers, la nation sur le goût de laquelle toutes les autres règlent le leur. Or, je conclus que puisque les auteurs de productions dramatiques, et les artistes qui sont leurs interprètes, ont fait tant de bien, ils méritent moins que les marchands tels que moi, les anathèmes dont vous êtes si saintement prodigue contre eux; car je crois vous avoir prouvé que nous soulevons tout autant qu'eux les passions, et que nous les excitons davantage.

L'ABBÉ F.....

Mon cher, je vous plains ; vous êtes dans la voie de perdition...

M. GUILLAUME.

Et pourquoi, M. l'abbé ?

L'ABBÉ F.....

Vous vous laissez guider par les lumières de votre raison, plutôt que par les maximes religieuses que je prêche.

M. GUILLAUME.

Mais êtes-vous bien sûr que des maximes qui n'ont point pour principe la charité chrétienne, méritent le nom de religieuses ? Il me semble que cette charité défend de damner personne.

L'ABBÉ F.....

Vous êtes un impie, un blasphémateur.... sortez de chez moi....

M. GUILLAUME.

Je sors, en vous remerciant d'avoir trouvé le secret de me guérir de mes scrupules. Désormais je vendrai mes marchandises, j'irai à la comédie, je lirai même ces œuvres du démon que Rousseau et Voltaire ont publiées, et je ne craindrai plus pour cela les feux de l'enfer.

J. D........y.

LA PREMIÈRE SILHOUETTE.

CONTE.

Dans les temps les plus reculés, lorsque, bien éloignée de la splendeur où elle est parvenue, Corinthe se nommait encore *Ephire*, il existait dans cette ville un potier nommé Dibutades. Cet homme jouissait de beaucoup de considération parmi ses concitoyens, car l'art de la poterie était très-estimé des

anciens Grecs. Non-seulement les vases d'un usage journalier, auxquels la sobriété et la simplicité des mœurs donnaient un grand prix, mais encore ceux dont on se servait dans les cérémonies religieuses étaient dus à cet art : il fournissait également les urnes cinéraires, aussi sacrées alors que les vases des sacrifices. D'ailleurs, la peinture et la sculpture n'étant point inventées, l'artiste ne pouvait pas rabaisser le mérite de l'artisan. Les images des dieux ne se composaient que d'une colonne, d'une pierre carrée, ou d'une pyramide, sur laquelle on écrivait seulement le nom de la divinité que l'on voulait honorer (1).

Dibutades s'acquit le premier rang dans son état, par un certain pressentiment de l'art qui s'annonçait dans ses ouvrages, et qu'il savait unir à une grande habileté d'exécution. Tout ce qui sortait de ses mains se distinguait par la grâce

---

(1) Winkelmann, *Histoire de l'art*, tome I, chap. 1.

des formes, et la couleur rouge qu'il avait découverte, y ajoutait un nouvel agrément.

Mais il est très-rare qu'un talent qui s'élève jusqu'à l'art, ne soit pas accompagné d'un peu d'amour-propre d'artiste; Dibutades n'en était donc pas exempt. Il élevait sa profession au-dessus de toutes les autres; et si les plus illustres de ses concitoyens avaient brigué la main de sa fille, il leur eût préféré le plus habile potier.

Sa fille, la belle Philéa, connaissait les intentions de son père; mais elle aurait dû en être informée deux mois plutôt. Lorsqu'elle les apprit, elle avait déjà lu trop souvent dans les beaux yeux d'Ariston, qui malheureusement n'était pas potier; elle s'était laissé dire trop souvent, *belle Philéa!* et il ne lui était plus possible d'oublier son Ariston. Quelquefois elle cherchait à le consoler, en songeant que son père l'aimait trop pour la marier malgré elle; quelquefois aussi elle se rappelait avec inquiétude

les dernières paroles de sa mère mourante : « *Rends heureux les jours de ton père.* » Elle pleurait alors; mais l'amour lui disait tout bas, que sa première idée était la meilleure, et qu'un père aussi tendre que le sien ne la sacrifierait jamais à un caprice.

Ce qui rassurait le plus la belle Philéa, c'était la fortune de son amant. Il était fils d'Agatoclès, savant constructeur de navires, et qui, dans cet art, l'emportait sur tous ses rivaux, comme Dibutades dans la poterie. Sa réputation s'était étendue au loin sur les deux mers que sépare Corinthe, et les peines qu'il s'était données pour l'acquérir, avaient été richement récompensées. Quel père n'eût pas reçu avec plaisir un gendre comme Ariston ?

Tous ces avantages n'avaient cependant pas assez d'attraits aux yeux de Dibutades. Depuis long-temps, sans que sa Philéa s'en doutât, il connaissait l'amour dont elle brûlait; il est si difficile à une jeune fille qui aime de se ca-

cher long-temps à l'œil exercé qui l'épie! Aussi Philéa se trahissait-elle quelquefois, soit par un regard pensif, soit par un soupir, après lequel elle était saisie d'une frayeur subite; quelquefois enfin ses réponses distraites et embarrassées suffisaient pour donner à son père des soupçons de sa passion. Il s'adressa à la nourrice de sa fille: cette bonne femme, regardant comme inutile et même dangereux de tenir la chose secrète, découvrit tout à Dibutades, sans omettre le moindre détail.

Dibutades estimait Ariston; il avait même fait souvent son éloge devant Philéa; mais il ne voulait pas avoir pour gendre un homme qui construisait des vaisseaux au lieu de mouler des vases d'argile. Si, d'un côté, il était fâché de la situation de sa fille; de l'autre, un malheureux entêtement, qui rend quelquefois injustes et durs les hommes les meilleurs, l'empêchait de consentir à une pareille union. Il n'entrait pas dans ses idées de séparer de force les deux

amans; mais il voulait tout essayer pour faire naître des obstacles. Il pensa que, pour le moment, ce qu'il y avait de mieux à faire était de garder le silence, d'observer sa fille, et d'attendre les moyens que le temps et l'occasion pourraient lui offrir.

Un soir que Dibutades avait été invité à un repas, Ariston vint trouver Philéa: « Je suis obligé, dit-il, de te quitter pour quelques jours; on lance demain à la mer un nouveau vaisseau que mon père a inventé, et qu'il fait partir pour une île de la mer d'Ionie. Comme ce navire met à la voile pour la première fois, il est nécessaire que je m'y embarque. L'amour règne aussi sur la mer, il me sera favorable, et je suis de retour dans trois semaines. — Que dans trois semaines! dit Philéa les larmes aux yeux. Comment! je serais si long-temps sans te voir, moi pour qui le jour où je ne te vois pas semble ne pouvoir arriver à sa fin? Ah! combien de fois, assise près de mon miroir, n'ai-je pas désiré

pouvoir y tracer mon image, pour te la donner ! Que n'est-il possible d'y fixer tes traits par quelque enchantement ! j'attendrais ton retour avec plus de patience. »

Tels étaient les vœux de Philéa, elle ne pouvait pas en former d'autres ; on n'avait pas encore eu l'idée de représenter une figure humaine.

La tendre Philéa avait à peine dit les derniers mots, qu'Ariston, se plaçant par hasard auprès d'une lampe allumée, la lumière renvoya sur la muraille l'ombre de son profil, parfaitement ressemblant. Philéa regarde du côté de la muraille, y voit son amant : « Reste dans cette position, s'écrie-t-elle inspirée, ne fais pas le moindre mouvement ! » Elle vole et revient soudain tenant un charbon qu'elle a pris au brasier; puis invoquant la déesse des amours, elle commence à dessiner l'ombre, et bientôt en achève le contour. Un Grec seul peut rendre les sensations d'une fille grecque dans un

pareil moment. Comblée de joie du succès qu'elle vient d'obtenir, Philéa voit avec d'autant plus de calme Ariston s'arracher de ses bras, qu'à son retour le père de son amant doit la demander au sien.

Mais Dibutades ne verra-t-il pas les traits noirs dessinés sur la muraille? C'est à quoi Philéa ne songea qu'en allant se coucher, et cette idée fit battre violemment son cœur. « Au reste, dit-elle, ce ne sont jamais que des lignes noires! Est-il donc bien prouvé qu'elles soient de moi? Du moins n'y reconnaîtra-t-il pas Ariston? » Après ces petits raisonnemens, son cœur ne battit plus si fort, et elle s'endormit en pensant à son amant.

Cependant Philéa s'était trompée dans ses conjectures. Elle n'était pas encore réveillée, que son père avait vu son ébauche, y avait reconnu les traits d'Ariston, et ne savait pas encore s'il devait en croire ses yeux; il ne se fâcha pas; il se livra au contraire à sa surprise

et à son admiration ; son impatience ne cessa que lorsqu'il eut appris de la nourrice toute l'histoire du portrait. La joie de Dibutades fut inexprimable ; il voyait évidemment l'importance d'une pareille découverte ; et c'était sa fille qui l'avait faite ! Son amant en avait été la cause ; il avait à présent des droits à la main que le succès de son portrait rendait célèbre. Dibutades pouvait se rétracter avec honneur. Aux yeux même de son amour-propre, il devenait excusable en choisissant Ariston pour son gendre ; et il fut heureux de se trouver obligé de suivre son penchant secret, et de combler les vœux de sa chère Philéa.

Après avoir considéré cette esquisse, inspiré par son génie, Dibutades se sent électrisé par une idée qui, non-seulement lui promet d'ennoblir et d'enrichir sa profession, mais lui fait espérer la découverte d'un nouvel art. Soudain il veut en faire un premier essai ; s'il réussit, quelle surprise agréable il va causer à sa fille ! Qu'il sera satisfait

de lui annoncer, par le résultat, son bonheur prochain! Mais, jusqu'à ce moment, quoi qu'il en coûte à son cœur, Dibutades prend la résolution de se taire.

Philéa, qui sortait alors de sa chambre, trouva sur le visage de son père une sérénité qui avait quelque chose de céleste. « Vois, lui dit-il, après une légère pause, et lui prenant tendrement la main, vois comme cette matinée est belle! Vas, avec une de tes amies, à la fontaine de Syrène, dont les ombrages te plaisent tant. » Philéa rougit, hésita, et n'aurait pas su comment se tirer d'embarras, si son père n'eût passé promptement dans son atelier.

La fontaine de Syrène était bien, de toutes les fontaines de Corinthe et des environs, celle qui lui était la plus chère; mais, précisément par cette raison, elle n'en avait jamais parlé. C'était sur les bords de cette fontaine qu'Ariston la trouvait ordinairement avec sa sœur, lorsqu'il allait au port ou qu'il en revenait. Plus la pauvre Philéa faisait de

réflexions à ce sujet, plus les paroles de son père lui paraissaient énigmatiques; surtout elle était loin de deviner le motif de cet air de satisfaction, de cette expression tendre avec lesquels il les avait prononcées. Après quelques instans de trouble et d'indécision, elle se rend enfin à l'invitation de l'auteur de ses jours, et prend le chemin de la fontaine.

Aussitôt que Dibutades se trouve seul, il ferme sa porte au verrou, il saisit de l'argile molle, la place dans l'esquisse tracée par sa fille, et en forme une image exactement semblable à l'ombre. C'est aux artistes qu'il appartient de décrire les transports qu'il éprouve! Ceux qui ont ressenti la noble jouissance de voir la toile ou le marbre s'animer et respirer au feu de leur génie, peuvent seuls apprécier sa joie!

Dibutades cacha la figure sous les vases mis à sécher, afin de pouvoir, lorsqu'il en serait temps, la terminer en la faisant cuire.

Déjà deux semaines s'étaient écoulées; la troisième commençait : Dibutades apprit de la soigneuse nourrice que l'on attendait Ariston pour le jour suivant. La nouvelle en avait été apportée par un autre vaisseau parti du même port avant le sien.

Dibutades appela sa fille : « Chère Philéa ! lui dit-il, j'ai un ami sur la mer d'Ionie, il fait voile vers nos côtes. Va dans le bois des Nymphes avec une de tes meilleures amies. Promets à ces déesses de leur offrir un présent dans leur temple, si elles favorisent le voyage et l'arrivée de mon ami. » Philéa regarde avec étonnement son père sans lui répondre. « Va, ma chère fille, continua-t-il, et il l'embrassa. »

Comme sortant d'un songe, Philéa s'empresse d'aller trouver la sœur d'Ariston, lui raconte tout, et la prie de l'accompagner dans le bois des Nymphes. Là, sans se douter quel était celui pour qui elle invoquait leur protection ; cependant, agitée par un pressentiment

dont elle ne démêlait pas l'objet, elle accomplit le vœu que son père lui avait dicté.

C'était au matin suivant qu'était fixée la solution de toutes ces énigmes. Que l'on se figure l'émotion de cette jeune fille amoureuse, lorsqu'à peine sortie du sommeil, ses yeux entr'ouverts aperçoivent, devant son lit, placée sur une espèce d'autel, l'image d'argile, peinte en rouge, qui lui offre les traits de son amant! Dans les transports de sa joie, elle s'élance hors de son lit, s'habille à moitié, vole et se précipite au cou de son père, en versant des larmes de tendresse et de reconnaissance. « Fille chérie, lui dit-il, je sais tout, il sera ton époux aujourd'hui même ; avant le coucher du soleil, je l'amènerai dans notre maison. Prends soin de préparer un repas pour ton époux. »

Dibutades va trouver aussitôt Agatoclès ; ils se rendent ensemble au port d'où ils aperçoivent déjà le pavillon d'Ariston. Un vent favorable poussait

rapidement le vaisseau ; déjà l'on entend les cris de joie des matelots. On arrive, Ariston débarque. « Mon fils! s'écrient à la fois Agatoclès et Dibutades ! » Le jeune homme étonné reste immobile et muet ; il ne peut croire à ce miracle que, lorsque baigné de larmes, il se voit dans les bras du père de sa Philéa ; avant que le soleil se couchât il était aussi dans les bras de la fille.

Dès le lendemain matin, pour satisfaire aux vœux de Dibutades, on suspendit dans le temple des Nymphes l'image d'argile : elle y fut conservée comme un objet sacré, jusqu'au jour où Mummius réduisit Corinthe en cendres.

Ce fut à cette image que l'art de modeler en argile dut son origine, et elle fut la mère de la sculpture. Les Grecs conservèrent le souvenir de la fille de Dibutades. Ne mérite-t-elle pas aussi le nôtre, ainsi que la reconnaissance de la postérité, puisque nous lui devons les chefs-d'œuvres admirables qui ont été recueillis trois mille ans après elle, et

que tant de portraits et de silhouettes doivent encore à présent leur existence à l'amour.

(Ce morceau est traduit de l'allemand de J. G. Jacobi, professeur à l'université de Fribourg, et frère du philosophe qui porte le même nom. Il a pris son sujet dans un passage de Pline le Naturaliste, livre 35, chapitre 12.)

CRÉDULITÉ RELIGIEUSE.

Il est utile d'attaquer les préjugés religieux par le ridicule; mais pour en avoir le droit, il faut, en les détruisant, les remplacer par une saine doctrine, par des vertus, et ne laisser la place ni à l'incrédulité, ni au vice. J'aurais beaucoup de choses à dire là-dessus, mais je me bornerai à citer.

On sait que les prêtres, et surtout les moines, n'avaient inventé de pieuses mo-

meries que pour tromper les peuples. Les moines qui vivaient du temps de Charlemagne, se sont acquis une éminente réputation à cet égard. Ils faisaient grand usage de cette célèbre formule : « Moi, pour le repos de mon ame, et « pour n'être point placé, après ma « mort, *parmi les boucs*, je donne à « tel monastère, etc. » C'étaient de fameuses têtes que celles qui mettaient des *boucs* dans l'autre monde....

C'était bien pis dans l'onzième siècle ; les seigneurs qui partaient pour la Palestine, disaient : « Moi. . . . N. . . . « seigneur de . . . . et soldat de J. C., « engagé pour la défense de sa glo- « rieuse cause et pour me réchapper de « mes péchés, je laisse au vénérable « abbé N. . . . et à ses saints religieux, « l'usage et le fruit de ma terre et au- « tres biens. . . ., et en cas que dans cette « guerre où je m'enrôle pour la plus « grande gloire de mon Sauveur et de la « sainte Eglise, je vienne à mourir les ar- « mes à la main, j'abandonne ladite terre

« auxdits abbé et religieux, etc. » Vous connaissez la fameuse charte des comtes de Porcien, où le patriarche Saint-Bernard promet à l'un de ces seigneurs autant de terrain *dans le ciel* qu'il en abandonnait *sur la terre* à cette destination.

Il faudrait cent volumes pour raconter toutes les supercheries ecclésiastiques. Les plus victorieuses furent celles auxquelles donnèrent lieu la croyance du purgatoire et les pèlerinages. Quand on réfléchit sur l'idiotisme et l'ignorance des prédicateurs de ces époques nébuleuses, sur les fables blasphématoires, sur les discours apocalyptiques, sur les stratagèmes impies que des hypocrites encapuchonnés qui dénaturaient la divine pureté de la religion, inventèrent pour séduire les peuples, on ne trouve pas tout-à-fait étrange le schisme des Luther, des Wicleff, des Oécolampade! c'étaient des révolutionnaires que ces moines-là! surtout Luther, cet homme extraordinaire et vraiment étonnant pour son siècle.

Voici un trait curieux : Pour prouver combien les trépassés ont de reconnaissance quand on leur fait du bien, un prédicateur de Bordeaux assurait gravement qu'au seul son de l'argent que les fidèles versent dans le tronc de l'église ou le bassin de la quête, et qui, en tombant, fait : *Tin*, *tin*, *tin*, toutes les âmes du purgatoire se prennent tellement à rire qu'elles font, *ha*, *ha*, *ha*, *hi*, *hi*, *hi*.

On croyait jadis, comme article de foi, le conte que voici : Il y avait une fois une querelle très-vive agitée entre de saints personnages et des diables, devant des anges et des archanges. Les anges proposèrent de porter cette querelle à la *junte* de la Vierge : les diables répondirent qu'ils prendraient volontiers Dieu pour juge, parce qu'il jugeait selon les lois ; « mais pour la Vierge, « disaient-ils, nous n'en pouvons espé-« rer de justice ; elle briserait toutes les « portes de l'enfer plutôt que d'y laisser « un seul jour celui qui, de son vivant,

« a fait quelque révérence à son image.
« Dieu ne la contredit en rien ; elle peut
« dire que la pie est noire, et que l'eau
« trouble est claire ; il lui accorde tout.
« Nous ne savons plus où nous en som-
« mes : d'un ambe elle fait un terne :
« d'un double-deux un quine ; elle a le
« dez et la chance ; le jour que Dieu en
« fit sa mère fut un jour bien fatal pour
« nous. »

Croira-t-on que dans le dix-neuvième siècle, en 1817, il se trouve encore des hommes qui ne rougissent pas d'employer les mêmes moyens que leurs devanciers, afin de ressaisir, sur la crédulité des peuples, l'empire dont les mauvais prêtres ont toujours tant abusé? Jusqu'à la tribune législative l'esprit de parti a mis en avant des maximes aussi fanatiques, aussi destructives de l'ordre social que celles que l'on débitait dans le quinzième siècle. Des sycophantes religieux, dans certains départemens, se sont efforcés d'en fanatiser les habitans, et de leur inspirer la haine

des principes consacrés par la Charte. Les domaines nationaux étaient particulièrement l'objet de leurs virulentes déclamations, ils criaient anathême contre ceux qui en possèdent. Un de ces hypocrites, disait : *Je viens, mes chers frères, vous parler contre les voleurs, non pas contre ceux que les lois poursuivent, mais contre ceux qu'elles protégent.*

Les ruses grossières que cette coterie imagine prouve qu'elle croit le peuple français tombé en état d'imbécillité : elle a renouvelé à Bordeaux celle d'une lettre écrite par Jésus-Christ, et l'a fait circuler à profusion parmi les habitans des villes et des campagnes (1). Cette pièce,

---

(1) Voici ce que nous lisons dans un de nos historiens : « Le clergé prêcha donc la dîme ; il la prêcha au nom de Saint-Pierre. Les moines firent même parler Jésus-Christ. Ils forgèrent une lettre que le Sauveur écrivait aux fidèles, et par laquelle il menaçait les païens, les sorciers, et ceux qui ne payaient point la dîme, de frapper leurs

aussi absurde que niaise, a été imprimée à Bordeaux, chez la veuve Cavazza, rue des Lois, n° 13. Nous la plaçons ici comme un monument de l'hypocrisie de ces hommes qui déshonorent le sacerdoce, et qu'il faut bien se garder de confondre avec les vrais ministres de la religion; ces derniers, par leurs exemples comme par leurs discours, ne s'étudient qu'à inspirer le respect pour le gouvernement et la soumission aux lois.

---

champs de stérilité, de les accabler d'infirmités, et d'envoyer dans leurs maisons des serpens ailés qui dévoreraient le sein de leurs femmes.

(CONDILLAC, Hist. mod., liv. 2, chap. 1.)

✝ SAINTE LETTRE

Envoyée miraculeusement par Notre-Seigneur Jésus-Christ, écrite de sa propre main en lettres d'or; elle a été trouvée à trois lieues de St.-Morate en Languedoc, avec le signe de la Croix, qui fut expliqué par un orphelin âgé de sept ans, qui n'avait jamais parlé; ce qui fut dit en ces termes :

« Je vous avertis de sanctifier le saint jour du dimanche par des œuvres de piété ; que si vous y manquez, vous ne pourrez vous dispenser d'être maudits de moi, car je vous ai donné six jours dans la semaine pour travailler, et le septième pour vous reposer et assister au service divin, fêtes et dimanches, et pour soulager les pauvres. Si vous suivez cette règle, vos champs et vos maisons

seront remplis de bénédictions. Si vous faites le contraire, vous serez maudits de moi, vous aurez peste, famine et grande angoisse de cœur pour marque de ma propre colère. Vous jeûnerez cinq vendredis, et direz cinq *Pater* et cinq *Ave Maria*, en mémoire de ma passion et de ce que j'ai souffert sur l'arbre de la croix pour votre salut. Vous porterez cette lettre sur vous en l'honneur de moi, et en donnerez copie à tous ceux et celles qui vous en demanderont. Ceux ou celles qui auront quelque doute, ou qui nieront la vérité de cette sainte lettre, qui est écrite de ma propre main, prononcée de ma propre bouche, seront maudits de moi ; et tous ceux qui la tiendront cachée dans leurs maisons, sans la publier à personne, seront maudits de moi, confondus et troublés au jour du jugement ; au lieu que s'ils la publient, et en donnent copie à tous ceux ou celles qui en demanderont, ils seront bénis de moi. S'ils avaient commis autant de péchés qu'il y a d'étoiles

au Ciel, ils leur seront pardonnés, en étant marris d'avoir offensé un Dieu si bon, et en les confessant à un prêtre approuvé. Bienheureux ceux qui prendront copie de cette lettre, et qui la garderont sur soi ou en leurs maisons en grande dévotion, jamais esprit malin, la foudre, ni le feu, ni peste, ni les autres fléaux ne les toucheront.

Les hommes qui conspirent d'une manière si ridicule contre la raison humaine, trouvent pourtant de zélés partisans pour les préconiser; il est vrai que la prose ou les vers composés en leur honneur, sont aussi plats que la prétendue lettre de Jésus-Christ. Nous terminerons ce chapitre en donnant un échantillon d'une de ces misérables apologies en vers. On a eu la maladresse d'en répandre un nombre infini d'exemplaires, sans songer que des éloges si niaisement exprimés devaient plutôt

nuire que servir la cause qu'on veut ſaire triompher. Ces vers, dont le genre paraîtra neuf, sont datés de Bordeaux, le 24 avril 1817. L'auteur est un M. Bertrand de Grassaval, qui s'intitule *avocat et homme de lettres.*

ADIEUX

DE MESSIEURS LES HABITANS DE BORDEAUX,

Aux zélés, éloquens, autant que désintéressés missionnaires, qui viennent d'y répandre avec tant d'ardeur et de fruit, les semences de la parole de Dieu.

O ZÉLÉS défenseurs du trône et des autels !
O désintéressés et généreux mortels !
Sublimes orateurs, nos flambeaux et nos guides,
Modèles des talens et martyrs intrépides,
Tous vos pas sont marqués par des traits de vertus,
Par des vices domptés, des pervers abattus ;
Hélas ! vous nous quittez, du ciel dignes apôtres,
Sur votre prompt départ, quels regrets sont les nôtres !

Sur nous que de bienfaits vous avez répandus !
Quels services, grand Dieu, vous nous avez rendus !
Votre art ingénieux s'est mis à la portée
De l'ame à vos talens dignement confiée ;
De mets spirituels nourrissant nos esprits,
Dans des champs gras et beaux vous nous avez conduits ;
Aux pieds de l'Eternel, chaque jour, dans le temple,
Vous nous avez donné le précepte et l'exemple,
Vous avez au bercail ramené le troupeau,
Qui s'était égaré des bonnes sources d'eau.
De l'erreur vous avez dissipé les ténèbres
Où nous avaient plongés des imposteurs célèbres ;
Vous nous avez du ciel aplani le chemin,
Et mis le vrai bonheur sans cesse dans nos mains ;
A la philosophie arrachant son bandeau,
Vous nous avez offert de la foi le flambeau ;
Des ennemis de Dieu brisant toutes les armes,
Votre voix éloquente a rompu tous les charmes ;
De ces fiers ennemis confondant les efforts,
Vous avez terrassé tous ces prétendus forts :
La Révolution, cette boîte à Pandore,
Qui bouleversant tout du couchant à l'aurore,
Voulant tout ramener à son triste niveau,
De la France n'aurait fait qu'un vaste tombeau ;
La Révolution presqu'Encyclopé*dique*,
De vils gladiateurs était un affreux *cirque*,

La Révolution menaçant l'univers,
A fait pleuvoir sur nous tous les fléaux divers:
Cette infame bâtarde, enfant de tous les crimes,
La Révolution n'a fait que des victimes;
Cette noire Bacchante, en ce vaste univers,
Pour un seul bon sujet, a fait mille pervers;
Le plus grand scélérat de cette indigne *caste*,
C'est le Corse fameux, l'infâme Buona*parte*;
Du trône des Bourbons l'affreux usurpateur,
Julien l'apostat, cet être abominable,
Sous le nom d'Empereur, ce tyran effroyable;
Assassin déhonté d'un Bourbon, d'un héros,
Et du père et du fils il troubla le repos.
Ce profanateur eut le démon pour son guide,
Porta sur l'encensoir une main parricide;
Sainte Religion, sous son sceptre de *fer*,
Ce tyran effréné, qui voulait l'étouf*fer*,
Vous l'avez écrasé ce monstre abominable,
Vous avez abattu cette tête coupable:
Le mal qu'il avait fait, vous l'avez réparé,
Et l'ivraie du bon grain vous avez séparé;
La Révolution par les enfers vomie,
Du trône et de l'autel la maudite ennemie,
De presque tous les maux dont elle était l'auteur,
Votre bras foudroyant est le réparateur.

Agréez le tribut de notre gratitude,
La séparation va nous être bien rude :
En partant, chers amis, recevez notre adieu,
Tout le bien par vous fait sera payé par Dieu.

Observations sur ce qui précède.

Si les sages principes qui dirigent le gouvernement, et qui sont consacrés par la Charte, ne protégeaient le peuple en opposant les lumières de la raison et des véritables sentimens religieux, aux entreprises des fanatiques et aux erreurs des esprits superstitieux, nous verrions les faux dévots persécuter, d'un côté, les hommes éclairés, et de l'autre, abusant de la crédulité de la multitude, la replonger dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. Alors, plus de Charte, plus d'idées grandes et généreuses ; mais, des serfs, des grands vassaux dominant le souverain, un roi sans pouvoir et sans domaines, et par-dessus tout, des évêques et des abbés déliant à leur gré les sujets

du serment de fidélité! C'est à cet état déplorable de choses que voudraient nous ramener les hommes qui inspirent aux sots des productions telles que la sainte lettre et les vers de M. Bertrand de Grassaval. Alors, à la place des œuvres de Voltaire et de J. J. Rousseau, nous verrions reparaître des livres de spiritualité de la force de celui que le Père Angelin de Gazée, de la compagnie de Jésus, publia, il y a 200 ans, sous le titre de *Pieuses récréations; œuvre remplie de saintes joyeusetés et divertissemens pour les ames dévotes.*

Parmi les saintes joyeusetés que ce roman contient, on lit celle-ci: « Le grand saint François d'Assise, étant un jour à sa fenêtre, entendit chanter une cigale. *Ma sœur*, lui dit-il, *je vous prie de venir jusqu'à moi; je désire de vous parler.* A l'instant elle saute de dessus un figuier, et vole se reposer sur l'épaule de saint François, en le saluant par une inclination de tête très-respectueuse; le saint lui rend honnête-

ment son salut, et lui dit : *Chantez, ma sœur, chantez encore, et que la gloire de Dieu soit l'objet de votre doux concert.* La cigale, toujours obéissante, se met à dégoiser avec tant de mélodie, que toutes les cigales des environs, *filles, sœurs, nièces, cousines et toute la parenté*, accourent se placer autour du saint. Il est dans l'enthousiasme, il ne se lasse pas d'écouter les merveilles que chante la cigale ; mais enfin, s'apercevant qu'elle est fatiguée, *C'est assez, ma sœur*, lui dit-il, *recevez mes remercîmens et ma bénédiction.* L'animal docile accepte son congé, et s'en va avec ses compagnes. »

Le père Angelin Gazée parle aussi d'une brebis que saint François aimait tendrement. Voici comment il se plaisait à l'instruire : « *Ma sœur*, lui disait-il, *rends grâce à ton créateur, selon ton petit pouvoir. Je trouve bon que tu entres quelquefois dans le temple ; mais sois-y plus modeste que quand tu entres dans ta bergerie. Ne marche que sur*

le bout des pieds; fléchis les genoux, donne l'exemple aux enfans; surtout, ma chère sœur, ne cours pas après les moutons, ne te vautres pas dans la boue; mais broute modestement l'herbette dans nos jardins, et garde-toi bien de gâter les fleurs dont nous parons nos autels. »

Tels étaient, continue le père Angelin, les préceptes que saint François donnait à sa brebis. Cet animal intéressant *y réfléchissait dans son particulier*, et les pratiquait si bien, qu'il faisait l'admiration de tout le monde. Passait-il un bon religieux, la brebis chérie de saint François courait au-devant *et lui faisait une profonde révérence. Si elle entendait chanter à l'église, elle s'en venait droit à l'autel de la Vierge, et la saluait par un doux bêlement. Ce qui est plus admirable, c'est que quand on sonnait une cloche qui annonçait les sacrés mystères, elle baissait la tête pour marque d'adoration.* O heureux animal! s'écrie l'auteur, tu n'es pas une brebis,

mais un docteur ; tu fais honte à ces mondains qui ne vont à l'église que pour se faire admirer et non pour adorer ! »

Tout le roman du père Cazée est composé de contes du même genre : Eh bien ! ces pieuses facéties, qui ne tendent qu'à rendre la religion ridicule, ont long-temps amusé les communautés religieuses et les ames dévotes. C'est à de pareils amusemens que l'on voudrait de nouveau ravaler un peuple éclairé par les arts et les sciences, par la victoire, par le malheur et par le génie de la liberté ! Mais l'esprit qui a dicté la Charte prévaudra contre toutes les conspirations des ennemis de la raison. Nous aurons des ministres des autels qui ne méconnaîtront point cet esprit ; ils seront dignes de notre vénération ; la morale qu'ils prêcheront sera aussi persuasive que pure, parce qu'aux vertus évangéliques ils uniront celles du bon citoyen ; parce qu'ils prouveront, par leur exemple, que la fidélité au gouvernernement et l'obéissance aux lois sont

les premiers devoirs de l'homme religieux.

J. D........y.

INTELLIGENCE DES ANIMAUX.

Il y a quelque temps je fus témoin d'un fait qui aurait désespéré les Cartésiens, s'il fût arrivé dans le temps, où, par le système le plus absurde, cette secte orgueilleuse prétendait reléguer les animaux au rang des machines. Comme on rencontre encore dans la société quelques hommes assez vains pour vouloir soumettre tout ce qui n'est pas eux aux seules lois aveugles du mouvement, je leur opposerai l'anecdote suivante.

Le dimanche, 14 octobre 1810, à deux heures après midi, j'examinais, du haut de Montmartre, l'immense cité qui est à ses pieds. Sur une éminence, à ma droite, et de laquelle j'étais sé-

paré par une de ces excavations qui défigurent cette montagne, cheminait, suivi d'un gros mâtin, un homme dont les pas mal assurés et les écarts fréquens attestaient l'état d'ivresse le plus complet. Une pierre contre laquelle il heurte son pied, lui fait perdre l'équilibre; il tombe comme une masse sur le bord d'un précipice, au fond duquel il serait roulé infailliblement sans la vigilance active de son meilleur ami. Vous devinez que cet ami fidèle est son chien. Cet animal, au moment de la chute de son maître, tourne autour de lui, le flaire, lèche ses mains, sa figure, l'examine, regarde de tous côtés, aperçoit le précipice et jette des hurlemens sinistres. A un mouvement que fait l'ivrogne, et qui l'expose de plus en plus à se précipiter, l'animal se tait; il saisit avec les dents le pan de l'habit de son maître, et le tire avec tant de force que l'étoffe lui reste dans la gueule. Il franchit alors de l'autre côté, se couche parallèlement au corps de son maître, près

duquel il se serre, en lui formant une barrière qui l'empêche de tomber dans le précipice.

Je me dirigeais vers le lieu de la scène que je viens de décrire, lorsque j'aperçus plusieurs personnes qui s'en approchaient; elles relevèrent l'ivrogne et le conduisirent à la maison la plus voisine. L'intéressant animal marcha devant elles, et, par les mouvemens de sa queue, ainsi que par ses aboiemens, semblait les remercier en les guidant.

Voici un autre trait qui donnera une très-grande idée des facultés de cet ami de l'homme.

M. Doyen, le peintre, l'auteur du magnifique tableau de sainte Geneviève des Ardens, qu'on voit dans l'église Saint-Roch, avait été chargé par M. le duc de Choiseul, de peindre une partie de la coupole des Invalides. Elle l'avait été par Boullogne; mais la négligence apportée aux réparations de la construction, avait entièrement dégradé l'ouvrage de ce peintre célèbre.

Un jour, Doyen voulant juger de l'effet d'une figure qu'il venait d'esquisser, recule insensiblement; et, en cherchant le point de vue le plus favorable, il arrive à l'extrémité de l'échafaud; la barrière se renverse et Doyen disparaît. Dans une chute aussi périlleuse, il fut assez heureux pour n'avoir qu'une côte enfoncée. A l'instant on lui prodigua tous les soins qu'il méritait; les médecins et chirurgiens de l'hôtel s'empressèrent autour de lui, et le rendirent aux arts et à ses amis. Il était logé aux Invalides; un sous-officier, son voisin, venait souvent lui tenir compagnie et lui offrir ses services. Le sous-officier avait une chienne très-instruite et très-gaie; par ses tours et ses gentillesses elle faisait oublier à Doyen ses douleurs. Un jour la chienne disparut; son maître et Doyen en furent fort inquiets: elle ne revint que cinq à six jours après, mais ayant la patte cassée. Doyen engagea le chirurgien qui lui rendait visite, à soigner la chienne. Le chirurgien s'y prêta

de bonne grace ; Doyen la fit placer dans sa chambre, et l'un et l'autre furent parfaitement guéris. Au bout de quelque temps la chienne fit encore une absence, mais elle rentra à l'hôtel deux ou trois jours après. Elle court à l'appartement de Doyen, le flatte, le caresse, puis retourne vers la porte, revient auprès de lui, recommence ses caresses, jappe, aboie, pousse des cris plaintifs, et continue ses allées et venues vers la porte et vers Doyen. Celui-ci voulut connaître les motifs de ces caresses et de tous ces mouvemens. Il se lève, va ouvrir la porte, et il aperçoit un chien qui avait la patte cassée. La chienne redouble alors ses caresses et ses aboiemens. Doyen comprit alors ce qu'elle désirait : il fait entrer le chien, appelle le chirurgien, lui raconte l'aventure, et le prie de soigner ce pauvre animal. Le chirurgien, par égard pour Doyen, entreprend la cure. Je le veux bien, dit-il, mais pour la dernière fois; car si vous connaissiez comme moi le

naturel et l'instinct de cette race d'animaux, vous sauriez que cette chienne est capable d'amener ici tous les chiens estropiés qu'elle rencontrerait dans Paris.

Le bon Doyen se faisait un plaisir de raconter cette histoire à tout le monde; il la rendait avec une singularité piquante, et l'accompagnait de quelques réflexions sur l'insouciance des hommes, à la vue des souffrances de leurs semblables.

Je le demande à tous les Cartésiens existans : Est-ce machinalement que ce chien a hurlé en voyant tomber son maître? Est-ce machinalement qu'il a fait de vains efforts pour l'éloigner du péril, en le tirant du côté opposé? Est-ce encore machinalement qu'il a choisi le côté du précipice pour se coucher auprès de son maître? Est-ce machinalement enfin que la chienne de Doyen lui amena un chien qui avait la patte cassée?

Je ne prétends pas, à l'exemple de quelques auteurs, établir que la ressemblance entre les hommes et les animaux est parfaite, et accorder à ces derniers toutes les qualités et les vertus que possèdent les hommes. Je ne crois pas, avec Oppien, que les chevaux ont l'inceste en horreur; je ne crois pas, ainsi que Pline, à l'esprit religieux des éléphans pour la lune; mais on ne me persuadera jamais que les animaux qui peuvent agir au gré de leur volonté, ne sont que des machines, et n'ont pas plus de sentiment que les plantes qui restent fixées et attachées à la terre.

Qu'il me soit permis de citer quelques autres faits entre mille, qui corroboreront mon opinion.

A Pondichéry, deux pièces de canon étaient enfoncées dans la vase, et tous les efforts pour les retirer furent inutiles. Un officier tente un dernier moyen, et il réussit. Il fait amener quatre éléphans près des canons, et s'adressant à ces

animaux : *Si vous retirez ces pièces*, leur dit-il, *vous aurez ce soir double ration.* Après ce peu de mots il s'éloigne. Les éléphans se regardent; et, après s'être consultés sans doute, deux enfoncent leurs trompes dans la vase et soulèvent les canons; les deux autres appliquent leurs fesses contre les pièces, et les poussent jusqu'à ce qu'elles soient hors du marais. Cette anecdote est connue de tous les habitans de Pondichéry. Dans le même temps on a vu nombre de traits d'une intelligence rare, fournis par un éléphant qui parcourait librement les rues de cette ville.

Lorsque deux loups veulent attaquer un troupeau de moutons, leur premier soin est de tromper le berger. A cet effet, l'un s'avance hardiment vers le troupeau, attire l'attention du berger, excite la vigilance des chiens, et s'enfuit devant eux pour les entraîner à sa poursuite. L'autre loup, qui s'est tenu caché pendant l'attaque simulée de son compagnon, s'élance tout-à-coup sur le

troupeau privé de défenseur, se saisit d'une brebis, l'emporte au fond de la forêt, où son compagnon le rejoint pour partager la proie.

Deux renards ont-ils envie de se régaler d'un lièvre, l'un deux se met en embuscade, tandis que l'autre cherche le timide animal, le chasse en imitant la voix du chien, et, après maints détours, le force à passer devant l'embusqué qui saute dessus et s'en saisit.

Les canards et les oies, lorsqu'ils changent de climat avec la saison, voyagent sur deux colonnes disposées en triangle, dont un des angles est en avant. L'oiseau qui occupe la pointe cède souvent la place à celui qui le suit, et va se mettre à la queue d'une colonne. Il en est ainsi de tous les autres de la troupe. Dira-t-on que cette manière de voyager est tout-à-fait machinale? L'oiseau mis en pointe n'est-il pas là pour ouvrir plus facilement le fluide de l'air à la colonne qu'il mène, et son travail étant fatigant, n'est-il pas partagé al-

ternativement par toute la troupe ? Le marin qui le premier a placé la proue à l'aide de laquelle le navire trouve un sillon ouvert sur les flots, n'aurait-il pas étudié et imité la marche de ces voyageurs ?

Nicolas ANIMACOLE.

ÉLOGE DE LA BÊTISE,

*Prononcé dans le sein d'une société dite l'*Académie des Bêtes.

Estimables collègues, je viens m'acquitter de l'honorable mission de retracer devant vous les qualités qui distinguent les bêtes. Cette assemblée se compose de leurs plus dignes représentans, je suis donc certain d'être écouté avec intérêt, lorsque j'élève la voix pour la gloire de la bêtise.

De la bêtise ! s'écrie, en ricanant, l'animal à deux pieds, sans plumes, et qui est si vain de la triste qualité d'homme.

Oui, de la bêtise !.... Apprends, orgueilleux raisonneur, que si le mordant subtil de cette dangereuse faculté que tu nommes l'esprit, n'eût point opéré l'évaporation de ta judiciaire naturelle, tu ne prononcerais le nom de bêtise qu'avec un religieux recueillement, et en t'inclinant comme Newton, quand il parlait de l'Etre suprême : Il est sacré ce mot, il renferme en lui seul toutes les idées de sentiment, de bonté, de force, de courage, et de ces attributs qui nous rapprochent de la divinité.

Pourquoi les temps heureux où le monde était encore en son enfance ont-ils reçu la dénomination d'âge d'or ? Parce qu'alors des goûts simples, l'innocence des mœurs, la paix, la douce égalité, régnaient parmi les hommes. Sans soins, sans ambition, sans envie, leur manière de vivre offrait une har-

monie parfaite avec celle de toutes les autres pécores, petites, moyennes ou grandes; leurs besoins et leurs jouissances étaient les mêmes; ils mangeaient, buvaient, ruminaient, dormaient et jouaient fraternellement ensemble: tout était bête enfin; un bonheur inaltérable résultait de la commune bêtise..... Age d'or n'est donc que le synonime d'âge de bêtise.

Cette délicieuse existence fut celle d'Adam et d'Eve dans le jardin d'Eden. Tant qu'ils n'eurent point la vanité d'être plus que des bêtes, ils furent l'objet des sollicitudes les plus tendres du Très-haut; Dieu se complaisait à voir en eux son ouvrage; mais, dès qu'ils eurent goûté du fruit cueilli sur l'arbre de la science, les liens qui unissaient le Créateur et la créature se rompirent, la sainte bêtise disparut du cœur de l'homme: ivre de son savoir et de son génie, il devint la proie de la fatigue, de la douleur, des vices et de tous les maux que les passions traînent à leur

suite....... Infortuné ! le démon seul pouvait te souffler la fatale pensée de cesser d'être bête !......

Cependant la bonté céleste laissa pour l'homme une planche dans le naufrage ; puisqu'il est privé de l'avantage d'être absolument bête, il a du moins encore la faculté de se rapprocher du précieux état de bêtise. Le législateur des chrétiens ne fait-il pas entrevoir à ceux qui jouiront de ce bonheur le prix le plus désirable ? *Le royaume des cieux*, dit-il, *est pour les pauvres d'esprit !*.... Qu'il porte bien le cachet de la divinité cet arrêt admirable !.... Il confond l'orgueil humain, et consacre à jamais l'excellence et la gloire de la qualité de bête !

Ces grandes vérités vous sont familières, estimables collègues ; par les dons les plus précieux, vous paraissez avoir été moulés tout exprès pour vivre bestialement.

Mais, voulez-vous acquérir une certitude invincible ? établissez un parallèle entre l'animal que l'on nomme brute

et l'animal que l'on nomme raisonnable.

D'abord, cette raison tant préconisée, elle n'a dans son essence rien de fixe, de positif, d'invariable ; les élémens qui la composent reçoivent une infinité de modifications, soit de l'organisation physique, faible ou robuste, soit du plus ou moins d'irritabilité dans les nerfs, soit des appétits sensuels, des passions, des habitudes, des préjugés de l'éducation ; soit, enfin, de l'état heureux ou malheureux dans lequel on se trouve jeté. On peut donc avancer hardiment qu'il existe un jugement, une raison à part pour chaque homme. Or cette confusion où l'on ne se reconnaît plus, n'est-èlle pas la parfaite répétition de la *tour de Babel* ?

Le sens naturel des bêtes, au contraire, est le même pour toutes en général ; aussi, dans chaque espèce, remarque-t-on l'accord le plus parfait et le plus touchant. Quand, à force de raisonner, l'homme divague et s'égare, leur instinct, toujours sûr, ne s'éloigne

jamais de la véritable route, et arrive a son but sans effort. Si l'on cite quelques hommes comme des modèles de bonne conduite, ce n'est pas parce qu'ils sont de profonds penseurs, c'est parce qu'ils se sont rapprochés plus que leurs semblables de la simplicité bestiale; c'est parce qu'ils ont senti que l'esprit et la raison ne sont que des guides trompeurs; ou, peut-être, ils en possédaient une si faible dose, qu'il leur a été plus facile de se faire bêtes, qu'à beaucoup de bêtes que nous voyons trotter à la ville, ramper à la cour, bâiller et faire bâiller à l'Institut, de se faire hommes.

Mais quels sont pour la société les merveilleux résultats de cette belle intelligence devenue l'apanage de l'espèce humaine?

Pour les détailler, il faudrait rappeler ces opinions ridicules, ces dogmes extravagans, pères de la superstition, de l'intolérance, du fanatisme et des guerres de religion qui ont ensanglanté la terre. Je serais contraint de peindre l'insatiable

ambition, sans pitié renversant tout ce qui s'oppose à ses attentats ; l'effronterie décorée du nom de fierté ; la fourbe, de celui de prudence ; des tyrans odieux, érigés en sages politiques ; d'illustres voleurs, salués du titre de héros ; l'intérêt, armant le frère contre le frère, et dirigeant le bras de ce fils qui plonge un parricide acier dans le sein de l'auteur de ses jours. Enfin, je ne dévoilerais qu'un coin du tableau, si je signalais le crime heureux divinisé ; l'équité qu'embarrasse un chaos de lois incohérentes ; la chicane, faisant pencher à son gré la balance de la justice ; l'ennui, le trouble, la misère, le désespoir ; des maladies nouvelles et des médecins qui ne les font disparaître qu'avec le malade ; d'ennuyeux pédagogues et des fats ; des prudes et des catins ; des avocats qui vous ruinent en bavardant, et des juges qui se laissent graisser la patte sans mot dire ; de sots auteurs, et de plus sots journalistes pour les critiquer ou les flagorner ; des Tartuffes patelins, des

Orgons imbécilles, et des femmes qui vous font enrager, si elles ne vous font pas cocu !!!........

Nées sous une influence plus heureuse mille fois, les bêtes n'ont besoin ni de code civil, ni de code criminel, ni de code de commerce ; la police, les tribunaux, les commentaires, les docteurs, les Athénées, et les femmes qui font des livres, ne valent pas, à leur avis, une simple gorgée d'eau puisée dans une source pure. Cet ours ne craint pas qu'un autre ours vienne lui ravir des trésors auxquels il n'a jamais songé. Ce loup ne cherche point à dominer sur le peuple des loups. On ne voit point,

> Lions contre lions, parens contre parens,
> Combattre follement pour le choix des tyrans.
> L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
> Dans un autre animal respecte sa figure ;
> De sa rage avec lui modère les accès ;
> Vit sans bruit, sans débats, sans noise, sans procès.

Le satirique Boileau, à qui j'emprunte

ces vers pleins de justesse, a donc bien raison de s'écrier ensuite :

L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.

Si l'on cherche des exemples de vertus privées et de vertus sociales, ce n'est donc pas chez l'homme qu'on les trouvera, mais chez les bêtes.

Dans la crainte de faner ses charmes, cette petite-maîtresse confie à des mercenaires le soin si doux d'allaiter et d'élever ses enfans ; consumant sa vie à courir de cercle en cercle, de fête en fête, elle oublie qu'elle est mère!.... Me soutiendra-t-on qu'elle est préférable à cette poule qui réchauffe sous ses ailes ses nombreux poussins, et acquiert des forces centuples, lorsqu'il s'agit de les défendre du bec et des ergots? Que cette chienne dont le maître avait noyé les petits, et qui, après les avoir apportés à ses pieds les uns et les autres, rendit le dernier soupir, en jetant sur le barbare un de ces regards expressifs qui

renferment toute l'éloquence de la douleur ? Que cette pauvre minette entourée de ses petits chats qu'elle caresse, qu'elle approprie avec une si tendre complaisance, et auxquels elle enseigne ces aimables gentillesses que Carlin savait si bien imiter?

Ce père qui sacrifie la nature à son avarice ou à son ambition, oserait-il se croire meilleur que le pélican, lorsqu'il ouvre son propre sein pour nourrir ses enfans ?

Quel homme fut jamais plus reconnaissant que l'éléphant, plus patient et plus sobre que le chameau, plus docile et plus laborieux que le bœuf, plus doux que le mouton, plus adroit que le singe ? Quels soldats mieux disciplinés que ces bataillons d'oies formant dans les nues des évolutions si variées, au premier signal de leur chef ? Quels amans, quels époux ont le droit de le disputer en fidélité à la tourterelle ? Quel ami plus désintéressé, plus tendre, plus dévoué que ce chien que l'on voit

encore lécher la main de l'ingrat qui l'a frappé? Quels soins éclairés et touchans les singes prodiguent à ceux d'entre eux qui ont été blessés à la chasse! Avec quelle complaisance les serpens qui s'étaient laissés apprivoiser par les Macédoniens, tétaient les femmes et jouaient avec les enfans! Qui eût pu, sans être attendri jusqu'aux larmes, considérer ces coursiers compatissans, que Boussanelle cite dans ses observations militaires, et qui, pour soulager un de leurs camarades vieilli, dont les dents étaient usées, lui mâchaient le foin et lui broyaient l'avoine? Enfin l'espèce humaine offrit-elle jamais des gouvernemens plus sages et plus heureux que les républiques des prévoyantes fourmis, des industrieuses abeilles, et des savans castors?

Oui, chers collègues, elle est incontestable la supériorité des bêtes sur les hommes! Leur constitution physique, mieux combinée, n'emprunte rien de l'art pour résister à l'intempérie des sai-

sons ; leur vêtement fait partie d'elles-mêmes, quand l'homme est contraint d'avoir recours à des ressources étrangères, pour cacher la triste nudité à laquelle il est condamné. Et ces vêtemens factices, c'est aux bêtes encore qu'il les ravit ! Il les tond, les plume, les écorche, afin de préserver sa frêle machine des impressions de l'air qu'il n'aurait pas la force de supporter ! Couvert alors de leurs toisons, de leurs fourrures ; couché sur leur crin et leur duvet, leur devant tout et rien à lui-même, il s'écrie : *Je suis le roi de la terre !....*

Eh bien! ce monarque idéal, les connaissances de tout genre qu'il peut avoir acquises, généreuses bêtes ! il vous les doit aussi. Vous fûtes ses premiers précepteurs ; votre instinct qui ne vous trompe jamais, éclaira sa raison si sujette à se fourvoyer. Vous lui enseignâtes quelles plantes, quels fruits seraient pour lui des alimens sains : il n'osa les goûter qu'après vous en avoir vu man-

ger. Les travaux de l'abeille, du castor, de l'hirondelle furent les modèles qu'il imita pour se bâtir des maisons. Les poissons et les coquillages le conduisirent à l'art de construire des vaisseaux et de parcourir la vaste étendue des mers. Enfin, à qui a-t-il l'obligation de l'art de tailler la vigne, cet art dont il résulte une liqueur si vivifiante? Ce n'est ni à une académie des sciences, ni à une société d'agriculture, mais à l'âne.... C'est l'âne qui, en rongeant avec un discernement parfait, l'extrémité des ceps, fit observer aux Naupliens, peuple d'Asie, que les bourgeons ainsi retranchés se multipliaient avec plus d'abondance.

Quand le corps débile de la créature prétendue raisonnable ressent les atteintes de la maladie, si elle sait y opposer des remèdes sûrs, c'est parce qu'elle a été témoin du discernement que mettent les bêtes malades à choisir les productions destinées à leur rendre la santé. L'homme a vu son chien brou-

ter des gramens pour se purger, et il a bu des infusions de gramen. Il a vu, tourmenté par une trop grande abondance de sang, l'hypopotame s'ouvrir la veine avec un roseau récemment coupé, afin d'éviter l'apoplexie; et il a fait usage de la saignée. Il a vu la cicogne constipée remplir d'eau son long bec, se l'insinuer ensuite dans la partie postérieure, et rafraîchir ainsi ses intestins par une douce injection; et, à son exemple, il s'est clystérisé. Il a vu la chèvre attaquée de vertiges, les faire disparaître par l'ellébore; et il a administré l'ellébore aux maniaques. Mais il en a fait une si forte consommation, qu'il n'y en a plus assez pour guérir tous ceux qui en auraient besoin, dans les cabinets des rois, parmi les gens en place, les parvenus, les savans, et surtout parmi les petits prodiges qui exercent aujourd'hui la profession de bel-esprit.

Je ne finirais point si je prétendais rapporter les innombrables bienfaits

dont les bêtes ont si libéralement gratifié l'homme ; et tout ce que je dirais ne tendrait qu'à démontrer la prééminence de la plus petite bestiole sur ceux mêmes que l'on appelle de grands génies.

En vain l'animal-homme veut nier cette prééminence ! tous les jours, sans y songer il lui rend hommage ! Qu'un de ses confrères pousse à l'excès la bonne opinion de soi-même, si commune à son espèce ; qu'il devienne la risée des autres par ses travers, on lui donne la qualification de *sot* et jamais celle de *bête*, parce que la sottise est la fille de la civilisation, et la bêtise l'enfant de la nature. La sottise inspire le mépris ; mais la bêtise commande l'estime, et je le prouve.

Un honnête citoyen vient d'être trompé par un fripon ; on se dit aussitôt : *qu'il est bête !* C'est comme si l'on disait : il a tant de candeur et de droiture, qu'il préfère le désagrément d'être dupe à la honte de duper.... Entendez-

vous nommer quelqu'un *bonne bête* ? Vous pouvez être certain que cet être là ne ferait pas de mal à un poulet ; que sa femme, ses enfans, ses domestiques sont plus heureux dans sa maison que le poisson dans l'eau ; qu'il est serviable et chéri de ceux qui le connaissent.... Croyez-vous à un homme de la bonne foi, de la délicatesse ? Si vous découvrez, un beau jour que, sous le masque de la franchise, il cache un esprit rusé, fait pour inspirer de la défiance, dans votre surprise, vous vous écriez : *le coquin n'est pas bête !* n'est-ce pas exprimer clairement qu'il ne vous paraît plus estimable ?.... Une *grosse bête* est un homme tout rond, bien portant, de bon appétit, ami de la joie, qui fait parfaitement toutes ses fonctions et n'interrompt jamais celles des autres.... *Méchante bête* désigne celui qui, par son mauvais esprit, tient plus de l'homme que de la bête.... *Petite bête* est un mot d'amitié. *Se conduire bêtement*, c'est, dans l'acception la plus

commune, refuser, quand on occupe une place, de s'y enrichir en volant..... Ainsi, la force de la vérité arrache à l'homme des aveux honorables pour la bêtise.

C'est surtout par les plus précieuses émanations du principe suprême ; par ces cinq portes de toutes les jouissances qui, seules, constituent l'être animé ; par les sens, en un mot, que l'on voit éclater l'excellence des bêtes !

Quand l'homme le plus clairvoyant peut à peine distinguer un objet à cent pas d'éloignement ; quand la plupart des jeunes gens sont d'une organisation si détériorée qu'ils ont besoin de lunettes, l'œil perçant de l'aigle qui plane près de la foudre, aperçoit, de la hauteur où il est élevé, le petit poisson frétillant sous les eaux.

Afin d'entendre un acteur, qui pourtant s'égosille à crier, les spectateurs assis au parterre ne cessent de répéter : *Plus haut ! plus haut !* Qu'ils diffèrent du lièvre dans son gîte, de la taupe,

sous la terre, entendant à une lieue leur ennemi s'approcher !

L'odorat chez les bêtes n'a-t-il pas une finesse, une subtilité incompréhensibles pour l'intelligence humaine? Par le flaire seul, le chien est averti de l'arrivée de ceux qu'il connaît, quand ils sont encore très-éloignés. On en a vu, guidés par la piste, aller rejoindre leurs maîtres qu'ils avaient perdu à plus de vingt lieues de distance.

Le Vaillant, au sujet de ce flaire exquis, cite, dans son premier voyage en Afrique, un trait admirable. Il errait avec son troupeau, sa meute, ses atelages et ses Hottentots, dans les vastes déserts de la Caffrerie. La chaleur était excessive, les rivières desséchées, les sources taries, la caravane épuisée de fatigues et de soif. Le Vaillant éprouvait les craintes les plus terribles.... « Tout-à-coup, dit-il, j'aperçois Kées (c'est le nom d'un singe qu'il aimait beaucoup et qui ne le quittait jamais), j'aperçois Kées qui s'arrête, et qui, portant les

yeux et le nez au vent sur le côté, se met à courir, entraînant tous mes chiens à sa suite sans qu'aucun d'eux donnât de la voix ; étonné de ce manége si nouveau, n'apercevant rien qui pût les attirer si singulièrement, je pique des deux pour les joindre. Que je fus étonné de les trouver rassemblés autour d'une jolie fontaine, éloignée de plus de trois cents pas de l'endroit d'où ils venaient de détaler ! Je fis signe à mes gens de s'approcher ; ils arrivèrent et nous campâmes près de cette source bienfaisante, qui prit sur-le-champ le nom du magicien qui l'avait découverte. »

Quant au sens du goût, pour le satisfaire les bêtes n'ont pas besoin que des *Grimauds* (1) leur donnent des recettes alimentaires ; leur palais, dont la délicatesse ne fut jamais émoussée par ces mélanges corrosifs que Comus inventa, savoure les alimens simples et sans apprêts que leur offre la nature,

(1) Voyez l'*Almanach des Gourmands.*

avec des délices inconnues aux habitués du Rocher de Cancale.

Mais, c'est par le sens du toucher qu'elles commandent une espèce de culte !

Voyez ce Coursier :

Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes!

admirez sa force, sa souplesse, sa superbe encolure, son ondoyante crinière qui se dresse, ses hennissemens passionnés, ce feu qui s'échappe de ses larges naseaux ! Son corps est frémissant de désirs ; tout en lui devient âme, délire, ivresse, toute-puissance ! Dans son impétueux élan, il consomme l'acte suprême !... Il recommence !... Homme ! prosterne-toi !

Ce fier sultan de nos basses-cours, le Coq,

Qui sait combattre et vaincre et chanter sa victoire.

regardez-le au milieu de son sérail emplumé, dont il est l'idole. Il ne fait point de jalouses ; toutes, chacune à son tour,

reçoivent le mouchoir ; toutes, et vingt fois dans la journée, sont arrosées par les flots ravissans qui jaillissent de ses inépuisables caresses!

Ce Moineau franc, dans sa petite structure, quels trésors de bonheur ne recèle-t-il pas! Si sa femelle ne lui dit jamais : *C'est trop!* il est loin de son côté de lui dire : *C'est assez!* Semblable à une belle montre de Julien Leroy, il est à répétition, et son mouvement ne se ralentit pas d'une seule minute.

Enfin, cette bénite monture du doux Jésus et de Sancho Pança ; ce héros de Montmartre, couronné de chardons, l'Ane, en un mot, que nous voyons si noblement représenté dans cette illustre réunion, il faudràit un Homère pour tracer l'Iliade de ses exploits érotiques!

Or, dans quelle partie du monde trouvera-t-on des hommes capables des prodiges que je viens de détailler? Les gens qui se piquent d'être tout esprit, sont aussi la plupart faibles de corps et malin-

gres. Pourtant, quelques-uns ont l'art de séduire ; ils disent aux femmes les plus jolies choses du monde ; mais quand il s'agit de prouver, de montrer quelque savoir-faire, qu'ils sont loin des bêtes que je viens de citer !

Athlètes nuls, leur feu dès l'abord se consume !

Cependant l'espèce humaine offre quelques êtres privilégiés. Le coloris de la santé brille sur leur visage ; leurs muscles vigoureux, leur poitrine avancée, leurs larges épaules, et leur râble fortement arrondi, promettent et tiennent ce que je ne détaillerai point, attendu que,

La plume est chaste et le sexe est habile.

s'ils n'ont pas l'intarissable talent du baudet, du moins ils agissent comme lui, et ne s'amusent point à discourir ! Eh bien ! les impalpables beaux-esprits les nomment des machines !!! .....

Blasphémateurs impies ! ne frémissez-vous pas de parler avec tant d'irrévérence de ceux qui possèdent la sublime

ſaculté de créer qui vous manque? Cette ſaculté n'est-elle pas la prérogative la plus éminente, l'attribut souverainement caractéristique du suprême Auteur de la nature? Créer est la tâche, la gloire et la ſélicité de tous ses instans! Par d'innombrables millions de germes il ſéconde la nature! Son éternité n'est qu'une éternelle émission de cette semence miraculeuse! Elle ne cesse de s'élancer par tous les pores de son adorable substance! Elle ne cesse de le plonger dans cette extase ineffable de volupté céleste qui constitue la perfection divine!

L'être mortel, favorisé au plus haut degré du rare privilége de prodiguer le principe de la création, est donc celui qui a le plus de similitude avec Dieu.... Or le cheval, le coq, le moineau franc et le baudet, offrant le mieux cette similitude, ils ont plus de part à l'essence de Dieu, que l'homme qui ne peut aspirer qu'à la gloire de les suivre quelquefois de très-loin.

Si l'importance de mon sujet ne m'avait pas déjà fait dépasser peut-être de justes bornes, je prouverais aussi que l'esprit des bêtes vaut celui de l'homme quand elles ne dédaignent pas de faire usage de cette futile qualité. Je pourrais m'appuyer sur l'exemple de celles qui apprennent fort bien à parler, tandis que l'homme n'a jamais rien compris à l'idiome des animaux. Je dirais, les chevaux d'Astley, de Franconi, et la troupe de ces artistes chiens dont le père noble a tant de dignité; l'amoureux, tant d'ame, et la jeune première, une expression si décente. Je rappellerais surtout ces éléphans, auxquels l'empereur Domitien fit danser un ballet pour amuser le peuple de Rome; on verrait comment l'un d'eux, ayant oublié quelques mesures à la représentation, et en ayant été puni, passa toute la nuit suivante, seul et de son propre mouvement, à répéter sa leçon au clair de la lune.....

Mais je ne tarirais pas si je prétendais récapituler ici toutes les perfections des

bêtes, et je ne parviendrais encore qu'à en donner une faible idée : vous suppléerez facilement à ce que j'ai pu omettre ; je ne vois pas un seul membre de cette illustre assemblée qui ne soit une ferme colonne de la bêtise ; personne mieux que vous ne saura donc la défendre, la louer, et transmettre avec un plus vif éclat sa gloire aux âges futurs.

J. D........ y.

A CERTAINS NOBLES.

Nous voyons aujourd'hui des nobles et des apologistes de la noblesse s'efforcer de remettre à l'ordre du jour des maximes qui ne pouvaient avoir de crédit que sous le régime féodal. Ils regrettent des priviléges qui ne renaîtront plus ; ils sont plus royalistes que le Roi et ne peuvent se conformer à l'esprit du siècle. Tant pis pour eux, car il n'est

pas en leur pouvoir de faire rétrograder les lumières. S'il se trouvait cependant parmi ces messieurs quelques hommes qui ne fussent pas incorrigibles, voici ce qu'on pourrait leur dire :

« Les nobles sont l'appui d'une monarchie, parce qu'ils l'empêchent de dégénérer en un stupide despotisme ou en une turbulente démocratie ; parce qu'ils y entretiennent des sentimens généreux, au culte desquels ils doivent se vouer entièrement ; parce que le luxe convient à leur rang et les porte à dépenser leurs revenus plutôt qu'à les augmenter par une sordide économie. Tous ces avantages, sans doute, sont précieux ; mais, seuls, ils ne constituent pas la noblesse. Dans tous les temps, dans tous les pays, aux yeux de tous les hommes, celui-là est véritablement noble, décoré ou non, s'il a exposé sa vie et répandu son sang pour la défense et l'honneur de sa patrie, ou s'il en fait la gloire pendant la paix, par ses vertus ou par ses talens.

Vous demanderez peut-être ce que j'entends par patrie? je vous répondrai: la patrie est dans le roi qui nous gouverne, les lois qui nous protégent, et le territoire qui nous a vu naître. Pour un esprit éclairé, pour un cœur droit, ces trois choses sont inséparables.

Aussi (que cela soit dit sans en offenser d'autres que ceux qui méritent de l'être) je me défie des nobles qui aiment le Roi plus que les lois et la France; ils ont trop l'air de ne l'aimer que pour eux, et, dans des temps difficiles, avec leur amitié ils pourraient bien devenir nos ennemis et appeler honneur ce que d'autres appelleraient....... Le désir de ne rien dire de trop désobligeant retient ma plume.

Guerriers qui, sous nos rois, avez donné un si beau lustre à la monarchie que vous défendiez, vous êtes véritament nobles. Vous l'êtes aussi, vertueux magistrats, ministres intègres, administrateurs laborieux, célèbres écrivains qui par vos travaux avez contribué à

la gloire nationale. Il fut un temps où on ne vous décorait ni d'une croix, ni d'un titre; en avez-vous été moins grands? La plupart de ces barons, de ces comtes, de ces marquis sont morts inconnus, vos noms restent seuls; on les cite avec orgueil. Que pouviez-vous désirer davantage?

Vous êtes nobles aussi, braves gardes-du-corps, généreux soldats qui, dans les journées des 5 et 6 octobre, et du 10 août, avez fait un rempart de votre corps à votre roi. Vous n'avez pu le sauver, mais du moins vous n'avez pas fui devant le danger, et le dévouement de plusieurs d'entre vous a ouvert pour eux l'immortalité. En servant ainsi le monarque, vous avez servi la patrie; c'est avez respect, avec admiration que nous vous voyons décorés de cette croix qui rappelle vos services et le nom chéri de Louis: gloire vous soit rendue, vous serez parmi nous placés au premier rang!

Après la mort de notre infortuné monarque, notre belle France fut tour-

mentée par des troubles cruels, opprimée par le crime et couverte de deuil : ceux qui s'emparèrent des rênes du gouvernement firent partout régner la terreur : l'armée seule sauva la patrie, c'est-à-dire nos lois et notre territoire. Braves guerriers, vous avez dissipé toutes les coalitions ; les nations ont tremblé devant vous ; votre gloire est immense, elle s'étend sur presque toute la terre. De conquérans vous êtes devenus de malheureux prisonniers, mais cette gloire si bien acquise n'en a reçu aucune atteinte ; si le territoire de la patrie a été souillé, c'est parce que les élémens avaient enchaîné votre courage. Vous qui avez fait tant de prodiges de valeur pour illustrer le nom français, vous êtes véritablement nobles ; en signe de reconnaissance, nous attachons sur votre cœur cette décoration qui nous rappelle votre bravoure ; on y a tracé les mots *honneur* et *patrie*, si chers à tous les cœurs français : vous avez prouvé que vous connaissiez l'*honneur*, mais n'ou-

bliez jamais ce que nous avons dit plus haut que la *patrie* se compose du Roi qui nous gouverne, des lois qui nous protégent, et du pays qui nous a vu naître.

Il est impossible que les plus belles institutions ne se ressentent pas de la corruption humaine; ainsi, dans l'état actuel des sociétés, parmi les nobles, il y en a qui ne le sont que de nom; tandis que parmi les citoyens qui ne possèdent ni titres, ni décorations, ni honneurs, on en voit de vraiment nobles.

Pour se faire une juste idée de la noblesse, il faut la diviser en noblesse acquise, reçue et méritée.

On se procure la première avec de la fortune et quelquefois par des bassesses;

On reçoit la seconde de ses ancêtres: c'est un avertissement pour devenir ce que l'on devient rarement;

La troisième se forme, comme on l'a vu, par les services rendus à la patrie. Celle-là, aux yeux de l'homme qui pense, est la seule utile, la seule qui

mérite nos hommages, et conséquemment la plus pure.

Mais compatissons aux faiblesses humaines, laissons les deux autres classes de noblesse figurer et faire nombre : si elles cherchent à se distinguer par un insultant mépris, nous leur répondrons par le mépris; si elles s'oublient sottement, la Charte est là, elle nous protége, et voilà pourquoi nous la chérissons autant que le monarque qui nous l'a donnée.

VÉRIDICUS.

L'ORMEAU,

OU

LE SULLY DES BORDS DE LA SEINE.

Sur la rive droite de la Seine, non loin du village de Clichy, s'élevait avec orgueil un bel ormeau; planté par Sully, la reconnaissance lui avait donné le

nom de ce digne ministre. Heureuse immortalité obtenue par des bienfaits! Douce récompense des services rendus à l'agriculture par l'ami du bon Henri! Il n'est pas abattu, mais il est horriblement mutilé, cet arbre majestueux, qui a vu les générations s'écouler avec respect devant lui, comme l'onde paisible qui l'arrose. Il lui reste encore plus de racines que de branches et de rameaux. Ces racines, presque aussi grosses que le tronc qu'elles soutiennent depuis plus de deux siècles, sortent de terre et s'étendent horizontalement à sa surface. Elles offrent des bancs naturels et commodes où viennent se reposer les promeneurs qui, désirant traverser le fleuve, attendent presque toujours le bateau qui doit les porter sur l'autre rive. J'aime à me rendre sur ce rivage de la Seine, parce qu'il est toujours animé. Je m'échappe de Paris par la barrière de Courcelles, ouverte uniquement pour les gens à pied. Je traverse une vaste plaine d'une culture variée, et je viens

m'asseoir, dans la belle saison, sur les bancs du Sully.

Un jour du mois de septembre dernier, je m'y reposais avec beaucoup de monde : il y avait des hommes et des femmes de Colombe et de Gennevilliers, deux villages très-connus à la halle de Paris, dont ils sont les principaux pourvoyeurs. Il y en avait aussi de la petite ville d'Argenteuil, également connue par ses vins, rivaux de ceux de Surène, et par ses figues, dont les Provençaux qui habitent Paris se gardent bien de goûter. De ce groupe intéressant sortit un orateur ou plutôt un historien ; pendant que nous attendions le bateau, il nous parla ainsi de l'ormeau sous lequel nous nous reposions.

« Il y a trente ans que cet ormeau était en grand honneur parmi nous et attirait les habitans des villages voisins ; sous son ombrage on venait danser et se livrer à d'aimables jeux. On dansait aussi sur l'autre rive, et les danseurs et les ménétriers qui se voyaient et s'en-

tendaient, faisaient assaut de gaîté et de talent. Des cris de joie et de bonheur traversaient le fleuve, et devaient faire tressaillir les ombres fortunées de Sully et de Henri. Que d'amours déclarés! que de mariages conclus! que d'aimables rencontres! que de secrets confiés à l'ombre du Sully!

Pendant la révolution cet arbre chéri fut abandonné, mais toujours on le respecta. Il avait échappé aux ravages de l'invasion de 1814; tous les soldats de l'Europe, ayant à leur tête leurs empereurs et leurs rois, avaient passé devant lui avec un sentiment de respect et d'admiration. Depuis cette époque, sa végétation reprenait la vigueur du premier âge; les danses recommençaient sous l'ombrage, lorsqu'au mois de juillet 1815, les armées françaises et étrangères, ramenées sur les deux rives de la Seine, vinrent poser leurs tentes autour de l'ormeau, et ne respectèrent plus sa vieillesse. Un jour, une batterie volante est placée dans la plaine, elle menace le

pont de Neuilly. Pour la rendre plus meurtrière on veut la masquer, et aussitôt le pauve Sully est entouré de sapeurs; ses branches tombent sous les haches de Mars, et sont transportées à la batterie qu'elles couvrent à regret de leur feuillage.

A cet endroit du récit, la nacelle arrive, nous y entrons tous. Contre les sages réglemens de police nous y étions plus de quinze; mais nous avions un batelier jeune et vigoureux, et d'ailleurs, la rivière était tranquille comme un beau jour d'automne. Nous abordâmes heureusement. Pendant la traversée, l'histoire de l'ormeau n'avait pas été interrompue. « Il est dépouillé, notre bon Sully, nous disait l'historien. Il ressemble à un mât de vaisseau qui a essuyé une forte tempête; mais ses branches et ses rameaux renaîtront, et nos enfans danseront encore sous son ombrage. Dans le triste état où on l'a réduit, il est encore utile, il sert comme de boussole aux bateliers qui,

sans ce guide, se laisseraient entraîner par le torrent et dépasseraient le port. Il sert à marquer la hauteur de la rivière; il porte le tarif du passage toujours effacé par une main intéressée. Son tronc offre encore un abri contre les grands vents qui s'élèvent souvent sur les bords de la Seine. » Ici se termina le récit. Celui qui nous l'avait fait nous quitta pour prendre une autre route.

Je m'égarai sur ces prés fleuris, si heureusement chantés par madame Deshoulières. Je rêvai à l'ormeau, au vénérable Sully : sa prospérité passée, son infortune présente m'intéressaient d'autant plus que je reconnaissais la France dans ces deux états, et que je comparais cet arbre à notre patrie. Comme lui, elle était, il y a trente ans, heureuse, puissante et chérie. Comme lui, elle est aujourd'hui souffrante et affaiblie. Le même événement, la même cause qui ont dépouillé l'ormeau et qui a arrêté sa superbe végétation, a enlevé nos ressources et éloigné notre prospérité;

mais la France offre les mêmes espérances que le Sully. S'il se couvre de feuillage, s'il voit encore les danses et les jeux champêtres, la France aussi reprendra sa première vigueur et l'attitude qui lui convient. Un bon roi, un sage gouvernement lui rendront la force et la santé qu'une terre fertile et une bonne culture doivent rendre à l'ormeau. *Dieu qui protége la France* nous a rendu les petits-fils du bon Henri. Puisse-t-il, à chacun de leur règne, accorder un Sully !

M. DE REBOUL BERVILE.

LES RÉGICIDES ANGLAIS ET LES RÉGICIDES FRANÇAIS.

A la fin du dix-septième siècle, le gouvernement Britannique demanda aux autres gouvernemens de l'Europe, de ne point donner asile aux juges de

Charles Ier. Le 18 mars 1793, le même gouvernement fit une demande semblable aux états généraux de Hollande, contre tous les individus qui avaient contribué, directement ou indirectement, à la mort de Louis XVI. L'envoyé extraordinaire de l'empereur d'Allemagne se joignit au lord Aukland pour cette demande. La pièce qui la contient et la réponse des états généraux sont deux monumens historiques peu connus; en les plaçant ici nous croyons faire une chose agréable à nos lecteurs.

Mémoire de milord Aukland, ambassadeur Britannique et du comte de Stharemberg, envoyé extraordinaire de l'empereur, présenté aux états généraux.

HAUTS ET PUISSANS SEIGNEURS,

Il est connu que vers la fin du mois de septembre de l'année dernière, Sa Ma-

jesté Britannique et Vos Hautes-Puissances ont donné, de concert, l'assurance solennelle que, dans le cas où le danger imminent qui menaçait dès-lors les jours de Leurs Majestés très-chrétiennes et de leur famille se réalisât, Sa Majesté et Leurs Hautes-Puissances ne manqueraient pas de prendre les mesures les plus efficaces pour empêcher que les personnes qui se seraient rendues coupables d'un crime aussi atroce, ne trouvassent aucun asile dans leurs états *respectifs.*

Cet événement, qu'on pressentait avec horreur, a eu lieu, et la vengeance divine paraît ne s'être pas long-temps fait attendre : quelques-uns de ces détestables régicides sont déjà dans le cas de pouvoir être soumis au glaive de la loi ; les autres sont encore au milieu du peuple qu'ils ont plongé dans un abîme de maux, et auquel la famine, l'anarchie et la guerre civile préparent de nouvelles calamités. Enfin, tout ce que nous voyons arriver concourt à nous faire regarder

comme prochaine la fin de ces malheureux, dont la démence et les atrocités ont pénétré d'épouvante et d'indignation tous ceux qui tiennent aux principes de la religion, de la morale et de l'humanité.

En conséquence, les soussignés soumettent au jugement éclairé et à la sagesse de Leurs Hautes-Puissances, la question de savoir si elles ne trouveraient pas convenable d'employer tous les moyens qui sont en leur pouvoir, pour défendre l'entrée de leurs états en Europe, et de leurs colonies, à tous ceux des membres de la soi-disant Convention nationale, ou du prétendu Conseil exécutif, qui ont pris part, directement ou indirectement, audit crime, et s'ils étaient découverts et arrêtés, de les faire livrer entre les mains de la justice pour servir de leçon et d'exemple au genre humain.

Fait à La Haye, ce 18 mars 1793.

Réponse de leurs Hautes-Puissances les Etats généraux, au mémoire de milord Aukland, ambassadeur Britannique et du comte de Stharemberg, envoyé extraordinaire de l'empereur, en date du 5 *avril* 1793.

Leurs Hautes-Puissances se rappellent très-bien la déclaration solennelle qu'elles ont donnée, au mois de septembre de l'année dernière, en réponse à une réquisition de M. le comte de Stharemberg, relativement à ceux qui pourraient se rendre coupables du plus grand des crimes à l'égard de Sa Majesté très-chrétienne ou de sa famille royale; elles ont partagé depuis, avec toutes les âmes honnêtes, le sentiment général et profond d'épouvante et d'indignation, que l'horrible événement qui a eu lieu en France, a repandu dans toute l'Europe, et elles sont aussi déterminées que jamais à tenir la main à l'exécution des mesures qu'elles ont alors arrêtées.

Les états généraux sont d'autant plus persuadés de la nécessité qui existe, dans tout état bien réglé, de s'opposer efficacement à l'audace de ceux qui cherchent à détruire le bonheur des sociétés civiles, en rompant tous les liens d'une juste subordination à l'autorité légitime d'un gouvernement établi, que cette république a appris à connaître par sa propre expérience, les suites pernicieuses d'un aussi criminel projet.

Effectivement, il est notoire aujourd'hui qu'un petit nombre d'habitans émigrés de ces provinces, usurpant le nom et les droits de la souveraineté, n'ont pas craint d'attaquer leur patrie les armes à la main, et de *menacer publiquement de la mort les membres du gouvernement légitime et tous ceux qui étaient employés à la défense de l'état, au cas qu'ils n'abandonnassent pas leurs postes ;* et quoique ces actes de rébellion ne soient pas comparables, ni dans leur nature ni dans leurs suites, aux forfaits qui ont été commis en France,

ils tirent cependant leur origine des mêmes causes...

En conséquence, les états généraux attendent de l'équité et de la justice de *tous les gouvernemens de l'Europe et, en particulier, de leurs majestés l'empereur et le roi de la Grande-Bretagne,* qu'ils voudront bien *ne pas accorder d'asile dans leurs états, à ceux qui se sont permis des attentats aussi énormes contre le gouvernement de cette république, et qui*, par des *proclamations* et des *manifestes signés par eux*, ont dérobé leur nom à l'oubli qui aurait été leur partage; mais, au contraire, que s'ils étaient découverts, ils seront arrêtés pour pouvoir être poursuivis en justice d'après la sévérité des lois.

J. D........y.

L'INFLUENCE DES MOEURS
SUR
LES SPECTACLES.

Depuis les informes essais de *Thespis*, si heureusement agrandis et rendus réguliers par *Eschile, Sophocle et Euripide,* jusqu'aux productions qui honorent la scène française, il est impossible de ne pas voir l'empreinte du goût de chaque siècle; aussi peut-on juger tous les siècles par leurs spectacles.

Les Romains voulaient voir couler du sang; leurs cirques étaient remplis d'une foule barbare qui souriait aux coups terribles des gladiateurs, et contemplait, sans frémir, des hommes déchirés par des bêtes féroces. Les Grecs, polis par les beaux arts, dont la douce influence égalait celle d'un sol fertile et

d'un climat pur et tempéré, avaient des mœurs plus douces : ils se plurent à des représentations qui charmaient les yeux et parlaient au cœur sans en blesser la sensibilité. Leur esprit railleur inventa le genre satirique, et ils n'épargnèrent ni les sages, ni les rois, ni même les Dieux. Cette licence était naturelle dans une république, et le peuple se vengeait, en les jouant, de ceux qui lui faisaient sentir leur pouvoir.

Les pieuses farces des pélerins, jouées sur des tréteaux, à la porte des églises de France, charmèrent aussi nos dévots aïeux; elles peignent bien ces siècles abâtardis par le joug de l'ignorance et de la superstition. Quelle distance entre ces momeries où paraissaient les saints, les diables et Dieu lui-même; et les chefs-d'œuvre de Corneille! L'esprit chevaleresque du siècle de Henri IV et de Louis XIII est peint dignement par le père de la tragédie Française. La galanterie de la cour de Louis XIV respire dans les vers gracieux de *Racine;*

et la mesquinerie du siècle de Louis XV se trouve dans les vers sucrés de *Dorat* et dans la prose maniérée de *Marivaux*. Si ces deux auteurs font époque par leur peu de naturel et leur afféterie, ce n'est point à leur genre de talent qu'il faut s'en prendre, mais au siècle où ils ont écrit. Les paniers et les corps busqués des femmes, leurs coiffures, aussi roides que leurs manières, les costumes pincés des hommes étaient la mesure du goût de ce temps. Les sociétés étaient, comme les habits, un diminutif du siècle précédent.

Passons sous silence l'intervalle où nos théâtres ressemblaient aux cirques des Romains, et nous voilà de *Thespis* arrivés à *Brunet* et à *Potier*. Le théâtre des Variétés, ceux des boulevards attirent la foule. Ne pourrait-on pas juger par là de l'esprit de notre siècle. Il est tout spéculateur : il n'y a plus de mœurs à peindre, parce qu'il n'y a plus de société. Les cercles sont un mélange de toutes les classes; les

états ne forment plus de corps à part; ils n'ont plus de costumes particuliers. Le médecin qui jadis se reconnaissait à son habit noir, à sa grande perruque, à sa démarche grave, maintenant légèrement couvert d'un frac et coiffé à la Titus, papillonne dans un cercle; le président et le notaire n'ont plus de robes; le bourgeois est mis comme le financier, et celui-ci, comme l'homme d'état. Nécessairement cette confusion de rangs, cette uniformité de costumes nuisent au prestige théâtral; et *Picard*, le peintre le plus fidèle de nos mœurs actuelles, n'a pu éviter une certaine monotonie qu'entraîne ce défaut de variété dans les habits et le langage.

Après avoir perdu une grande ressource comique dans ces traits caractéristiques de chaque état, les auteurs ont été obligés de se vouer à l'exagération, la charge ou le genre intrigué. Serait-il possible de réussir aujourd'hui sans employer ces ressources? c'est ce que je vais examiner.

Les auteurs dramatiques se plaignent qu'il n'y a plus de caractères à peindre ; que leurs prédécesseurs ont moissonné ce vaste champ ; qu'à peine y reste-t-il à glaner. Les peintres se plaignent-ils qu'il n'y a plus de sujets de tableaux ? La nature n'est-elle pas toujours variée, toujours nouvelle ? Le même site ne peut-il pas être vu sous vingt aspects différens ? Le cœur de l'homme n'a-t-il pas des replis innombrables que l'on peut scruter, qui offrent des sujets de recherches et de méditations au philosophe et au poète, et par conséquent à l'auteur dramatique, qui doit être tout à-la-fois et poète et philosophe.

Les situations de la vie sont diversifiées par tant de circonstances, que le même caractère peut prendre un aspect de nouveauté. Le *Misanthrope*, le *Glorieux* sont peints d'après les mœurs du siècle où l'on a tracé ces chefs-d'œuvre ; ils seraient bien différens dans le nôtre : les lois, les usages, la société n'étant plus les mêmes, l'un mettrait

sa gloire à d'autres hochets, l'autre fronderait d'autres abus, et blâmerait d'autres travers. Fabre d'Eglantine a senti quelle vaste carrière lui offrait cette idée, et sa suite du Misanthrope est digne du succès qu'elle a obtenu. Je ne prétends pas pour cela que l'on refasse nos chefs-d'œuvres dramatiques; qui pourrait les refaire? Je ne crois pas non plus qu'il faille se borner à faire des suites aux pièces du siècle dernier; mais je crois que tous les caractères connus et leurs nuances, placés dans des situations qui peignent bien la société actuelle, offrent encore de grandes ressources au peintre de mœurs et à l'auteur comique.

La grande quantité de pièces de théâtre que l'on a faites dans un temps où nous avions vingt salles de spectacle à Paris, ne peut pas avoir épuisé les auteurs. On n'y représentait, la plupart du temps, que d'informes essais, indignes du nom de comédies. Ni les mélodrames, ni les vaudevilles n'ont épuisé

la mine comique; les élémens de succès des uns sont les surprises, les évènemens surnaturels; les autres réussissent par un dialogue piquant, des couplets faciles, satiriques; à peine, en dix vaudevilles trouve-t-on une vraie scène de comédie. Les auteurs ont donc un tort, c'est de viser à l'effet, de gâter le goût du public en l'habituant au clinquant, et de n'étudier ni les hommes ni les mœurs? Un jeune homme de vingt ans fait un ouvrage dramatique : où a-t-il vu le monde ? que va-t-il peindre ? Peut-il juger par expérience ou par comparaison? sait-il ce qui est bon ou mauvais ? peut-être saisira-t-il un ridicule; peut-être aussi en prendra-t-il un pour une grâce, et un usage qu'il ne connaît pas, pour une inconvenance.

Il est malheureux qu'un auteur dramatique fasse son métier de cet art utile et trop peu honoré de nos jours. Il se presse, il esquisse au lieu de finir ses ouvrages. De là vient la grande quantité de pièces médiocres. On dit que le

public aime la nouveauté ? Il aimera mieux sans doute voir deux fois une bonne pièce nouvelle, que toutes ces premières représentations d'ouvrages nuls. Si les auteurs étaient plus amateurs de la gloire que de l'argent, ils feraient moins d'ouvrages et y mettraient plus de temps; le public y gagnerait, et eux-mêmes s'en trouveraient bien.

T. D.

LES PIÈCES-ANECDOTES.

Ce siècle a vu naître un genre de pièces de théâtre que l'on a nommées *pièces anecdotes*. Le Vaudeville a donné l'éveil. Piron avec ses amis était tout tracé dans le discours préliminaire des *Annales poétiques*, et son succès encouragea les auteurs du *Mariage de Scarron*: mais quelle foule de comédies et de vaudevilles-anecdotes suivit ces deux premières ! cette ressource devint celle des

auteurs qui n'en avaient pas. Ne sachant point faire de comédies, ils mettaient en scène les gens qui en avaient fait de bonnes, et faisaient applaudir leurs noms et le souvenir de leurs ouvrages. Ce succès facile encouragea la médiocrité; on vit au théâtre pleuvoir des grands hommes et souvent de fort petits. Il suffisait qu'une personne eût fait imprimer quelques lignes, pour que ceux qui n'avaient rien fait imprimer, lui fissent une apothéose. L'épidémie gagna les grands théâtres, et la scène française a vu réussir *Bruéys* et *Palaprat*, et tomber le bon *La Fontaine*. Que l'on se soit emparé des gens dont les noms pouvaient piquer la curiosité, exciter l'intérêt, ou de ceux dont la vie offrait des particularités singulières, rien de plus naturel; mais à force de feuilleter le dictionnaire historique, on l'eut bientôt épuisé; après *Molière*, *Boileau*, *Racine*, *Santeuil*, *Ninon*, *Chaulieu*, *Maître Adam*, on vit arriver cette foule de noms inconnus, ou du moins

qui doivent bientôt grossir les ondes du *Léthé*. Le froid *Dorat*, le pincé *Marivaux*, le doucereux *Florian*, et le léger *Berquin* parurent à la file. Leur esprit avait fait sourire quelques sociétés ; il n'a pu cependant résister à un demi-siècle : jugez quel intérêt pouvait prendre le public de nos jours au succès de quelques madrigaux oubliés, et de quelques scènes où le sentiment rivalise avec la métaphysique. L'esprit des auteurs du jour donna pourtant à ces ouvrages une existence éphémère ; mais une foule d'*apprentis* se mit à *travailler* les grands hommes, et *St.-Evremont* fut exhumé pour *remourir* le soir même. *Collé*, qui a fait deux pièces de théâtre, est venu débiter sur la scène une prose..... telle que de sa vie il n'en prononça. Il suffit qu'un homme ait fait un couplet, peut-être un distique, pour qu'il ne soit pas incertain de se voir un jour immortalisé ou exhumé de nouveau par les chansonniers modernes. J'ai dit chansonniers et non

pas auteurs ; car on doit mettre une grande différence entre ceux qui font des scènes et ceux qui font des couplets ; entre ceux qui font des jeux de mots et ceux qui ont des idées ; entre ceux qui conçoivent un canevas dramatique et ceux qui le brodent ; entre ceux enfin qui dessinent et qui peignent, et ceux qui vernissent les tableaux. Cette digression m'a éloigné de mon sujet ; j'y reviens.

Il faut convenir que les noms des gens célèbres frappent plus agréablement nos oreilles que ceux de Damis et de Cléon. Un trait plaisant de *Dominique* ou de *Rabelais* nous flatte plus qu'une ruse de Crispin ; un beau trait de *Malherbe* dit plus à nos cœurs qu'une belle action prêtée par un poète à un Dorante. Les portraits de *Voltaire* ou de *Rousseau* seront toujours recherchés des amateurs de la philosophie et des amis de la nature. Mais, quand j'entendrai *Vendôme* ou *Catinat* chanter des Ponts-neufs ; quand *Richelieu* et le grand *Cor-*

neille viendront débiter des vers........
(Quels vers il faut pour faire parler dignement Corneille!), je m'écrierai : faites donc des comédies, et laissez reposer les mânes des grands hommes ; ne les rapetissez pas pour les mettre à votre niveau. Le bâton de maréchal n'est pas le hochet du vaudeville, et la pourpre romaine ne doit pas paraître auprès du manteau de la folie : il faut que chaque chose soit à sa place. Richelieu peut, dans un palais, conspirer la mort de *Montmorency* (1), mais non pas marier Corneille comme un curé de village.

La scène du vaudeville est farcie de noms historiques. *Théophile*, condamné au feu, y plaisante sur sa situation. *Lavater* y devine qu'une demoiselle enceinte a été séduite ; et *Young!* le moraliste anglais, le funèbre Young, y chante des refrains consacrés par les apôtres de Momus. Cette rage d'anec-

(1) Tragédie de M. Carion de Nysas.

dotes a tué l'imagination des auteurs. Au lieu de créer des intrigues et des scènes nouvelles, ils ont décoré de noms nouveaux de vieilles scènes et de vieilles intrigues ; ils ont fait rencontrer des gens qui ne s'étaient jamais vus. Ils ont mis, comme contemporains, des personnages que plusieurs lustres ont séparés. J'ai vu *Lafare* qui paraissait n'avoir que vingt ans, auprès de *Chaulieu* sur le bord de sa tombe. J'ai vu *Ninon* chez madame de *Sévigné*. Y a-t-elle jamais paru ? eût-elle jamais osé y paraître ? Le jeune Sévigné, quelque étourdi, quelque entraîné qu'il fût, eût-il méprisé les convenances, manqué de respect à sa mère, au point d'introduire chez elle sa maîtresse ? et quelle maîtresse ? une courtisane ! En vain ses qualités personnelles, les charmes de son esprit, la bonté de son cœur, son titre d'honnête homme (1) l'ont distin-

(1) On sait que Ninon se vantait d'être un fort honnête homme.

gnée des femmes de son espèce, ce n'en était pas moins Ninon. *Mais voilà justement comme on écrit l'histoire.* Molière a cherché des tableaux dans le cœur humain, dans les scènes du monde; voilà pourquoi il a fait des chefs-d'œuvre de morale et de comique; modèles et désespoir de ses successeurs. *Alceste, Philinte*, *Tartuffe*, sont devenus célèbres. Il n'a pas cherché des noms connus, il a fait connaître ceux qu'il a inventés, et ils vivront autant que le nom de *Molière*.

C. D.

LA PARODIE.

L'ADMIRATION est un sentiment qu'il est difficile à l'homme de conserver longtemps : il a besoin de s'en reposer, et la malignité lui offre le délassement le plus agréable. Il est d'ailleurs dans les

choses les plus sérieuses un côté plaisant ; aussitôt que nous l'apercevons ou qu'on sait nous le montrer, nous n'envisageons plus l'objet que sous cette face ; et ce qui nous a intéressé ne sert plus qu'à nous égayer. Telle est sans doute l'origine de la parodie, et la cause du plaisir qu'elle nous procure.

Le théâtre grec, le plus ancien que nous connaissions, contient les premiers essais de ce genre. Ce ne sont pas cependant des pièces entières consacrées à la critique d'une autre, comme parmi nous. Aristophane, dont l'esprit caustique était digne d'inventer la parodie, si toutefois quelque comique plus ancien ne lui avait pas fourni des modèles dont le temps nous a privés, Aristophane suivait une autre marche. Tantôt, au milieu d'une de ses comédies il place une scène parodiée de quelque tragique, travestit ses vers, ou les applique d'une manière burlesque ; tantôt il consacre une pièce entière à en parodier quel-

ques autres ; mais, de temps en temps, Sophocle et Eschyle reçoivent aussi quelques-uns de ses traits malins.

On pense bien qu'il se donnait là-dessus toute liberté. Ce n'était pas chez un peuple jaloux de ses prérogatives, toujours disposé à abaisser ceux qui sortaient de la classe commune, que l'auteur le plus considéré eût osé prétendre se soustraire à cette espèce de censure publique, qui, après tout, n'était qu'un ostracisme assez doux, en comparaison de celui que l'on réservait pour les magistrats et les généraux.

Nous ne voyons pas non plus que les épigrammes d'Aristophane aient nui au succès des tragédies critiquées. Railleurs, mais sensibles au vrai beau, les Athéniens allaient tour à tour applaudir aux beaux vers de leurs grands poètes tragiques, et rire à ceux de leurs meilleurs comiques. Il eût été difficile de leur persuader que l'on pouvait détruire l'effet d'un chef-d'œuvre en le parodiant, et ils ne pensaient point que la tragédie

fût une divinité dont les défauts même dussent être encensés.

Quant aux Romains, sans doute la parodie était certaine de son succès chez un peuple qui voulait que les honneurs même qu'ils rendaient aux triomphateurs, fussent balancés par des critiques malignes de leurs exploits; mais n'ayant point eu de tragédie (car à peine peut-on qualifier de ce nom les déclamations emphatiques de Sénèque), ils n'ont pu, par la même raison, acclimater chez eux cette mordante compagne qui s'attache à ses pas, et, à l'exemple de beaucoup de monde, dit le plus de mal de ceux à qui elle doit le plus.

Mais c'était chez le Français, qui,

« *Né malin*, créa le Vaudeville, »

que la tragédie devait recevoir tout le perfectionnement dont elle était susceptible, et devenir, en quelque façon, une dixième Muse destinée à réveiller les autres par ses espiégleries. Ce n'est pas qu'elle n'ait eu à soutenir de rudes

combats contre l'amour-propre de certains auteurs qui auraient bien voulu la faire considérer comme atteinte de crime de lèse-majesté tragique. Il m'est pénible d'avouer que Voltaire lui-même descendit jusqu'à ces misérables craintes de la vanité ; qu'il cherchait à armer les puissances contre une plaisanterie ; qu'il voulait intéresser l'autorité royale à empêcher la représentation d'*Alzirette* ou de telle autre pièce, en mettant en avant son titre de gentilhomme de la chambre, qui lui semblait avili par quelques traits lancés sur ses ouvrages. Il aurait eu sans doute de la peine à concilier ces craintes chimériques d'un bon mot, avec la liberté qu'il se donnait de répandre à pleines mains le sel du ridicule sur les ouvrages de ses adversaires, et même quelquefois sur leurs personnes ; mais telles sont les contradictions de la vanité humaine, telle est la susceptibilité du génie ! Ne savons-nous pas que Racine convenait que la plus mauvaise critique de ses pièces lui

avait causé plus de peine que les applaudissemens de la cour et du public ne lui avaient jamais fait de plaisir? N'eut-il pas la faiblesse de s'affecter de la rime indécente qu'Arlequin avait accolée au nom de Bérénice, et de faire à cette sottise l'honneur d'en craindre l'effet, comme d'une épigramme.

Revenons à la parodie. Elle était trop dans le caractère français pour ne pas triompher des obstacles que l'on cherchait à lui susciter. Une interdiction momentanée, que des amours-propres irrités ne purent prolonger autant qu'il leur aurait convenu, est le seul échec qu'elle ait souffert depuis qu'on l'a introduite sur nos théâtres; elle s'en est relevée avec gloire, et son empire paraît affermi plus solidement que jamais.

On sait assez généralement que Dominique et Romagnési furent les premiers disciples de la parodie, et qu'*Agnès de Chaillot* est encore aujourd'hui citée comme un des modèles de ce genre. Les

foires Saint-Laurent et Saint-Germain en virent éclore plusieurs autres dignes de la gaîté française. Le théâtre, improprement nommé Italien, réunit ensuite la parodie à ses attributions. Parisau, homme de talent, victime de la tourmente révolutionnaire, réussit plusieurs fois dans cette espèce d'ouvrage, et *la Veuve de Cancale*, surtout, lui valut une réputation. N'oublions pas non plus ces fameuses *Rêveries*, où le fil du couplet s'allie si heureusement à la malice de la parodie.

C'était le présage assuré de ses triomphes sur un théâtre consacré au vaudeville. Un auteur avait prétendu marier à la morale cet espiègle enfant; son union avec la parodie est, je crois, plus avérée et plus universellement connue. Parmi les nombreux rejetons qu'elle a produits, on distinguera toujours sans doute *Arlequin cruello*, *Abuzard* et *la Marchande de Modes*.

Ce dernier ouvrage offrit une nouveauté piquante, et qui doit faire époque

dans l'histoire de la parodie : un auteur se plaisantant lui-même, et faisant, de bonne foi et sans ménagement, la part de la critique. C'est sans doute la meilleure réponse à ceux qui ont voulu représenter la parodie comme dangereuse pour les ouvrages sérieux, puisque la *Vestale* n'a rien souffert des traits malins que son auteur s'est lancés à lui-même.

On est porté à chercher querelle aux railleurs, et ne pouvant convaincre la parodie d'être dangereuse, on a tenté de diminuer son mérite, en assurant que ce genre était le plus aisé de tous, que la méchanceté pouvait amuser, même sans le secours de la gaîté et de l'esprit. Il est facile de répondre à cette assertion, en montrant que, sur la foule des parodies jouées depuis un siècle, un très-petit nombre sont restées, soit au théâtre, soit dans notre mémoire, quoique la plupart des ouvrages parodiés aient eu cet avantage. Nous-mêmes avons été témoins des chutes multipliées qu'ont

éprouvées plusieurs de ces pièces, quoique ce ne fût pas la méchanceté qui leur manquât.

Un tort plus réel que l'on pourrait trouver à la parodie, c'est de s'exercer sur trop de sujets indistinctement, et de combattre souvent des ennemis trop vulgaires. Elle devrait songer que les malignes épigrammes ne doivent être que des compensations des applaudissemens publics, et se comparer à ces soldats dont j'ai parlé plus haut, qui ne s'attachaient qu'au char des grands capitaines. Nous avons vu parodier des ouvrages ignorés, et présenter ainsi aux spectateurs de véritables énigmes. La tragédie et le grand opéra n'ont pas semblé non plus à nos parodistes un champ assez vaste : ils ont étendu leurs critiques à la comédie, et ils en sont venus jusqu'au vaudeville et au mélodrame ; il ne faut pas désespérer qu'on ne finisse par parodier des parodies.

On peut aussi reprocher à ceux qui suivent aujourd'hui cette carrière, de

faire plutôt des travestissemens que des parodies, en suivant trop servilement pas à pas l'ouvrage critiqué. Ce n'est pas ainsi que les fondateurs de ce genre l'avaient fait chérir d'une nation spirituelle et maligne. Je me rappelle entre autres une de leurs parodies qui présentait beaucoup d'originalité. Les personnages en étaient les cinq actes d'une tragédie nouvelle. Le premier, surchargé d'expositions et de détails, était figuré par un homme excessivement replet : le second acte, un peu court et étiqué, par un autre fort maigre ; et ainsi de suite. Le plus plaisant était le dernier acte, qui, mal conçu et terminant péniblement l'action, était attiré de force sur la scène par le quatrième, et tombait en se débattant. Voilà sans doute une parodie d'un genre neuf et un exemple pour nos auteurs : car si nous aimons assez la malice, la nouveauté est encore plus sûre de nous plaire.

T.

LES FAMILLES COMIQUES
DU
THÉATRE DES VARIÉTÉS.

L'AUTRE siècle vit ses théâtres pleins de Crispin, de Frontin, de Lafleur, et de Picard. Ces valets, employés dans toutes les pièces, avaient toujours plus d'esprit que leurs maîtres, plus d'intrigue que leurs maîtresses; avec des saillies et des tours pleins d'esprit, ils parvenaient toujours à tromper les Orgon, les Oronte, et tous ces pères, tuteurs et oncles de comédie qui finissent par marier leurs adroites pupilles et leurs amoureuses nièces.

Aujourd'hui ce sont des niais qui se sont emparés de tous les théâtres; mais c'est surtout à celui des Variétés qu'on voit des emplois nombreux et des soirées tout entières consacrées aux *niais*

et genres accessoires. L'administration a été obligée, pour soutenir la collection des pièces où il y a des rôles de niais, d'avoir constamment trois acteurs uniquement destinés à cet emploi.

La première famille de niais qui parut sur ce théâtre, fut celle des *Jeannot*. Elle eut une vogue bien inférieure à celle des niais ses successeurs. On citera cependant long-temps à Paris, les deux ou trois acteurs qui s'illustrèrent dans *les Battus paient l'amende*, et plusieurs autres ouvrages de cette force.

Les *Pointu* rivalisèrent avec les *Jeannot*. Cette seconde famille de niais grotesques, que la précédente plus adroite, varia ses tours, multiplia ses rôles, et parvint à amuser long-temps la facile hilarité des bourgeois de Paris ; ces *Pointu* se travestissaient avec tant de prestesse et tant d'originalité ! Ils semblaient s'être emparés des applaudissemens du public, au point d'anéantir toutes les farces des *Jobart* qui avaient conquis quelques petits théâtres des boulevards.

Les *Jocrisses* vinrent bientôt déranger ces renommées, et menacer le théâtre comique des Variétés d'une invasion générale, à l'aide des rébus, des calembourgs, et des quolibets vulgaires dont cette niaise famille paraissait posséder seule le recueil complet. Le *désespoir de Jocrisse*, qui est le chef-d'œuvre de ce genre, fit rire tout Paris et vivre tout le théâtre des Variétés. Le *Jocrisse suicide* parut ensuite, attrista la scène, et usurpa le genre dramaturgique, jusqu'à ce qu'un nouveau Jocrisse, véritable enfant de cette inepte famille, nous offrit *Jocrisse à l'Opéra*, et son succès fut complet.

Mais les applaudissemens prodigués à la famille Jocrisse étaient destinés à être revendiqués par la famille aussi niaise des Cadet-Roussel. Les grands succès *du Désespoir* furent long-temps balancés par la vogue immense qu'obtint *le Professeur de déclamation*. C'en était presque fait des Jocrisse, la tragédie des Cadet-Roussel les écrasait, lors-

qu'un auteur plein de la force comique du genre, osa tuer *Jocrisse et l'envoyer aux Enfers*. Ce dernier allait l'emporter dans l'opinion des boulevards, si tous les diables du Tartare n'étaient venus, comme dans *Orphée*, assurer par leur résistance même et par leurs fureurs, l'immortalité théâtrale de ce fameux niais, défendu par l'aimable Proserpine.

Tel était le véritable état des *familles comiques* au théâtre des Variétés, lorsque survint du fonds de la Bretagne une autre famille de niais, qui, par son originalité plaisante, amusa beaucoup les Parisiens *à son Arrivée dans la capitale*, *à son Départ pour Saint-Malo*, et *à sa Réception dans sa famille*. Certes, l'ambition de ce *Jocrisse Breton* était grande, de venir détruire subito la réputation du *Jocrisse de Gonesse*. La première atteinte que *M. Dumolet* porta aux Jocrisse fut vigoureuse dans *les Trois Etages*; mais la vigueur comique du bonnetier niais de

Saint-Malo s'amortit un peu dans le Départ, malgré les secours de la nourrice et du portier, et leur danse grotesque qui a obtenu jusques dans la société les *honneurs de la mode*.

La famille des Dumolet a porté atteinte à sa réputation comique et gobe-mouche, en quittant Paris pour retourner dans sa fabrique de bonneterie. On avait pardonné au père de ces ridicules Dumolet, d'avoir hasardé un poète *somnambule*, qu'on prend pour une femme, et qu'on enlève dans la pièce des *Trois Etages*. La nouveauté des calembourgs et le gros comique des situations avaient fait dissimuler le drap dans lequel M. Phœbus s'enveloppe ; et la même indulgence des rieurs avait fait oublier ce *chat* que l'on tue dans un *duel* au *Départ pour Saint-Malo* ; mais quand, dans la dernière pièce du *Retour de M. Dumolet dans sa famille*, on vit un âne sur la scène, quelques details piquans, quelques mots spirituels, quelques demi-situations comiques ne purent

sauver la pièce de l'improbation publique. Des coupures ravivèrent un peu le dernier effort de cette *famille comique ;* mais tout annonça dès-lors qu'elle ne sortirait plus de Saint-Malo et de sa fabrique de mollets. Il faudra désormais que nos poètes des Variétés aillent voyager, et chercher dans quelques fonds de provinces d'autres originaux ou familles comiques, dignes de figurer sur la scène de Momus, après les *Jeannot,* les *Pointu*, les *Cadet-Roussel*, les *Jocrisse* et les *Dumolet,*

Les amateurs de ce genre *à calembourgs*, *à pointes*, *à mystifications et à quolibets*, seront étonnés sans doute de ce que nous n'avons pas mis sur le même rang *la Famille des Innocens*, bien plus *niais* que tous les autres ; famille qui fit une si grande fortune au théâtre de la Cité, avant de se produire sur le boulevard de Montmartre, c'est que cette famille des Innocens n'a eu qu'une génération, et paraît s'être épuisée en produisant à-la-fois trois niais de la première force.

Une seule pièce ne suffit pas *pour constituer une famille comique ;* il faut une suite d'événemens et de situations différentes. Les *Crispins*, malgré tout leur esprit ,auraient été oubliés bien vîte, s'ils ne s'étaient pas présentés sous plusieurs formes, et si l'on n'avait pas vu *Crispin, rival de son maître* succéder à *Crispin, médecin* et à tant d'autres. C'est au théâtre des Variétés qu'appartient le soin de ne pas laisser perdre la lucrative tradition des familles comiques, burlesques, et surtout des niais, qui sont devenus la ressource des théâtres.

D.

LES CLERCS DE PROCUREURS AU SPECTACLE.

Les travaux de mon étude m'ayant laissé quelques instans de liberté, je les ai employés à lire *l'ermite de la Chaussée*

d'Antin, dont je ne connaissais que des fragmens insérés dans les journaux, il y a trois à quatre ans. Mais je vous l'avouerai, je n'ai pas vu sans douleur l'irrévérence avec laquelle l'auteur parle *d'un corps respectable*, de celui *des clercs de procureurs*, dont j'ai l'honneur de faire partie.

Suivant l'opinion de M. l'ermite, si les pièces nouvelles sont plus mal jugées maintenant que jadis, l'habitude que les clercs de procureurs ont contractée d'aller souvent au spectacle, est une des principales causes de cette décadence.

L'ermite convient, à la verité, que les *clercs* fréquentaient *autrefois* le théâtre, et il cite les vers de Boileau :

> Un clerc pour quinze sous, sans craindre le holà,
> Peut aller au parterre attaquer Attila.

Mais il ajoute, je ne sais d'après quelle autorité, que les clercs n'allaient alors à la comédie que le dimanche, et que, les autres jours de la semaine, les salles de spectacle n'étaient garnies que de

gens qui allaient y *étudier les mœurs du peuple et les passions des hommes.* Un parterre composé de pareils spectateurs était sans doute bien respectable. Cynéas qui prenait le Sénat Romain pour un assemblée de Rois, aurait pu prendre le parterre de Paris pour un Sénat. Il y avait du plaisir à obtenir un succès devant de tels spectateurs ; mais ils ne devaient pas assister aux premières représentations, car s'ils n'allaient au théâtre que pour *étudier les mœurs des peuples et les passions des hommes,* il fallait qu'ils attendissent pour savoir si la pièce entrait dans leur plan d'étude. Au reste, ils auraient fort bien agi, en effet, en ne se mêlant point de juger les ouvrages à leur première représentation. Si j'ai bonne mémoire, c'est à l'époque où le parterre était si noblement composé, que la *Phèdre* de Pradon l'emportait sur celle de Racine, et qu'*Athalie* était honteusement sifflée. Ces tragédies n'avaient donc pas été jouées le dimanche? car ce ne sont pas

les clercs de procureurs que Boileau accuse de ces ridicules jugemens. Pour consoler Racine, Boileau lui rappelait la manière dont Molière avait été jugé, dans ce temps où, selon l'ermite, on jugeait si bien.

> L'ignorance et l'erreur, à ces naissantes pièces,
> En habits de marquis, en robes de comtesses,
> Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
> Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau,
> Le commandeur voulait la scène plus exacte,
> Le vicomte indigné sortait au second acte.

Quant *aux clercs de procureurs*, Boileau ne leur reproche que d'avoir sifflé *Attila*, et leur crime était assurément bien *graciable*.

Si Molière et Racine étaient ainsi appréciés *autrefois* à l'époque où les *clercs de procureurs* n'allaient au spectacle que le *dimanche*, il est permis de croire que ce n'est point parce qu'*aujourd'hui* ils y vont plus souvent, que les pièces ne sont plus aussi bien jugées à leur première représentation.

Et pourquoi les *clercs de procureurs* ne seraient-ils point de bons juges des ouvrages dramatiques ? M. l'ermite ne sait-il donc point que, de tout temps, les jeunes gens qui annoncent quelque talent ont été destinés au barreau par leur famille, et ont dû par conséquent entrer dans l'*étude* d'un procureur? Combien de nos grands écrivains ont commencé par travailler chez des procureurs! Boileau lui-même fut *clerc ;* Crébillon était *clerc* lorsqu'il fit jouer son *Idoménée*, et ce fut son *procureur* qui, malgré la chute de cette tragédie, l'engagea à ne point abandonner une carrière qu'il a si glorieusement parcourue. De tels *clercs de procureurs* n'étaient-ils pas dignes de prendre part à une première représentation? Pourquoi mépriserait-on le suffrage de jeunes gens qui ont presque tous reçu de l'éducation, qui arrivent au théâtre sans prévention, la mémoire pleine des beaux vers de nos bons poètes, et y apportent une sensibilité que l'expérience et la

corruption n'ont pas encore émoussée. Il n'est pas nécessaire d'être un grand poète pour juger sainement une pièce de théâtre, et

Tel excelle à rimer, qui juge sottement.

Les autres causes auxquelles l'ermite attribue la mauvaise manière dont les pièces sont maintenant jugées à leur première représentation, repoussent l'imputation qu'il adresse *aux clercs de procureurs*. La salle, dit-il, est pleine de billets donnés; les auteurs n'en doivent point donner à des *clercs* dont l'*ignorance* peut être si dangereuse pour leur gloire; et puis, *ces malheureux clercs* qui ne nuisaient pas *autrefois* au succès des bons ouvrages, parce qu'ils n'allaient à la comédie que les *dimanches*, quoiqu'alors on pût y aller pour *quinze sous*, comment iraient-ils troubler les *premières représentations d'aujourd'hui*, puisqu'on ne peut les voir, de l'aveu de l'ermite, que moyennant *douze ou quinze francs ?*

Enfin, M. l'ermite qui a semé son

ouvrage d'épigrammes, depuis longtemps usées, sur les *claqueurs à gages*, a sans doute oublié que c'est un clerc de procureur qui, le premier, dans de très-jolis vers (1), a plaisanté ces messieurs; s'il se l'était rappelé, il aurait peut-être montré moins de mépris pour les membres de la Basoche.

Un clerc de procureur.

L'ACADÉMIE DE LA BANDE NOIRE.

Il s'est établi dans les derniers jours de 1816, une nouvelle société littéraire digne d'être mentionnée honorablement. Cette société n'a rien de commun avec celles où l'on débite de la

(1) M. Le Duc, dans son *Nouvel Art poétique.*

prose et des vers, arrosés d'eau sucrée, devant un auditoire bénévole qui bâille en applaudissant ; elle ne ressemble pas davantage aux sociétés mangeantes, buvantes et chantantes. De fort aimables jeunes gens la composent; leurs seules occupations sont de dépenser de l'argent quand ils en ont, d'en emprunter quand ils n'en ont pas, de parcourir les lieux publics et de se promener de théâtre en théâtre.

Ils ont pris le nom d'*Académie de la Bande noire*. Les travaux que leurs réglemens leur imposent ont pour but de combattre les applaudissemens dans les spectacles, et de faire tomber toutes les pièces, bonnes ou mauvaises, à la première représentation. L'intérêt ne les porte point à s'instituer ainsi entrepreneurs de chutes ; ils rougiraient de recevoir un vil salaire comme les entrepreneurs de succès ; c'est généralement à leurs frais qu'ils agissent. D'un autre côté, aucun sentiment de rivalité ne les anime, car ils n'écrivent jamais autre

chose que des billets doux ou des billets à ordre ; mais ils ont eu le talent de se créer un genre particulier de jouissances et de gloire.

Voici comment ils procèdent : ils louent un certain nombre de loges ; une partie d'entre eux s'y réunissent ; les autres se postent dans le parterre. Semblables à une intrépide avant-garde exposée au premier feu de l'ennemi, ces derniers sont des hommes d'élite toujours préparés à répondre à des voisins souvent redoutables. Ils ont tellement perfectionné l'art de tirer des sons aigus des clefs-forées, qu'ils en font le plus bruyant usage quand ils ne sont pas armés de leurs petits sifflets de poche.

Une scène n'est-elle applaudie que faiblement? jugent-ils dans leur sagesse que siffler n'est pas encore de rigueur? ils se bornent à causer et à rire entre eux, assez haut pour couvrir la voix des acteurs, et, lorsqu'ils parviennent à les interrompre au milieu d'une tirade, ils éprouvent un plaisir inexpri-

mable. Si les personnes qui viennent au spectacle pour écouter s'impatientent; si le public se soulève; si, de tous les points de la salle, on crie : *Paix-là! à bas la cabale! à la porte!* ils sont les plus heureux des hommes. Mais, pour que leur triomphe soit complet, il faut que les plaintes des spectateurs aient décidé les agens de l'autorité à faire sortir de la salle et à conduire au corps-de-garde ceux de leurs confrères qui se sont mis le plus en évidence.

Ils brillent surtout du plus vif éclat, au moment où l'on demande l'auteur : tous leurs instrumens font à-la-fois retentir les voûtes de la salle, contraignent les plus zélés champions de la pièce à quitter la partie, accablés de fatigue, et parviennent même à leur persuader que ce qu'ils ont applaudi ne méritait que d'être sifflé.

L'Académie de la Bande noire tient le plus fréquemment ses séances aux théâtres secondaires, et souvent elle a beau jeu avec les mélodrames. Dans

l'exercice de ses fonctions, elle ne fait acception de personne; ses membres n'épargnent pas leurs meilleurs amis; ils en conviennent même loyalement avec eux. Un de ces singuliers académiciens disait dernièrement à un auteur avec lequel il est étroitement lié: « Demande-moi ce que tu voudras, tout ce que j'ai est a ton service; as-tu besoin d'argent? voici ma bourse; je me ferais hacher pour te défendre; mais, sans trahir mon devoir, je ne puis me dispenser de te siffler. »

J. D........y.

TOUS LES CARACTÈRES SONT-ILS ÉPUISÉS?

On répète chaque jour qu'il n'existe qu'un certain nombre de caractères originaux, et que nos grands auteurs les ayant tous traités, nous ne pouvons que

suivre les routes qu'ils nous ont tracées, et non en découvrir de nouvelles.

Plusieurs auteurs se sont récriés contre cette assertion. De même que la nature aura toujours des secrets, disent-ils, de même le cœur humain aura toujours quelques replis cachés; un homme de génie saura, dans tous les temps, découvrir au fond de ces deux mines fécondes des richesses qui auront échappé aux yeux vulgaires. Ils s'indignent que l'on veuille ainsi tracer autour du vrai talent le cercle de Popilius et lui défendre d'aller plus loin. C'est à leurs yeux une tyrannie aussi sotte que celle qui interdisait à Colomb de voler à la recherche d'un nouveau monde dont ses lumières lui avaient assuré l'existence. Ils veulent qu'à l'exemple de ce grand homme, la littérature, au-dessus de son siècle, brave ces injustes arrêts, conçoive la noble idée de conquérir à la muse comique des états nouveaux.

Comparaison n'est pas raison, dit

un vieux proverbe, et je crains bien que ce ne soit ici le cas de l'appliquer. Depuis que l'on nous fait ces fastueuses promesses, en avons-nous vu se réaliser quelqu'une ? Deux auteurs, qui ont suivi avec succès la carrière du théâtre, Marmontel et M. Cailhava, ont indiqué aux auteurs comiques plusieurs caractères qui leur semblaient offrir des données nouvelles. A l'examen, il s'est trouvé que ces prétendus caractères n'étaient que des nuances d'autres caractères déjà mis en scène, ou des caractères mixtes et par conséquent incapables de produire beaucoup d'effet.

Par exemple, un auteur s'est persuadé, il y a quelques années, que *l'Enthousiaste* était un caractère qui manquait encore à notre scène. Les brillans détails que présentait ce sujet ont complètement fasciné ses yeux sur ce point; il ne s'est pas aperçu que lorsque son *Enthousiaste* parlerait de vers, ce serait *le Métromane;* de naissance, *le Glorieux;* de dépense, *le Dissipateur*,

et ainsi de suite; qu'après avoir entassé plus de vers d'éclat qu'il n'en faudrait pour être applaudi dans vingt Athénées, il n'aurait encore travaillé que pour refaire *l'Inconstant*, ce dont on l'aurait facilement dispensé.

On me répondra sans doute que c'est le génie qui manque, et non les filons de la mine qu'il n'est donné qu'à lui d'exploiter. Mais un talent ordinaire pourrait au moins découvrir ces filons: or, je nie de pareilles découvertes. Elles me paraissent à peu près du même genre que tant de livres que l'on nous a donnés sous le titre de voyages, sans doute parce que l'on a pensé que celui de romans n'exciterait pas le même intérêt.

L'état actuel du répertoire de la comédie Française, suffit pour me donner gain de cause.

Cette grande difficulté, pour ne pas dire impossibilité de découvrir des caractères dignes de Thalie, et cependant ignorés chez elle, pourrait con-

duire à discuter une autre question. La comédie de caractère ne suppose-t-elle pas un talent bien supérieur à celui qu'exige la tragédie? La Harpe a soutenu le contraire, en homme à qui l'on pouvait dire : « *Vous êtes orfèvre, M. Josse.* »

J'avoue que pour moi je m'en rapporte au jugement du sévère Boileau : il me semble qu'il a décidé la question, quand il dit à Louis XIV, en lui montrant Molière : « *Voilà, Sire, l'homme* « *le plus étonnant de votre royaume.* »

Mais n'abordons pas cette discussion dont les développemens nous mèneraient trop loin, et combattons par de nouvelles preuves, la prétention de quelques auteurs modernes, d'avoir trouvé des caractères échappés à leurs devanciers ; tel était, à la première vue, celui du *Vieux Célibataire*, de Colin: mais suffit-il, pour qu'un caractère soit nouveau, que l'ouvrage où il est tracé précédemment ne l'indique point par

son titre? Non, sans doute, et les littérateurs instruits ont bientôt montré que le *Légataire*, de Regnard, était bien réellement un *Vieux Célibataire*. On s'est retranché à dire que Colin seul avait fait sortir de cette situation une leçon utile. Cette erreur était le plus grand éloge du talent comique de Regnard, puisqu'il a su, par la gaîté de son dialogue, déguiser à l'observateur superficiel une leçon bien plus frappante; car être à la merci de fripons qui disposent, à votre insu, de tous vos biens, est un inconvénient un peu plus grave que celui d'épouser une gouvernante inconnue.

De même, parce que la bizarre tournure d'esprit de Fabre l'a porté à donner à son meilleur ouvrage le nom du *Philinte de Molière*, n'allez pas croire, auteurs de nos jours, que *l'Egoïste* soit encore réservé à vos pinceaux. Votre pièce en aurait le titre, mais l'âme toute entière en est dans celle de l'auteur des

Précepteurs, et votre infructueuse tentative ne ferait que lui assurer un nouveau triomphe.

A défaut de caractères nouveaux, il reste à nos auteurs une ressource que le vrai talent sait employer avec succès; c'est de les placer dans des situations qui n'aient pas encore été employées au théâtre. Tel est le véritable mérite de la pièce de Colin, dont j'ai parlé plus haut, de plusieurs comédies de Picart, des *deux Gendres* de *M. Etienne*, et du *Médisant* de M. Gosse. C'est ainsi que d'autres ont su nous offrir *l'Avare fastueux*, et si ces conceptions ne peuvent offrir les beautés originales des premières, elles n'en sont pas moins un grand titre de gloire pour les auteurs, puisqu'elles prouvent que s'ils étaient venus les premiers, ils auraient eu le talent nécessaire pour produire des chefs-d'œuvre qui exciteraient aujourd'hui la même admiration que ceux de leurs modèles.

La comédie d'intrigue présente en-

core de plus abondantes ressources, et donne mille moyens de combiner avantageusement pour la scène, des caractères déjà connus. Ne dédaignons pas les dédommagemens qu'elle nous offre, puisque nos plus grands auteurs se sont souvent essayés dans ce genre inépuisable comme la nature, il nous promet pour long-temps des plaisirs, s'il ne peut nous donner d'utiles leçons. Honneur sans doute à l'homme de génie qui, en observant nos habitudes nouvelles, les différences que de grands évènemens ont pu amener dans nos mœurs, pourrait saisir quelques traits à ajouter au portrait de l'homme! Mais ne décourageons pas, en exigeant d'eux ce talent extraordinaire, ceux qui peuvent aspirer à la seconde place dans l'empire de Thalie : ce serait être imprudent autant qu'ingrat, et par défaut de reconnaissance pour leurs efforts, nous priver des plaisirs dont ils nous répondent.

T.

L'ESPRIT DE TRAITS.

L'ESPRIT de traits en France, est le même que celui des *Concetti* en Italie. Mais il y a cette différence essentielle, c'est qu'en Italie le mauvais goût en littérature avait propagé les concetti au point que les belles productions poétiques du Tasse et de l'Arioste n'en sont point exemptes. On en trouve à la vérité beaucoup plus dans les petites pièces de poésie ou *canzone* des auteurs italiens. En France, au contraire, l'esprit de traits qui, du temps de Molière, avait usurpé la littérature légère, et que les auteurs à la mode avaient adopté, s'est réfugié avec beaucoup de succès dans la société. Ce n'est que là qu'il est permis d'avoir de l'*esprit de traits*, mais sous la condition d'y mettre de la grâce, de la politesse, et de ce bon ton qui

désigne la bonne compagnie. Ainsi les salons, en France, ont adopté le genre d'esprit qu'on avait toléré en Italie dans les poésies. Les Français ont donc trouvé la véritable place de cet esprit superficiel et à demi satyrique qui effleure tout, qui prononce sur toutes choses, et ne produit rien.

L'*esprit de traits* était très-commun à Paris, avant 1789 : La société générale s'y composait de gens riches, bien élevés, et de littérateurs très-aimables. La science dont ceux-ci enrichissaient les salons, n'était ni pédantesque, ni pesante, ni affectée ; l'orgueil des grands était tempéré par le besoin qu'ils avaient de paraître spirituels et littérateurs ; ce mélange de bonne éducation et de culture littéraire, donnait à la société une urbanité parfaite, au style de la conversation un ton ingénieux et instructif, à la littérature un air de facilité et de bonne compagnie, qui a sans doute beaucoup dégénéré par les effets inévitables d'une profonde et totale révolution

opérée dans les pensées et dans les esprits, comme dans l'éducation et dans la politique.

D'ailleurs, la gaîté et l'instruction, créatrices de cet *esprit de traits*, ne sont plus au même degré. On s'est généralement occupé, depuis vingt ans, d'objets sérieux, de matières graves et d'intérêts publics, qui nuisent toujours au charme et à l'abandon dans le commerce ordinaire de la vie. L'esprit de traits ne peut se produire que dans une société aimable, cultivée, et jouissant à la fois du bonheur que donnent les richesses, des lumières que fournit une éducation soignée, et de cette facilité de mœurs, de cette confiance des esprits, inséparables des siècles éclairés et des temps calmes.

Il y avait des personnes austères en morale, ou difficiles en société qui ne pouvaient souffrir ce genre d'*esprit de traits*, parce qu'il suppose, disaient-elles, qu'on ne pense pas par soi-même; et parce que les traits ne sont autre

chose que des productions artificielles et maniérées de l'esprit, ou que des exagérations de pensées provoquées par celles d'un autre.

Qu'objecteraient donc aujourd'hui ces personnes si difficiles à se contenter de l'*esprit de traits*, dans un moment où on lui a substitué dans la société comme sur certains théâtres, de mauvais jeux de mots, des pointes, des calembourgs même, qui sont le plus ridicule abus que l'on ait fait de l'esprit : c'est bien ce genre qui est dénué de pensées ; tout consiste dans un sens faux, donné à une expression commune, ou dans une mauvaise application d'une maxime triviale, ou dans un sens détourné de la signification naturelle d'un mot. Voilà l'abus d'esprit le plus niais, le plus stérile ; il diffère de l'esprit de traits, comme la lumière est différente des ténèbres.

L'*esprit de traits* d'autrefois ressemblait sans doute aux feux d'artifice ; il s'allumait au feu de la conversation ; il pétillait et éclairait un instant d'une lu-

mière très-vive qui coloriait les divers objets. Mais l'*esprit de calembourgs* d'aujourd'hui ressemble à ces feux follets, pâles et fugitifs, qui sont produits dans les endroits marécageux, et ne peuvent ni éclairer ni échauffer aucun objet.

L'*esprit de traits* suppose du goût, de l'instruction, de la grâce, et même de l'imagination. L'*esprit de calembourgs* suppose de la fausseté dans le jugement, du vide dans les idées, et une corruption constante du langage ordinaire.

L'*esprit de traits* a le vice d'être trop souvent métaphorique, ou rempli d'antithèses. L'*esprit de calembourgs* est toujours fondé sur le double sens d'une expression, ou sur la complaisance de l'auditeur. L'*esprit de traits* peut éclairer; l'*esprit de calembourgs* ne peut qu'éblouir. Le premier ne peut convenir qu'aux gens d'esprit; le second plaît toujours à ceux qui n'en ont pas. Enfin l'*esprit de traits* suppose une langue bien connue, bien perfectionnée, bien parlée, tandis que l'*esprit de calembourgs* éta-

blit dans une langue une sorte d'idiome monstrueux et incommunicable.

Pour rendre ces observations plus sensibles, il suffit de citer quelques hommes célèbres. *Piron* avait prodigieusement l'esprit de traits, mais il était un peu mordant. *Voltaire* usait quelquefois de cette ressource, et il en usait d'une manière très-piquante. *Duclos* trouvait des traits charmans, mais peut-être un peu trop profonds. *Collé* en avait beaucoup, mais il en était trop avare. *Rivarol* était richement pourvu de cet esprit de traits, mais il était souvent subtil, pointilleux, même faux, et quelquefois très-froid. C'était l'enfant gâté de l'esprit, de la société et de l'imagination; mais il n'a été apprécié que par l'homme de véritable esprit, qui a dit que la conversation de *Rivarol ressemblait à un feu d'artifice tiré sur l'eau*.......

Après avoir cité ces hommes célèbres, de qui pourrait-on donc parler aujourd'hui, seulement pour reconquérir quel-

ques faibles lueurs de cet esprit de traits qui caractérisait plus particulièrement la nation et la société des Français ?

LES ODEURS.

Un antiquaire de mes amis me faisait remarquer l'autre jour que les anciens ont eu des dieux sans yeux, tels que *l'Amour et la Fortune;* sans oreilles, tel *Jupiter de l'île de Crète;* sans bouche, tel *Harpocrate*, le dieu du silence chez les Egyptiens; enfin qu'ils en ont eu de manchots, tels que les dieux *Thermes;* mais que dans cet Olympe, que l'on pourrait comparer à l'Hôtel des Invalides, nous ne trouvons aucune divinité dépourvue de nez.

Est-ce que les anciens regardaient le nez comme une des parties les plus importantes de notre être ? Ce qui est cer-

tain, c'est que plus d'un philosophe célèbre de l'antiquité place l'âme au fond du nez, pour mieux sentir les odeurs. Les Chinois brûlent de petits bâtons odoriférans sous le nez de leurs dieux; et l'on sait avec quel soin les prêtres de l'antiquité réservaient pour les divinités l'odeur des viandes et des victimes.

Diderot dit quelque part, que *l'odorat est le plus voluptueux de nos sens.* Vénus, chez les poètes, marche toujours entourée d'une atmosphère parfumée, et Perse redoute, pour le cœur de l'amant de cette Déesse, les promenades dans les jardins, où tant de fleurs brillantes

« Du choix de leurs parfums embarrassent l'abeille. »

Rousseau appelle l'odorat le *sens de l'imagination*; c'est avec raison; et voilà pourquoi les jugemens de ce sens sont si incertains, si capricieux. C'est celui de nos sens sur lequel les passions ont le plus d'influence.

J'ai vu des amans me soutenir de bonne foi que la bouche de leur maî-

tresse ressemblait à la rose, autant par son odeur que par la couleur; quelques-uns ont toujours cru au miracle, jusqu'au moment où ils ont été soustraits au fanatisme de l'Amour.

La poésie qui trouve tant d'avantage à dónner tant de crédit aux mensonges des passions, croirait le portrait d'une belle imparfait, si l'odorat n'y trouvait son profit. Les grands hommes ont eu quelquefois ce privilége.

Une odeur d'ambre s'exhale, dit-on, de toute la personne du *Dalaï-Lama*. On conserve très-précieusement les résidus de sa chaise percée. On les vend au poids de l'or : heureuses les femmes qui les portent en collier ou en pendans d'oreille ! Ceci n'est point une plaisanterie.

Tout le monde sait que la sueur d'Alexandre et de César faisait les délices des nez de leurs courtisans.

« Il n'était ambre, il n'était fleur qui ne fut ail au prix, »

comme dit le singe chez La Fontaine.

Ce qui est bien plus surprenant, c'est que la mort même ne privât point quelques individus privilégiés de l'avantage de charmer l'odorat, et que leur cadavre exhalât des parfums au lieu de gaz impurs, comme les cadavres vulgaires.

L'Empereur Vitellius disait que la chair d'un ennemi mort ne sent jamais mauvais. Les laboureurs, à Rome, élevèrent des autels au dieu fumier. *Deus stercorius.*

Il y a des caprices de l'odorat que l'on ne peut attribuer qu'à une sorte de dépravation. Comment expliquer pourquoi la mère de Louis XIV ne pouvait supporter l'odeur de la rose, et pourquoi un certain milord anglais trouvait délicieuse l'odeur d'une chandelle éteinte ?

Les odeurs produisent quelquefois sur l'âme des effets extraordinaires. Mahomet se procurait, dit-on, au moyen des parfums, les inspirations nécessaires au rôle important qu'il voulait jouer. L'encens des temples favorise le recueil-

lement religieux, comme l'odeur des bosquets la mélancolie amoureuse. Il y a des odeurs qui semblent nous élever dans l'Olympe, et d'autres qui semblent nous rabaisser jusqu'aux entrailles de la terre. Celle-ci fait des héros, celle-là des sybarites.

Cependant je ne pense pas qu'elles pussent faire un héros d'un lâche. Xercès fit brûler des parfums sur le pont de l'Hellespont où devaient passer les trois millions d'individus qui allaient se faire battre par les petits peuples de la Grèce, *dont plusieurs sentaient l'ail.*

Une des cérémonies des *Schamans*; prêtres du Brésil, consiste à souffler avec gravité sur ceux qui dansent autour d'eux, plusieurs gorgées de tabac, en disant : *Prenez et reprenez l'esprit de force avec lequel vous vaincrez vos ennemis.* Chez nous, cet *esprit de force* n'a point des effets si énergiques. Nos meilleurs généraux n'ont pas été les plus grands fumeurs. On ne peut nier que l'irritation produite par le tabac ne soit

capable d'éveiller la sensibilité du cerveau, de lui donner une activité momentanée, mais qui s'éteint d'autant plus promptement qu'elle est plus vive. Les ouvrages d'esprit, que le tabac aide à composer, peuvent avoir d'heureux éclairs suivis de chutes honteuses. C'est sans doute cette remarque qui faisait dire à quelqu'un, que tel ouvrage dont on parlait *sentait le tabac*, comme ceux d'un orateur ancien *sentaient l'huile*; et que, sans se piquer de sorcellerie, on pourrait indiquer, à coup sûr, les endroits de l'ouvrage où l'on avait employé la prise inspiratrice.

Puisse le lecteur ne point penser qu'en écrivant ces notes, j'avais oublié la tabatière !

Naziphile.

RAPPROCHEMENS CURIEUX

FAITS EN 1794.

Les Jésuites et les Chinois condamnés en Sorbonne en 1700.

On disputait depuis long-temps en Sorbonne, pour savoir comment Dieu agissait sur la créature. On voulut encore savoir comment les Chinois adorent Dieu, quelle est leur intention, soit en invoquant le Ciel, soit en brûlant des parfums devant les images de Confucius et devant celles de leurs ancêtres.

Le Jésuite Le Comte, qui avait demeuré en Chine et qui avait observé les Chinois, dit dans ses

Les habitans des Colonies Françaises condamnés par les Propagandistes, en 1794.

Dans le temps où l'on raisonnait en France, c'est à dire, alors qu'on n'était pas coupable parce qu'on savait l'orthographe, on était convaincu de l'influence du climat sur les qualités morales et physiques des hommes. Cette vérité a depuis été contestée par des philosophes à bonnet rouge, qui n'ont jamais brûlé de parfums devant l'image de Confucius, ni devant celle de J. J. Rousseau.

Montesquieu qui, parmi les Lettrés de l'Europe, passe pour un assez bon raisonneur, avait dé-

Mémoires, que ce peuple avait sacrifié dans le plus ancien temple de l'Univers, qu'il avait conservé plus de deux mille ans la connaissance du vrai Dieu, qu'il l'avait honoré d'une manière qui peut servir d'exemple aux peuples de l'Europe ; enfin, qu'il pratiquait une morale aussi pure que sa religion, tandis que l'Europe était encore dans l'ignorance, l'erreur et la corruption.

Le Père Le Comte fondait cet éloge sur la connaissance qu'il avait de la langue et des annales de cet empire, ainsi que sur les éclipses calculées

montré jusqu'à l'évidence, que le Lapon, le Samoyède, le Parisien, le Vénitien, le Congo et l'Arada, ne peuvent pas avoir les mêmes principes de sociabilité; et qu'autre chose est d'habiter dans une caverne pour se garantir de la rigueur des frimas, de s'y nourrir salement de poisson fumé, de s'y abreuver d'huile puante, et de se couvrir de peaux de bêtes, ou d'habiter un sol qui, presque sans culture, produit au-delà des besoins ; où les vêtemens sont importuns ; où l'on n'a point d'intérêt à conserver, parce que les sources d'une végétation toujours active font mûrir, dans toutes les saisons, les fruits nombreux et si nourrissans qui fournissent à la subsistance

Ces grandes vérités, démontrées aux habitans des Colonies Françaises par leur propre expérience, venaient a l'appui de la théorie du savant

par les Chinois, calculs que ses confrères avaient examinés et vérifiés. Tout prouvait enfin qu'ils connaissaient bien l'antiquité, le culte et les vertus des Chinois.

En Sorbonne, où l'on ne savait pas un mot de Chinois, où la multitude des Docteurs ignorait les premiers élémens de géométrie et d'astronomie, on prétendit que les Jésuites avaient mal calculé et mal vu et qu'ils n'allaient en Chine que pour y permettre l'*Idolâtrie* et l'*Athéisme*. Ces deux derniers griefs renfermaient une contradiction monstrueuse. Néanmoins le Docteur *Boileau*, surnommé *le Petit Flagellant*, le Docteur *Prioux*, le Docteur *Dupin*, le Docteur *Chaussemerd*, le curé de *Gonesse*, et tant d'autres philosophes à bonnet fourré, déclarèrent qu'il fallait envoyer en Chine Montesquieu. Ces Colons, d'après cela, avaient voulu modifier les principes de la révolution, comme le feraient aussi les philosophes Kamchat-Kales ou Congeois, s'il y avait des philosophes au Kamchat-Ka et au Congo.

Les Propagandistes, qui ne sont pas grands raisonneurs et qui, au contraire, sont des espèces d'énergumènes qui ne soupçonnent pas les premiers élémens de la sociabilité; qui n'ont jamais combiné quels sont les rapports entre l'homme le climat et les productions du sol qu'il habite; qui, d'ailleurs, ont peu observé, peu voyagé et surtout audelà des mers d'Archangel entre les tropiques, prétendirent que ces habitans des Colonies n'avaient pas le sens commun. *Barnave*, grand flagellant des Colons, *Brissot*, surnommé *le patriote*; *Danton* le robuste; *Roberts-Pierre*, le terrible;

douze Docteurs des plus robustes, pour s'assurer si l'Empereur et les Lettrés étaient Athées; parce *que les hommes aiment naturellement à monter. Comme les poissons qui remontent de la mer dans les fleuves, les enfans de Noé ont dû aller tout droit en Chine y porter la religion du Patriarche ;* mais, en attendant, il fut *provisoirement* décidé que les Chinois étaient des *magiciens*, des *Pélagiens*, des *Idolâtres ;* ils furent déférés à Rome, parce qu'ils sacrifiaient au Ciel *in rotundo* et à la terre *in plano.*

tous philosophes à bonnet rouge, assurèrent, avec le curé d'*Embermênil*, qu'*en renversant le système colonial, on ruinerait l'Angleterre, et on garantirait la prospérité de la France dans ses Colonies.* Cette proposition était monstrueuse, puisque la prospérité des Colonies Anglaises, comme des Colonies Françaises, reposait sur le même système. De peur que les Colons ne fissent cette judicieuse objection, ils furent déclarés *Royalistes*, *Fédéralistes*, *Aristocrates de la peau*; on les jeta dans les cachots, et on les déféra au tribunal de *Fouquier-Tainville,* qui valait au moins l'inquisition de Rome.

Les *Jacobins*, voyant que l'on élevait les Jésuites aux Mandarinats et qu'on les portait dans des palanquins dorés, voulurent aussi devenir Mandarins et être portés dans des palanquins dorés. Ils

Les *Jacobins,* grands propagandistes, mais surtout aimant beaucoup les mandarinats et les palanquins dorés, avaient envoyé à *Saint*-Domingue frère *Polvérel* et frère *Sonthonax.* Ces deux fré-

envoyèrent des religieux de leur ordre en Chine, avec les bulles *in Coenâ Domini* et *super gentes*, et autres extravagances monachales. L'empereur, informé de l'objet de ces bulles, renvoya les Jacobins en Europe, pour y disputer et surtout pour y apprendre à être philosophes.

La suite de cette querelle sorbonique, germe de la haine implacable du jésuite *Le Tellier*, contre le cardinal *de Noailles*, fut la trop célèbre bulle *Unigenitus*, fabriquée par *Le Tellier*, qui mit toute la France en combustion et qui fut sur le point d'en opérer la ruine.

res s'y sont fait Mandarins et même plus que Mandarins. Ils ont fouillé dans les plus absurdes ordonnances pour y trouver des titres à leurs usurpations; ils ont armé les philosophes à bonnet rouge, chassé les philosophes raisonneurs, et sont restés les maîtres *super gentem et in Coena Domini.*

La suite de cette subversion complète de tous principes et de toute justice, est d'avoir élevé des divisions, des haines implacables entre deux classes de citoyens qu'une loi bienfaisante avait confondues. Ces dissensions ont livré nos Colonies à l'Angleterre et assuré l'accomplissement des vœux de *Pitt*, c'est à dire, la ruine du commerce français.

D.......

LE R. P. MENDOCE

ET

LES JÉSUITES (traduit de l'italien).

Le R. P. *Mendoce*, véridique écrivain, s'il en fut, travaille depuis long-temps à une longue apologie de la Compagnie de Jésus, et les libraires de Rome ont déjà mis en vente une grande partie de ce bel ouvrage : le but de l'auteur est de démentir, sur tous les points, les historiens dont le témoignage, accusant la mémoire des Jésuites, tend à justifier les souverains de l'Europe d'avoir chassé de leurs états ces doux et modestes religieux. Si ce qu'on dit de ce factum n'est pas exagéré, l'auteur, parfaitement maître de son sujet, qu'il retourne dans tous les sens avec une facilité merveilleuse, se fait un jeu, non-seulement de nier, mais encore de

changer, de détruire, d'interpréter à son gré tous les faits qu'on avait eu jusqu'ici la simplicité de croire positifs, et sur lesquels il n'y avait eu qu'une seule et même opinion. Parle-t-il, par exemple, du R. P. *Malagrida*, qui fut atteint et convaincu d'avoir conseillé l'assassinat d'un roi de Portugal par la voie de la confession, il ne balance point à décider que le roi dont il s'agissait, n'était pas un vrai catholique, et qu'en conséquence, suivant cette règle de l'ordre : *Tyrannos aggrediantur*, l'action du R. P. Malagrida n'était pas même un péché véniel.

Vainement s'est-on efforcé de lui prouver, d'après les autorités les plus généralement reconnues;

Que Jean *Châtel* et Pierre *Barrière*, dont les noms seront éternellement en horreur aux Français, étaient disciples ou agens immédiats des Jésuites ;

Que frère *Guignard*, qui fut pendu, était complice du premier de ces assassins.

Que le R. P. *Valade*, recteur du collége des Jésuites, avait lui-même acheté, aiguisé et sanctifié le fatal couteau de Pierre Barrière ;

Que le Jésuite Espagnol *Algona* et le Jésuite François *d'Aubigny*, avaient été véhémentememt soupçonnés de complicité avec *Ravaillac* ;

Que *Damiens*, d'exécrable mémoire, avait été quelque temps domestique d'un Jésuite ;

Que le fameux père *Comolet*, faisant, en chaire, l'apologie de *st. Jacques-Clément*, s'écria avec fureur : Il nous faut un *Aod*, il nous faut un *Aod* (1), fût-il soldat, fût-il goujat, fût-il berger ! !

Qu'en Angleterre, le clergé catholique accusa constamment les Jésuites de tremper dans toutes les conspirations contre les jours du roi *Jacques*, et de la reine *Elisabeth* ;

Que le Jésuite *Benedicto Palamyro*

---

(1) Assassin d'Eglon, roi des Moabites.

avait formellement prêché le régicide comme une des vertus apostoliques;

Que tous les princes de l'Europe, sans en excepter les rois très-chrétiens et très-catholiques, se sont vus forcés de chasser de leurs états ces implacables ennemis des trônes;

Et qu'enfin le Pape lui-même (1), le pape dont *l'infaillibilité* ne peut, sans crime, être révoquée en doute, n'a pu se dispenser de détruire la soi-disant Compagnie de Jésus. (Qui s'en est bien vengée, dit-on, puisqu'il est mort empoisonné).....

Rien de tout cela n'embarrasse la conscience du père *Mendoce.* Tout ce qu'ont fait, depuis leur origine, les dignes enfans de Loyola, tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils veulent faire, n'a été, n'est et ne sera, dit-il, que pour la plus grande gloire de Dieu, et malheur à tout catholique indécis qui s'aviserait seulement de mettre en ques-

---

(1) Benoît XIV.

tion l'utilité d'un ordre trop long-temps calomnié par les amis des rois! Les Jésuites, l'Inquisition, voilà désormais les seuls moyens de salut qui restent aux fidèles, et c'est bien le moins que quelques petits auto-da-fé remplacent le spectacle des exécutions dont se récréaient encore, il y a quelques années, les *Marat* et les *Roberspierre*.

D.

LETTRE D'UN JÉSUITE,

NOUVELLEMENT ARRIVÉ EN FRANCE, A SON SUPÉRIEUR.

Paris, le ... septembre 1814.

Mon père, conformément aux ordres dont vous avez bien voulu m'honorer, je me suis rendu ici dans le courant du mois dernier. Je connaissais toutes les difficutés de la mission qui m'était confiée; mais devaient-elles m'arrêter? Nos admirables constitutions dont la

sagesse confond encore nos ennemis, ne raisonnent pas. Elles commandent : nous obéissons. Nous sommes, dans les mains de nos supérieurs, comme le bâton dans la main du voyageur, *tanquam baculum in manu viatoris*. Après avoir lu votre lettre, mon père, je pris mon bréviaire et je partis. Dieu est grand, il protége notre Société.

Je ne vous parlerai point de la magnificence de cette ville à laquelle il ne manque qu'un collége de Jésuites pour être la reine des cités; c'est d'objets plus importans que je dois entretenir votre Révérence; elle apprendra avec douleur que les esprits forts ne sont pas favorablement disposés à notre égard, et que nous aurons plus d'un préjugé à combattre avant de nous établir dans ce pays-ci. On nous y craint, mon père, on nous y craint encore. On est effrayé de cette puissance dont nous jouissions autrefois. Elle était donc bien grande! il est doux de s'en souvenir. Au moins, n'en avons-nous pas abusé. On a fort

calomnié notre pauvre père Le Tellier. Sa place aurait peut-être enflé bien davantage un capucin qui ne se serait peut-être pas conduit aussi bien. A propos de capucins, mon père, on en a vu à Florence, qui avaient déjà un pouce de barbe, peut-être plus. C'est un scandale, une abomination. On chicane avec nous et on tend les bras à des capucins! excusez, mon père, ce léger mouvement d'indignation. Je sais que devant Dieu un capucin est un homme à peu près comme un autre, mais je suis trop sensible à la gloire de la Compagnie, pour ne pas être révolté de voir les capucins rappelés avant nous. A la vérité ces gens-là ne font peur qu'aux petits enfans, tandis que l'ombre d'un Jésuite fait pâlir un philosophe et tomber un janséniste à la renverse. Mon père, nous étions donc bien puissans!

Une affreuse imputation que la haine, non moins que la frayeur, se plaît à renouveler, pèse sur notre Société, il s'est

trouvé jadis parmi nos théologiens, quelques étourdis qui, très-indiscrètement, ont soutenu des opinions propres à effaroucher les princes qui aiment assez à dormir tranquilles et à mourir dans leur lit. Il ne me convient pas de juger les intentions de nos pères, et je suis très-porté à croire que ces hommes éminens en doctrine, n'ont voulu parler que des souverains peu favorables à notre compagnie; mais vous êtes prudent, mon père, et vous savez qu'il est des choses qui ne doivent pas se dire. Après tout, l'histoire nous vengera. Quels Rois avons-nous donc assassinés? Il me semble que les Dominicains s'y entendaient un peu mieux que nous. Jacques Clément n'était pas de la Société de Jésus. Elle n'a pas non plus aiguisé le poignard de Ravaillac. Cependant, mon père, je vous prie de considérer que c'est sous le règne de Henri IV que notre père Guignard a été pendu. Ce Prince chassa même les Jésuites de son royaume; mais il les rappela; nous le confessâmes,

et tout fut oublié, même le petit désagrément qu'avait éprouvé notre père Guignard en place de Grève; certes on ne pendrait pas un Dominicain à si bon marché. Mais vous savez ce qui se passe, mon père; ces Dominicains font tout ce qu'ils veulent en Espagne, et on ne parle pas encore de nous y rappeler! Je crois que, pour en finir, nous serons obligés d'envoyer un ambassadeur au congrès.

Ce qui s'oppose à notre prompt retour en France, en Espagne et ailleurs, c'est un ancien préjugé que le temps n'a pu détruire. Ils disent, mon père, que notre morale était relâchée. Apparemment que celle des Carmes était beaucoup plus rigide; mais n'en médisons pas. Le juste pèche sept fois avant de se coucher. Nous avons au moins le droit d'exiger qu'on nous entende avant de nous condamner. Notre morale est, dit-on, obligeante et commode. Oui et non. Si nous avons des docteurs qui élargissent un peu le chemin du ciel, n'en

avons-nous pas aussi qui préfèrent la voie étroite, et avec lesquels il ne faut point badiner. C'est ce que je fis très-bien sentir, ces jours derniers, dans un cercle où cette thèse était discutée avec beaucoup de chaleur. A peine avait-on cité une opinion hasardée, soutenue par un de nos casuistes, que je prouvai aussitôt qu'elle avait été réfutée par un autre théologien de notre compagnie. A un père *pour*, j'opposais sans hésiter un père *contre*, et j'étais si bien armé que, la dispute finie, j'avais encore trois pères en poche, qui n'avaient point pris part au combat. Ma victoire fut complète. J'eus tous les rieurs pour moi; point important chez cette nation frivole où celui qui fait rire et qui amuse a toujours raison; ce qui me fait craindre que ces Capucins, qui sont si drôles, ne reviennent avant nous. Au reste, mon père, on serait trop heureux de nous avoir. Une grande question agite tous les esprits. Il s'agit de certains biens que les uns voudraient reprendre, et

que les autres ne sont pas fâchés de garder. Nos casuitses *pour* et nos casuistes *contre* tranquilliseraient toutes les consciences. N'est-ce pas l'avis de votre Révérence ?

Sur d'autres points, mon père, on nous rend justice. On convient généralement que notre société a produit, dans tous les temps, des hommes d'un très-rare mérite; enfin, les services qu'elle a rendus à l'instruction publique ne seront pas oubliés de sitôt. Mais cette instruction, mon père, a passé en d'autres mains, et la compagnie qui en a le bail, n'est point du tout disposée à céder son marché à la nôtre. Que faire dans cette circonstance ? Je crois que, pour le moment, nous devrions nous contenter d'être *croupiers* dans l'entreprise. Qu'on nous donne, je n'en demande pas davantage, un collége dans chacune des grandes villes du royaume; le ciel, que nous aiderons un peu, fera le reste. Je soumets cette idée à votre profonde sagesse, en vous priant d'observer, mon

père, qu'au moins à Paris, l'instruction publique n'est point aussi négligée qu'on me l'avait fait espérer. La discipline et les études laissent, par exemple, fort peu de choses à désirer dans le lycée, comme ils l'appellent, qui a remplacé notre ancien collége de la rue Saint-Jacques. Mais vous n'auriez jamais deviné ce que je vais vous apprendre : les professeurs peuvent se marier. Des femmes! mon père, des femmes! à quoi cela sert-il? Du reste, cette jeunesse est charmante, et je crois que nos pères en feraient quelque chose. Quant à moi, mon père, je vous avoue qu'il me serait plus agréable de rester dans ce climat tempéré, dans cette France, si favorisée du ciel, que de retourner à ***, pour y enseigner les lettres humaines à mes jeunes cosaques du Don. Mais que viens-je de dire? ai-je donc le droit de désirer? Mon père, je partirai demain pour le Japon, si vous l'ordonnez.

Il me reste à vous parler de nos vieux ennemis, les Jansénistes. La *Grâce* nous

divisa ; peut-être eussions-nous mieux fait de nous entendre : la question était si simple ! Il s'agissait seulement de savoir si les cinq fameuses propositions étaient ou n'étaient pas dans l'ouvrage de Jansénius. Entre nous soit dit, mon père, on n'a jamais pu les y trouver ; mais je vous assure qu'elles y sont. Le Pape, qui devait le savoir, l'a déclaré ; or, point de doute qu'il ne soit infaillible. Voilà pourtant un axiome que ces entêtés n'ont jamais voulu admettre. Mais que leur a valu tant d'obstination ? Dans une de mes promenades aux environs de Paris, j'ai dirigé mes pas vers le chef-lieu, l'arsenal du jansénisme : mon père, nous sommes vengés ; notre collége et notre maison professe sont encore debout, et Port-Royal-des-Champs est détruit (1). En contemplant la place où il fut, j'ai tressailli de

(1) Le père paraît ignorer que Port-Royal a été détruit en partie avant l'expulsion des Jésuites.

joie, et je me suis fièrement assis sur ses ruines. Ombres d'Arnauld et de Pascal, en avez-vous frémi ? Je connais la charité chrétienne, et je pardonne de tout mon cœur à ceux qui n'ont pas offensé notre société ; mais ces gens-là lui ont fait bien du mal. Diriez-vous qu'on lit encore ici les *Lettres Provinciales* ? C'est cependant un pauvre ouvrage. N'est-il pas vrai, mon père, nos écrivains badinaient avec plus de grâce ; il y avait plus de finesse, et surtout un meilleur ton dans leurs plaisanteries ; n'est-il pas vrai, mon père ?

Enfans dégénérés de pères fameux par nos revers, les Jansénistes d'aujourd'hui, dont j'ai voulu apprendre des nouvelles, ne sont ni très-nombreux ni très-redoutables. Un instant les philosophes, maligne espèce, s'allièrent avec nos rivaux pour hâter notre destruction. Ils les abandonnèrent lorsque cette œuvre du démon fut consommée. Je n'ai pas besoin de vous dire, mon père, quels moyens leurs successeurs, privés de cet

appui, employèrent pour faire triompher leurs opinions. Vous avez assez entendu parler de leurs convulsions et de ces prétendües guérisons miraculeuses qui s'opéraient à la minute. C'était une bénédiction; les aveugles voyaient sans lunettes, les paralytiques jouaient aux barres, les morts attendaient leur tour qui allait arriver. On se moqua des Thaumaturges, et cent farces ridicules, jouées par un petit nombre, décréditèrent tout le parti. Il faut convenir que ces messieurs avaient mal choisi leur temps. On y regarde de trop près aujourd'hui, et les morts n'ont jamais été plus difficiles à ressusciter : puis, de quoi s'avise un Janséniste de vouloir faire des miracles, lorsqu'un Jésuite s'y prendrait à deux fois, sans être encore très-sûr de réussir ? Aussi, malgré le besoin que nous pourrions en avoir dans les circonstances présentes, je suis bien résolu de ne pas en essayer un seul; je craindrais de le manquer. Dieu est juste; il sait ce qu'il nous doit. Il ne m'appar-

tient ni de sonder ses voies, ni de tenter sa puissance; mais, en attendant qu'il manifeste d'une manière éclatante la protection spéciale qu'il accorde à notre compagnie, la prudence de la chaire nous dicte la conduite que nous avons à tenir. Ne laisser échapper aucune occasion favorable, sonder le terrain que nous voulons occuper; aller doucement, mais avancer, mais arriver; nous abaisser, afin de mieux nous élever; nous humilier, pour être un jour plus glorifiés; voilà nos prodiges, voilà nos miracles.

Dans le choix et la destination des sujets qui désirent entrer dans notre compagnie, je me conforme religieusement aux instructions que vous m'avez données. Plusieurs de ceux qui se présentent ont un goût très-décidé pour l'enseignement, et assez de talent pour s'y distinguer. Ils seront placés dans nos colléges. Quelques-uns ont plus de bonne volonté que de lumières, plus de zèle que de savoir. Ce ne sont point des aigles, mon père, il s'en faut; mais ils ont toute

la douceur, toute la simplicité de la colombe. Le martyre est leur lot : il sera leur récompense. Notre vigne des Indes a besoin d'ouvriers ; car vous savez, mon père, que toutes les nouvelles que nous recevons de ces pays-là sont des plus satisfaisantes. Deux de nos pères y ont été empalés le printemps dernier ; deux autres, que Dieu est miséricordieux! deux autres écrivent que la même faveur leur sera accordée incessamment. La veine est bonne, mon père, il faut la suivre. Je ferai partir mes colombes avant les moissons. *Laus Deo et societati.*

C. F. Bauni,
Unus è societate Jesus.

ACHITOPHEL.

Il y avait dans le conseil du roi David un méchant homme, qui s'appelait Achitophel, et ce méchant homme n'était dans le conseil du roi que pour

lui donner des avis perfides et le trahir. Le jeune prince Absalon s'étant révolté contre son père, le conseiller Achitophel ne manqua pas de se joindre à lui, et de lui donner aussi des avis pour le trahir. Il se vantait surtout de ses noirceurs auprès de David, et se faisait un mérite auprès du fils de tout le mal qu'il avait fait au père. Le jeune prince l'écouta d'abord, mais il le fit observer, et quand il fut sûr qu'Achitophel voulait le traiter comme il avait traité son auguste souverain, il le chassa, et Achitophel se pendit.

Depuis ce temps, le nom d'Achitophel devint célèbre chez les Juifs, et quand on voulait désigner un homme d'un esprit faux et d'un caractère pervers et malfaisant, on disait de lui que c'était un Achitophel. L'histoire des Juifs ne dit point si Achitophel laissa de la postérité, et si cette postérité hérita de ses nobles talens. Comme je désirais avoir quelques éclaircissemens sur ce point, je me suis adressé à un

descendant du célèbre d'Hozier, et je l'ai prié de m'aider de ses lumières.

Or, le descendant du célèbre d'Hozier m'a assuré que, non-seulement Achitophel avait laissé une nombreuse lignée dans le royaume de Juda, mais que cette lignée s'était étendue chez tous les peuples, et que depuis quelque temps surtout, elle jetait un éclat extraordinaire.

Et là dessus, le savant généalogiste m'a cité une foule de personnages dont les actions, les écrits, et le langage rendent un glorieux témoignage à la noblesse de leur origine; et comme il était à raconter tout cela, j'aperçus sur son bureau une brochure intitulée : *De la Restauration de la monarchie des Bourbons et du retour de l'ordre*, par M. le comte de M........ et comme j'aime beaucoup les brochures, et que mon brave descendant du célèbre d'Hozier est fort complaisant, je le priai de me prêter cette nouveauté; il souscrivit à ma demande avec beaucoup de

politesse, en me recommandant seulement d'avoir soin de l'ouvrage, attendu qu'il était nécessaire pour la continuation d'une généalogie dont il s'occupait en ce moment.

J'ai donc lu le livre de M. de M...... Sur la restauration de la monarchie des Bourbons et le retour à l'ordre. Je savais que M. de M...... avait été autrefois admis auprès des Bourbons; je savais qu'il s'était agité dans tous les sens et avait usé beaucoup de papier pour le salut de la France et de l'Europe; je savais qu'il avait quitté les princes de la maison de Bourbon, et qu'il était venu depuis quelques années offrir ses services aux nouveaux princes de la maison de Napoléon, je me souvenais d'avoir lu en 1804 une brochure de M. de M........, intitulée *Mémoires secrets*. Il me semblait que dans ces mémoires secrets, M. de M...... parlait très-mal de la maison de Bourbon, et qu'il se faisait même un certain honneur des injures qu'il lui adressait.

Je croyais me rappeler que M. de M....... annonçait beaucoup de dévouement pour Napoléon; qu'il en parlait avec enthousiame; qu'il menaçait la France des plus grands maux, si jamais elle entreprenait de rappeler Louis XVIII sur le trône de ses aïeux; qu'enfin, il promettait de déployer toutes les ressources de son génie pour soutenir le nouveau trône et la dynastie naissante. Je ne voyais plus trop ce que M. de M....... pourroit dire de la monarchie des Bourbons et du retour à l'ordre. Mais il ne faut désespérer de rien avec les beaux génies, car rien ne les déconcerte et ne les effraie. Que pourrait la fortune sur les grandes âmes? Elles savent s'emparer des évènemens, les gouverner à leur gré, et les faire servir à leur gloire ou à leur profit.

Voyez ce qui est arrivé en France depuis vingt-cinq ans. Sous combien de dominations ne sommes-nous pas tombés successivement? Eh bien! les beaux génies se sont toujours conservés·

au milieu des ruines de leur patrie ; c'est, disent-ils, que le génie n'est d'aucun pays, d'aucune famille, ou plutôt qu'il est de tous les pays, de toutes les familles ; c'est que son action s'exerce indistinctement sur tous les objets. Poète ou prosateur, peintre ou statuaire, musicien ou chanteur, publiciste ou danseur, n'importe, l'homme de génie se prête à tout, s'accommode à tout; l'éclat de son talent ne connaît point d'éclipse. Le Dante est poète, soit qu'il chante l'enfer, soit qu'il chante le paradis. Le Caravage est peintre, soit qu'il représente saint Michel, soit qu'il représente Satan, et la même flûte sert à jouer l'air farouche de la *Marseillaise*, ou l'air chéri, *vive Henri IV !* Et voilà pourquoi, depuis vingt ans, nous avons vu célébrer par les mêmes hommes la république et le roi, Buonaparte et Louis XVIII. Ce sont des hommes de génie, et le génie saisit sans distinction tout ce qui s'offre à ses brillans pinceaux.

Les arts ne connaissent point d'apos-

tasie. Que m'importent les évènemens, me disait, il y a quelques mois un célèbre chanteur, je chanterai toujours. Comment se fait-il, disais-je, il y a quelques années, à un poète d'un talent distingué, comment se fait-il que votre muse s'abaisse jusqu'à chanter un homme que votre cœur abhorre, jusqu'à célébrer ses vertus? Mon ami, me répondit-il, la poésie vit de fictions. Un autre m'assurait qu'il mettait toute sa gloire à vaincre les difficultés.

C'est apparemment pour vaincre aussi la difficulté, que M. de M..... a passé successivement de la cour des princes dans l'antichambre des directeurs, et de l'armée de Condé à l'armée de Buonaparte. Cependant, il avait un but plus noble que les poètes, les chanteurs et les danseurs; sa grande âme ne s'occupait de rien moins, que du salut de l'Europe, de la conservation des trônes, et du rétablissement de la monarchie des Bourbons.

Si vous lui demandez pourquoi il

était à la cour des princes, c'était répondra-t-il, pour veiller sur leurs destinées et diriger leurs conseils; M. de M...... était la seconde providence établie auprès des héritiers de saint Louis et de Henri IV.

Si vous le priez de vous dire pourquoi il les a quittés, c'était pour aller diriger les conseils de leurs ennemis, les aveugler, et les conduire à leur perte. — Mais vous avez dans vos écrits outragé ce que nous respections; vous avez excité notre indignation par votre abaissement devant les faisceaux de Buonaparte. — Cet abaissement et ces outrages étaient des traits de génie. Je m'avilissais pour devenir un jour plus grand; j'outrageais pour inspirer de la confiance à celui que je voulais perdre; je le caressais pour le frapper; j'entourais de sucre et de miel la coupe qui devait lui ravir la vie; je parais de fleurs la victime avant de l'immoler.

Vous l'avez élevé jusqu'au trône. (M. de M....... dit modestement : *Je me dé-*

cidai alors à mettre la couronne sur la tête de Buonaparte.) — Je ne l'ai fait monter si haut que pour accélérer sa chûte et le faire tomber plus bas. — Si vous étiez l'âme de ses conseils, si vous le gouverniez à votre gré, pourquoi ne l'avez-vous pas retenu quand il s'est précipité dans tant de fureurs et d'excès ? pourquoi n'avez-vous pas brisé le tube meurtrier qui devait ravir le jour au duc d'Enghien ? pourquoi avez-vous souffert l'infâme guerre d'Espagne, les dévastations de l'Allemagne, la folle expédition de Moscou, et tant d'autres déplorables frénésies qui ont coûté à l'Europe tant de sang, de larmes et de désastres ? étiez-vous donc auprès de lui comme le génie du mal, qui se plaît dans la destruction ? — J'avoue que mon plan a été un peu dispendieux pour l'humanité; mais les grandes âmes n'y regardent pas de si près. J'avais un dessein, je voulais qu'il réussît : il y aurait eu de ma part petitesse et timidité, si j'eusse pris garde à quelques millions

d'hommes de plus ou de moins. J'ai réussi et je suis satisfait.

Telle est à peu près la doctrine de M. de M..... ; si vous l'en croyez, depuis vingt-cinq ans, il n'a été occupé que d'une pensée. En France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, à pied, à cheval, en exil, dans les palais, dans les prisons, sa pensée le suit, le remplit ; il n'existe que par elle, et pour elle. Comme Protée, il se déguise sous toutes les formes, il se couvre de toutes les couleurs, pour la faire réussir. Les souverains l'appellent, le recherchent, le consultent ; il est l'âme de tous leurs conseils ; il imprime le mouvement à tous les cabinets, à toutes les armées ; nous ne vivons plus, nous ne respirons plus que par M. le comte de M....... ; *in eo movemur et sumus.*

Etrange destinée des hommes ! M. de M...... a élevé et renversé des trônes ; il a conduit par sa sagesse et son génie suprême tous les Rois de l'Europe ; et il n'a point encore de statue ! et son nom

ne vole pas de bouche en bouche chez toutes les nations! Que dis-je? M. de M... n'a pas même obtenu la plus légère distinction ; on ne voit pas reposer sur ce cœur, foyer de tant de nobles sentimens, le signe honorable du courage et du génie! Il n'est pas membre de la Legion d'honneur ! Des esprits vulgaires, des âmes étroites, portent même l'absence de toute idée politique, jusqu'à regarder M. de M..... avec un certain dédain, jusqu'à lui reprocher ses loyales perfidies, ses glorieux avilissemens.

Ils prétendent que, quelque en soient les motifs, le mensonge et la perfidie n'en sont pas moins odieux ; qu'il n'existe rien de plus vil au monde que ces sycophantes si communs de nos jours, qui, sans respect pour les principes de l'honneur et de la vertu, sont prêts à marcher sous toutes les bannières, à célébrer tous les pouvoirs, à encenser tous les autels, depuis ceux de Jehova jusqu'a ceux de Moloch ; à déifier le crime même,

si le crime peut leur être utile. Ils ne pardonnent même pas à ces hordes de prosateurs et de poètes qui, sous le dernier gouvernement, rivalisaient d'abjection, se pavanaient comme d'un triomphe éclatant, quand, par la souplesse de leurs phrases et la lâcheté de leurs vers, ils avaient pu l'emporter sur leurs honteux concurrens, et mériter un prix plus élevé; car il y avait des bassesses à tout prix, et le sultan de la police laissait à son visir le soin d'en fixer le tarif; aussi quelle cour assidue on faisait au visir!

Au reste, M. de M.... ferme l'oreille à tous les cris, et confond d'un mot ses obscurs blasphémateurs. « Ce ne sont, « dit-il, ni ces hommes honnêtes et « paisibles, ni les esprits bornés, ni « les politiques d'antichambre dont j'in- « voque l'opinion; mais j'interpelle avec « confiance les esprits forts et élevés « dont peut encore s'honorer la France. « J'écris pour ceux qui savent lire. Tous « les moyens qui peuvent tendre à ra-

« mener à l'ordre sont bons, sont lé-
« gitimes. »

Il faut féliciter M. de M....... d'avoir su renoncer à l'opinion des hommes honnêtes; il est probable qu'ils lui accorderaient difficilement leurs suffrages.

J. B.

LETTRE
SUR L'ARTICLE D'ACHITOPHEL.

A .... près Annecy, le .... septembre 1814.

MONSIEUR,

Je fais ma demeure dans la petite commune de...., à deux lieues ou deux lieues et demie d'Annecy, département du Mont-Blanc. Cette commune se composait avant l'invasion, de soixante et dix feux; elle n'en a plus que douze aujourd'hui. Je vis là du produit d'un petit champ que je tiens de mes pères,

et duquel je retire, avec beaucoup de peine, un revenu médiocre. Vous pouvez conclure que je ne reçois pas souvent des nouvelles de la capitale. Je serais même des années entières sans en entendre parler, si ce n'était un de mes amis qui reçoit le *Journal de Paris*, et qui me le prête lorsque je vais à la ville où il loge.

Mes affaires m'ayant conduit hier à Annecy, j'en revins avec mon petit paquet. Il était tard; les trente-trois habitans qui forment la population actuelle du village, étaient de retour des champs; je les rassemblai aussitôt devant ma porte, suivant ma coutume, pour leur donner communication des nouvelles. Je leur fais grâce ordinairement, comme vous pouvez le croire, des articles de littérature, auxquels ils ne comprendraient pas grand'chose; mais un excellent article que mon ami m'avait remis sur l'ouvrage de la *Restauration de la Monarchie Française*, par M. de M......., me paraissant, dès son début,

pouvoir les intéresser, je ne voulus pas les priver du plaisir de l'entendre. J'appris ainsi à ceux qui ne le savaient pas encore, c'est-à-dire à la masse de mes auditeurs, car ces bons paysans ne lisent guères, que le Roi David avait à sa cour un certain Achitophel ou Achitaphel, qui le trompait et l'entraînait dans toutes sortes de crimes plus affreux les uns que les autres. Je ne laissai pas échapper cette occasion de faire remarquer en passant à mon auditoire, qu'il était ordinaire aux princes d'avoir de pareils gens autour d'eux, et que la plupart du temps c'est à ces maudits conseillers qu'il faut s'en prendre des fautes des Rois qui ne peuvent pas tout voir par leurs yeux. Ils me comprirent fort bien, et me promirent de ne pas accuser *leur bon père* (c'est ainsi qu'ils appellent le Roi), si quelqu'un de ses officiers commettait des vexations ou des injustices dans le pays. Ils pleuraient en disant cela ; et moi, je pleurais avec eux, tant je ressentais de plaisir à vivre

parmi des hommes simples et sans détours, chez qui l'influence des vices n'a pas encore fermé le cœur à la droite raison.

Mais je ne pus m'empêcher de rire de la joie qu'ils témoignèrent quand la continuation de l'article leur eut appris que ce méchant Achitophel s'était pendu de désespoir. Ils eussent été les victimes de ce scélérat, qu'ils n'auraient pas pris plus à cœur sa juste punition. Quand ils surent que la France venait aussi d'avoir à peu près son Achitophel, sans doute, me dirent-ils, celui-là s'est de même pendu pour se punir des crimes qu'il a fait commettre ? A peine leur avais-je répondu que bien loin de se pendre, il se faisait gloire du mal qu'il avait causé, que les voilà qui courent s'armer de fourches, de bâtons, de faulx; ils reviennent bientôt à moi en jurant à hauts cris qu'ils sont prêts à partir pour Paris, afin de demander *à leur bon père* de leur livrer cet Achitophel pour le mettre en pièces. En

s'exprimant ainsi, il fallait voir comme ils promenaient leurs regards sur les ruines et les monceaux de cendres dont le village est encore plein, et comme cette vue augmentait leur fureur! J'eus toutes les peines du monde à les appaiser: enfin j'y réussis, mais ce ne fut qu'en leur promettant que je rédigerais au plutôt une pétition au nom de la commune, pour demander justice au Roi.

Vous pensez bien, Monsieur, que cette promesse n'avait pour but que de contenter ces bonnes gens et de prévenir une esclandre qui aurait eu pour eux des suites fâcheuses. La poursuite d'un délit de la nature de celui dont il est question, appartient d'ailleurs au ministère public, et je suis sans caractère pour suppléer à son silence. Je sais bien que la Charte accorde à tous les Français le droit de pétition, et qu'on peut l'exercer dans une pareille circonstance, sans empiéter sur les droits du ministère public; mais je vous avoue que je serais plutôt disposé à faire un placet au directeur de l'hospice de Charenton

ou aux administrateurs de Bicêtre. Comment croire, en effet, qu'un homme d'esprit en son bon sens, et lorsqu'il n'y est point contraint par le bourreau, ait la folie de faire d'aussi terribles aveux, et l'impudence de s'en faire honneur? Pourrait-il se fonder sur ce que le Roi a bien voulu tirer sur le passé le voile de l'oubli? Mais le Roi, par cet acte de clémence, n'a pas entendu que les excès qu'il consentait d'ignorer devinssent pour cela des œuvres méritoires. Achitophel déclare, il est vrai, n'avoir agi que dans la vue de rendre un jour le trône de France à l'auguste famille des Bourbons : il est très-possible que sa déclaration ne convainque pas tout le monde; quelques personnes aussi pourront bien comparer le déclarant à la mouche du coche, et quelques autres à ce chirurgien biscayen dont il est parlé dans le *Diable boiteux*, lequel blessait les passans à coups de bayonnette, et venait ensuite leur offrir les secours de son art.

Mais d'autres demanderont à l'homme qui s'était acquis un si merveilleux ascendant sur l'esprit de Napoléon, s'il ne lui était pas possible d'arriver à son but à moins du massacre de cinq millions de Français, du ravage de notre territoire, de la perte de plusieurs belles provinces acquises du sang de nos fils, de nos frères et de l'envahissement du sol sacré de la patrie par les hordes de l'Ukraine et du Volga. Ne craignons pas de le dire, plusieurs fois il n'a manqué à Buonaparte que de vigoureux conseils pour le porter à renoncer au trône, et à le rendre à ses antiques possesseurs : pourquoi donc Achitophel ne profitait-il pas de ces retours? Est-ce qu'alors il croyait n'avoir pas encore assez fait pour la gloire? ou bien voulait-il jouer le rôle de Cinna? Je n'en serais que plus porté à le croire dans un état de démence absolue. Le projet de faire usage, dans le commerce de la vie, d'une combinaison dramatique, ne peut entrer que dans un cerveau malade, surtout en comparant la

différence de caractère entre l'empereur romain et le despote corse. Mais Achitophel a fait plus que Cinna. Celui-ci conjurait Auguste de garder la couronne, celui-là se *décida à la mettre sur la tête de Napoléon*.

Si quelque jour ce monsieur Achitophel venait dans la commune que j'habite, et que son heureux destin le dérobât à la fureur de nos paysans, voici ce que je lui dirais : « Vous avez déserté « le parti des Bourbons, vous les avez « injuriés quand vous les avez vu aban- « donnés de la fortune, et aujourd'hui « que le vœu de toute la France les a « rappelés dans nos murs, vous retour- « nez la face de leur côté. Exécration « sur les vils intrigans qui brûlent leur « encens devant Baal ou Jéhovah, se- « lon que les circonstances l'exigent ! « Vous avez brigué la confiance de Na- « poléon, et lorsque vous l'eûtes obte- « nue, vous n'employâtes votre ascen- « dant qu'au détriment de l'humanité « et de votre propre patrie, si les hom- « mes qui vous ressemblent pouvaient

« en avoir une. Dans votre inconcevable
« démence vous vous vantez d'avoir été
« l'artisan de nos malheurs, en nous
« assurant qu'il n'y avait pas d'autre
« moyen de servir la France et nos
« Princes. Je vous réponds que deux
« causes si belles étaient au-dessus de
« ces manœuvres tortueuses. En affec-
« tant de montrer la liaison qui existe,
« selon vous, entre les unes et les au-
« tres, et en vous donnant, vous l'in-
« venteur de tant de machinations in-
« fernales, comme l'ange tutélaire de la
« bonne cause, vous ressemblez à ces
« harpies qui empoisonnaient tout ce
« qu'elles avaient touché. Mais qui nous
« garantit, au surplus, qu'en ce mo-
« ment vous ne cherchez pas à capter
« la confiance de nos Princes par de
« faux exposés, pour les précipiter, à
« leur tour, dans un torrent de fautes,
« et les sacrifier à Napoléon ? Nous sa-
« vons de quoi vous êtes capable; vous
« avez eu le scandaleux courage de nous
« l'apprendre. Les injures que vous pro-
« diguez à votre dernière idole ne prou-

« vent rien : vous ne feriez que renou-
« veler, envers le Gouvernement actuel,
« la tactique dont vous vous êtes servi
« pour aveugler l'homme que vous vous
« glorifiez d'avoir poussé dans l'abîme;
« et celui qui se vante publiquement,
« à bon droit ou à tort, d'avoir une fois
« recouru à ces ruses plus que Machia
« véliques, ne paraît pas trop disposé
« à renoncer à leur usage... »

Je suis, Monsieur, un des plus sincères partisan de la liberté de la presse, et cependant je ne crois pas avancer une proposition qui lui soit contraire, en déclarant que je regarde le livre dont i est question comme un de ceux dont la publication est un véritable scandale. Il me semble que cet ouvrage formerait, en quelque sorte, le digne pendant de celui du marquis de Sade, et que les deux auteurs, affectant un pareil cynisme, méritent la même punition.

J'ai l'honneur d'être, etc.

VÉRIDICUS.

LA SORCELLERIE

DES

GENS D'ESPRIT.

On a dit souvent que pour être heureux il ne faut pas avoir plus d'esprit que son père, ou que son maître, ou que son siècle; et cependant, chacun ambitionne d'avoir de l'esprit.

On brûlait les *gens d'esprit*, comme *sorciers*, dans les siècles ignorans; ce fut la manie des magistrats.

On fit demander pardon à Galilée d'avoir découvert le mouvement de la terre; ce fut l'ouvrage des Papes.

Les inventeurs de l'imprimerie furent accusés de *sorcellerie* par le parlement de Paris, et procédurés, comme tels, jusqu'à ce que le génie et la puissance de Louis XI annulèrent cette monstrueuse inquisition judiciaire.

Les hommes d'esprit ont la vue longue, étendue, pénétrante. Ils voient tout naturellement ce que le vulgaire ne peut apercevoir qu'à l'aide du temps ou d'un microscope, qui grossissent les objets. Ces favoris de la nature sont des espèces de *sorciers* dont on se défie toujours, qu'on éloigne sans cesse, et qu'on persécute quelquefois.

Descartes était un grand *sorcier*; il pénétrait dans les profondeurs de l'esprit humain, et il humiliait ainsi les prétendus savans de son siècle. Il fut obligé d'aller cacher sa sorcellerie en Suède, où il reçut cependant les plus grands honneurs.

Il y eut une époque où les astronomes, s'avisant de prédire, quelque temps à l'avance, une éclipse de soleil ou de lune, furent traités de *prophètes*, de *devins* et de *sorciers*, selon le style et le vocabulaire du temps.

On persécuta au 18ᵉ. siècle, les prophètes philosophes, tels que J.-J. Rousseau, qui, avec du génie et de l'obser-

vation, étaient parvenus à la connaissance des événemens prochains, comme les astronomes parviennent à la connaissance des événemens du ciel ou des phénomènes astronomiques. Quelques phrases d'*avenir* trouvées dans le *Gouvernement de Pologne* de J.-J. Rousseau, firent crier *haro* sur l'auteur, parce qu'il prévoyait que les orages élevés dans divers états couvriraient bientôt l'Europe dégénérée, imprévoyante et livrée à tous les genres d'abus.

Cette espèce de sorcellerie ne provient cependant que de la patience qu'il faut pour étudier, méditer et calculer. Les esprits doués du talent de l'observation sont presque tous des *devins*. Tout est lié dans la nature morale et physique. Celui qui étudie avec soin les causes, connaît facilement les effets ; et en comparant les diverses époques de l'histoire, il peut arriver à l'indication probable des événemens qui naîtront des divers effets déjà éprouvés.

Ce genre de talent est sans doute très-

borné, et il l'est davantage aujourd'hui, parce que le mouvement de la société est plus rapide, les événemens plus imprévus, les esprits plus superficiels, les besoins et les jouissances de la vie sociale plus multipliés.

Mais lorsqu'il s'élève quelqu'un de ces esprits méditatifs et doués en même temps d'imagination, l'observation est plus profonde ; et la prévoyance ou prédiction semble une véritable *inspiration*, plutôt que l'effet de la réflexion et de la pensée. Voilà pourquoi le vulgaire attache toujours une idée de prophétie, ou une accusation de sorcellerie à ces opérations de l'esprit méditatif et d'une vive imagination, deux présens de la nature extrêmement dangereux dans tous les siècles.

Pendant long-temps tous les inventeurs ont été traités de sorciers. Les premiers physiciens, les premiers mécaniciens, les premiers chimistes ont eu de la peine à se sauver des accusations de sorcellerie.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, un mécanicien, qui avoit montré en public, à Bordeaux, un automate représentant Bacchus sur son tonneau, et qui entre autres choses, prononçait distinctement le mot *bonjour*, fut brûlé avec son automate dans l'Amérique méridionale, où l'appât du gain l'avait porté, après avoir étonné les villes de France, témoins de ses succès. Il faut choisir le siècle et le pays pour être sorcier, ou pour avoir de l'esprit, du génie, de l'invention avec sécurité.

L'habitude d'exercer la pensée et l'imagination donne à l'individu qui l'exerce une sagacité si forte, une intelligence si subtile, et une prévoyance si sûre, que les spectateurs froids et vulgaires prendront toujours un tel homme pour un homme dangereux, ou pour un sorcier, ou pour un inspiré; et c'est ensuite selon l'esprit du temps, selon la direction donnée à l'opinion, que cet individu sera honoré ou proscrit, admiré ou couvert de calomnies.

Le napolitain J.-B. Porta avait fait

des études si approfondies de la science physionomique, qu'il était parvenu à distinguer les passions, les caractères et les inclinations dominantes dans les individus, par leur ressemblance plus ou moins rapprochée des animaux. Il avait étendu ses prédictions morales jusqu'à l'organe de *la voix* et c'est par les diverses modulations, inflexions et sons habituels de la voix, qu'il avait établi un système très-probable de jugement sur les mœurs, les caractères et les passions des hommes.

Le suisse Lavater, qui a copié et augmenté Porta, sans avoir une aussi grande masse de faits et d'observations que le physionomiste napolitain, était aussi une espèce de sorcier ou de devin, qui, dans un autre siècle, aurait pu obtenir le dangereux honneur du bûcher.

De nos jours, le docteur Gall, dont la profonde science anatomique n'est pas contestée par ses plus ardens antagonistes, est doué à un haut degré de cette patience de travail, de cet esprit

d'observation et de cette sagacité savante qui, à beaucoup d'égards, le ferait regarder comme *inspiré*, et l'eût fait considérer dans les temps anciens comme *sorcier*. Ce n'est là pourtant que l'effet de l'étude et de l'observation anatomique exercées par un esprit sagace et méditatif, appliqué à une seule partie de son art, et l'ayant par conséquent approfondie.

Si l'on ne persécute presque plus, du moins par des accusations de magie et de sorcellerie, les gens d'esprit, les inventeurs d'une science ou d'un art, et ceux qui le perfectionnent, il faut en rendre grâce aux progrès de la civilisation et à la généralité des lumières. Les hommes qui ont du talent et un esprit cultivé, sont plus répandus dans toutes les classes de la société; les lumières et l'instruction sont devenues plus générales dans les conditions médiocres, et dès-lors il y a sûreté pour le talent, indépendance pour l'esprit et garantie pour les inventions et les idées nouvelles, quand elles

sont réputées utiles à la société. Honneur donc au siècle où l'on peut être sans danger, devin, sorcier, magicien, inventeur, homme d'esprit et auteur de quelque bon système !

D.

LES
TROIS SIÈCLES LITTÉRAIRES,
VUS DE PROFIL.

On a écrit bien des volumes sur les trois siècles littéraires de la France ; on a publié vingt brochures pour esquisser seulement le dix-huitième siècle, et les peintres commandés par l'Institut, n'ont fait que des miniatures. Tout cela prouve combien il est difficile de peindre les géans d'une manière convenable, et surtout de les faire ressemblans. Quelques écrivains n'ont pu recueillir que quelques traits particuliers ou quelques anec-

dotes historiques; d'autres enfin se sont évertués à nous donner le recueil biographique des écrivains nombreux de ces trois siècles littéraires.

Tous ces ouvrages différens ont leur mérite particulier. Il faut des biographies et des dictionnaires des trois siècles pour ceux qui veulent s'instruire; il faut des mémoires historiques pour les bibliothèques et des tableaux littéraires pour les académies. A chacun son goût et ses besoins; mais pour les gens du monde, il ne faut que des *esquisses* et des *profils*. C'est d'après ce cadre borné, que nous allons faire modestement le profil des trois siècles. Ce genre de tableaux ne comporte qu'un petit nombre de traits; il importe seulement qu'ils soient vrais et qu'ils produisent la ressemblance.

Le seizième siècle sortait des épaisses ténèbres des siècles précédens; aussi l'esprit de ce siècle ne consistait qu'en érudition. Partout des savans bien courageux, des érudits bien patiens défri-

chèrent les champs stériles des sciences, des lettres et des arts. Le bel esprit termina ce siècle. C'est ainsi que par la gravité de la science et le ridicule du bel esprit, les Français s'essayaient à avoir de la raison et du génie.

Le dix-septième siècle vit éclore des talens supérieurs, et la science acquit plus de lumières, comme l'esprit obtint plus de maturité. L'éclat de ces grands talens se répandit sur les principales parties de l'entendement humain : les arts, ces favoris des muses, ces enfans de l'imagination, couvrirent la France. Corneille fit le *Cid; Cinna*, *Rodogune;* Racine réunit l'harmonie du style, du sentiment et de la pensée dans *Iphigénie*, *Andromaque*, *Phèdre*, *Athalie* et *Bajazet*. Pascal fixa la langue et l'enrichit des *Lettres Provinciales*, en alliant l'énergie des pensées avec l'élégance des formes et la pureté du style; Fénélon réunissant les plus heureux dons du génie aux sentimens de l'âme la plus vertueuse, fit présent à la France de son

Télémaque, chef-d'œuvre que l'antiquité lui eût envié; Bossuet, éloquent comme les anciens, trace les révolutions des siècles et des empires avec la rapidité et la profondeur du génie, et crée le type de l'*Histoire Universelle*. Ces traits principaux suffisent pour indiquer le dix-septième siècle, à qui nous devons le théâtre et la langue perfectionnée, ainsi que la grande impulsion donnée aux sciences, aux lettres et aux arts.

Le dix-huitième siècle se trouve réuni au dix-septième par un homme extraordinaire qui vécut cent ans, mit de la philosophie dans ses écrits, de la corruption dans le goût, de l'afféterie dans l'esprit, de la médiocrité dans la poésie, et un grand talent dans le genre de l'*éloge public* ou académique; Fontenelle et Voltaire se tiennent par la main pour propager le philosophisme et le bel esprit; mais Voltaire fut plus naturel dans sa prose et plus spirituel dans sa poésie; l'un et l'autre mirent dans leurs écrits les sujets les plus abstraits

à la portée de tout le monde; ils frappèrent la philosophie en petites monnaies, et lesrépandirent dans toutes les mains. Tous les deux cultivèrent les genres les plus opposés et les plus difficiles, et donnèrent naissance, par leur exemple, à cette tourbe de petits philosophes et de petits poètes qui s'emparèrent de l'opinion et de la littérature, comme on voit les corsaires, pendant les guerres des grandes nations, venir infester les mers et ruiner l'industrie et le commerce.

Nous sommes bien loin de confondre dans cette foule philosophique et poétique, Helvétius, qui montre sans voile à la société les calculs et les actions de l'*intérêt personnel;* Montesquieu qui a révélé aux hommes les secrets de la haute politique et de la législation; De Guibert, qui a écrit la *philosophie* de la guerre, et favorisé les progrès de la tactique conservatrice des états et des hommes; D'Alembert et Diderot, à qui le monde savant doit les richesses des

sciences, des lettres, des arts et des métiers rassemblés dans l'*Encyclopédie;* J.-J. Rousseau qui, au milieu des persécutions continuelles de ses envieux contemporains, a légué à la postérité un ouvrage précieux sur l'éducation, et montré jusqu'où peut aller l'éloquence dans la langue française; Buffon qui a été aussi éloquent que Pline, et qui, mieux que les naturalistes qui l'avaient précédé, s'est montré original, quoique systématique, dans les *Epoques de la Nature.* Ces génies suffiraient à l'immortalité de plusieurs siècles.

Ainsi, le seizième siècle est, par certaines gens, traité d'*érudit* et de *pédant;* le dix-septième est appele *poétique* et *théâtral;* le dix-huitième est accusé d'*athéisme* et de *philosophie.* Selon les autres, c'est la jeunesse de l'esprit humain qu'on trouve dans le seizième siècle; le dix-septième présente toutes les richesses et les forces du bel âge; et le dix-huitième touche à la maturité et à la tristesse de l'âge avancé.

La langue française s'est formée et régularisée dans le seizième siècle ; elle a été perfectionnée et fixée dans le dix-septième ; elle est devenue ambitieuse et néologiste au dix-huitième.

Les *érudits* du seizième siècle ont été remplacés par les *hommes de génie* du dix-septième, qui ont eu pour successeurs des *hommes d'esprit*.

On se préparait à faire des ouvrages au seizième siècle ; les grands modèles ont paru dans le dix-septième, et plusieurs chefs-d'œuvre en ont été le résultat dans le dix-huitième.

Corneille n'eût pas fait ses belles tragédies, si la stérile fécondité du poète Hardi n'eût ouvert la scène dramatique ; et Voltaire n'aurait pas produit *Œdipe*, *Zaïre et Mérope*, s'il n'avait été précédé dans la carrière par l'inimitable Racine.

Le seizième siècle a fouillé l'antiquité classique ; le dix-septième a rivalisé les beaux siècles d'Athènes et de Rome ; le dix-huitième a enregistré tous les tra-

vaux de l'esprit humain dans l'*Encyclopédie.*

Au seizième siècle, la *mémoire* des Français s'est exercée sur les sciences et les lettres; au dix-septième, c'est l'*imagination* qui a cultivé et agrandi le domaine du génie; dans le dix-huitième, la *raison* et l'esprit se sont disputé quelquefois l'empire, et l'ont partagé souvent.

Nous ne parlerons point ici du dix-neuvième *siècle*: il ne fait que de commencer; mais c'est à la manière d'Hercule, qui, étant au berceau, a étouffé les serpens qui l'entouraient. Ce début prodigieux présage son grand avenir; la politique, les mœurs, les institutions, la guerre, la paix, les sciences, la littérature, le théâtre, les arts, les monumens, la direction de l'esprit et de l'industrie, tout a subi un changement, dont les effets se communiquent à l'Europe, et dont l'influence va recommencer une ère nouvelle de gloire, de puissance et de civilisation. A la manière brillante

et extraordinaire avec laquelle le dix-neuvième siècle s'est annoncé, il lui faudra un grand peintre qui fasse autre chose qu'un simple profil......

B.

LES HEURES.

Ce sujet a occupé tour à tour les poètes, les peintres, les graveurs et les auteurs comiques; il a bien plus souvent occupé les oisifs, les femmes du beau monde, les petits-maîtres, les intrigans, et surtout les amoureux. Ne chargeons point cette nombreuse nomenclature sur un sujet aussi aimable que varié, et mettons un peu d'ordre dans les idées agréables, ridicules, intéressantes, comiques et même morales qu'il peut offrir à l'imagination de nos lecteurs.

Et d'abord, parmi les poètes, quels détails charmans et gracieux Thomp-

son et Saint-Lambert n'ont-ils pas tracés sur les divers emplois des heures! Le cardinal de Bernis n'a-t-il pas été d'un charme parfait, quand il en a parlé dans son poëme des *Quatre parties du jour*? L'abbé de Reyrac n'a-t-il pas composé des vers charmans à ce sujet, dans l'hymne magnifique et plein de verve qu'il a adressé au soleil?

Sans aller chercher dans les nombreux almanachs des Muses tout ce que les mille et un poètes fugitifs, qui se font imprimer pour le premier jour de l'année, ont dit sur les *heures* et sur leur fuite tour à tour lente et précipitée, selon que les personnages de leurs romances et de leurs stances, ou sonnets, sont heureux ou malheureux, il suffirait de citer un poète plus sévère et plus sombre, qui a parlé des *heures* sur un ton plus solennel, avec une verve plus énergique et un sentiment plus profond que ne l'ont fait tous les poètes romanciers, anacréontiques, érotiques et fugitifs de tout genre. C'es

dans Young qu'il faut voir quel noble emploi, quelle grande et sublime image la poésie peut répandre sur les *heures !* Edouard Young a traité ce sujet touchant et philosophique avec autant de profondeur que de grâce, autant de sensibilité que de raison.

Tantôt il peint les *heures* comme d'inexorables accusatrices de ceux qui usent leur vie en frivolités, ou qui ne comptent pas le prix du temps; tantôt il les représente comme d'aimables compagnes du savant, du littérateur, de l'homme éclairé, qui s'occupe du bonheur et de l'instruction de ses semblables. Dans un autre de ses poëmes, Young présente les *heures* formant un groupe derrière l'homme de bien, l'homme bienfaisant, qui, en se retournant, aime à contempler les *heures* qu'il a si heureusement employées; ce qui forme un contraste effrayant avec l'homme oisif, l'homme malfaisant, qui n'ose pas jeter ses regards en arrière, craignant de voir les *heures* accusa-

trices de son oisiveté et de ses fautes.

Un écrivain observateur, aussi gai que profond, a cherché à décrire les *diverses heures de Paris*. Il nous montre la cinqième heure du matin occupée à approvisionner la halle. La sixième heure fait passer des approvisionnemens du grand marché aux divers établissemens de comestibles. La septième heure est pour le marché aux fleurs et aux plantes. Après la botanique, viennent les crieurs qui vendent des haillons à la misère, ou qui achètent de vieux vêtemens que le besoin vend à vil prix; voilà la huitième heure du matin. La neuvième appartient aux agens de l'agiotage, aux proxénètes des effets publics, aux *offreurs* de marchandises. La dixième occupe les intrigans, les solliciteurs de procès, les demandeurs de places; on voit dans le cours de la onzième heure, des agens plus distingués, courir en cabriolet chez les banquiers, les commissionnaires, les gros négocians. A midi, les divers acteurs des

scènes de la matinée se rendent dans les cafés où l'on déjeune à la fourchette ; là, tous ces serviteurs de la fortune ne parlent que de bonne chère, des affaires courantes, très-peu de la politique, et beaucoup de l'argent.

A une heure, les nouvellistes distingués par leur air capable et réservé, se promènent sur les boulevards ou assiégent le devant de la porte des cafés renommés. A deux heures, tout ce qui tient à la banque, au grand commerce, au jeu des effets publics, s'agite, court en voiture, et va, après maintes visites bien intéressées, se réunir à la bourse, observer l'influence de la politique sur l'agiotage des effets et sur le prix des denrées coloniales. A trois heures, les oisifs brillans, les hommes de bon ton sont fort occupés des visites d'étiquette, des complimens de mariage, et d'autres affaires de cette importance. A quatre heures, tous les parasites réalisant leurs tableaux des *dîners* de la semaine, se préparent et circulent pour

se rendre chez les *Amphytrions obligés*. A cinq heures, tout est consacré à la gastronomie : les gourmands, les gourmets, les amateurs de table sont en activité jusqu'à l'heure où les spectacles s'ouvrant au public, leur permettent d'aller digérer en paix, ou d'accompagner les bouffes et les musiciens de leurs ronflemens sonores. Le temps de la durée des spectacles laisse Paris tranquille ; le passage des voitures est suspendu, et ne recommence qu'à onze heures jusqu'à minuit. Ici commence la journée des véritables gens du bon ton. A une heure, la femme à la mode commence sa toilette, et se présente dans les salons à deux heures. Voilà l'heure qui réunit tous les joueurs célèbres, les étrangers riches et les gens comme il faut, jusqu'à cinq heures, moment où recommence l'activité utile du peuple occupé d'approvisionner Paris, et d'animer les divers ateliers.

Oublions un instant ce partage des

heures dans la capitale, pour nous dédommager par le charmant emploi qu'en ont fait les artistes. Le Poussin a peint les heures dansant au son de la lyre touchée par le temps : et la gravure a multiplié cette pensée philosophique. Cette allégorie est charmante; elle représente le temps, cet inexorable et sévère vieillard, suspendant un instant ses ravages, posant sa faulx et ne songeant plus qu'à arrêter lui-même, par le charme de l'harmonie, la marche trop rapide des heures. Bel éloge de la musique et de son heureuse influence sur la vie humaine !

Quant aux auteurs comiques, ils se sont aussi emparés des heures; le théâtre des Variétés a *Une heure de folie :* le théâtre Feydeau a représenté *Une heure de mariage* et *Un quart-d'heure de silence.* On va applaudir toujours au théâtre Français, la jolie petite pièce de *Minuit.*

C'est ainsi que les heures ont fourni une ample matière aux arts, aux lettres

et aux écrivains de tout genre. Quant aux oisifs, ils disent sans cesse : Voilà l'heure de telle promenade, de tel spectacle, de telle réunion. Les femmes du beau monde connaissent parfaitement l'heure où l'on reçoit, l'heure du bal, l'heure où l'on n'arrive à l'opéra que pour le ballet. Quant aux amoureux, la langue Française a consacré ce mot charmant : l'*heure du berger*. Les idées que ce mot rappelle sont bien plus agréables que celles que fait naître ce beau vers de Colardeau :

L'heure sonne, on la compte, elle n'est déjà plus....

Cela ressemble parfaitement à l'effet que produit la lecture d'un feuilleton.

B.

LES ROMANS.

Les récits amusans sont aussi anciens que le déluge et même davantage ; car

j'imagine que si Ève avait su écrire, elle en aurait composé pour les lire à son mari. Mais il est très-probable qu'elle lui en fit de vive voix. Le roman est né du besoin de se faire écouter et de celui d'être ému. Quand tous nos besoins physiques sont satisfaits, nous éprouvons encore un mal-aise qui vient de l'absence des sensations; alors nous cherchons à dissiper l'ennui par l'image de ces mêmes passions dont la réalité nous manque, et dont les émotions douces ou fortes nous arrachent à un état de stupeur qui nous est insupportable. De là le plaisir que les hommes ont à converser entre eux, c'est-à-dire, à faire des contes, car la majeure partie de nos entretiens sont des récits.

D'autre part, peu de personnes sont assez pourvues d'imagination et d'éloquence pour fixer l'attention d'une société, quand elle a épuisé les civilités et les nouvelles de l'atmosphère et du jour. Voilà ce qui a produit peu à peu les conteurs de profession. Tels étaient, car on

ne peut pas remonter plus haut, les *Rapsodes*, qui, avant l'invention de l'écriture, allaient débitant de mémoire tant de beaux combats; tels étaient nos anciens *Troubadours*, et tels sont encore aujourd'hui les *Improvisateurs* en Italie.

Nos bons aïeux avaient des *Bardes* qui leur chantaient les exploits vrais ou faux de leurs capitaines. C'est à leur exemple, depuis Charlemagne, que Turpin, Lancelot, Tristan et autres, inventèrent ces histoires merveilleuses qui composent la vénérable *bibliothèque bleue.* Vers saint Louis on mit au jour des *Fabliaux*, puis au treizième siècle, le *Roman de la Rose* avec les *Légendes dorées.*

Que n'avons-nous assez d'espace pour analyser tous ces romans! Il serait curieux d'en étudier l'esprit et les idées, pour connaître à fond les mœurs et le degré d'instruction des différens âges, parce que ces livres ont dû peindre les objets, les goûts et les sentimens qui régnaient alors : ainsi, l'on verrait successivement les Français brigands et ca-

gots, croisés et dissolus, ligueurs et controversistes, on verrait dominer l'un après l'autre, la chevalerie, les pélerinages, la dévotion et l'athéisme; on verrait, sous Louis XIII, naître ce genre emprunté des Italiens qui inonda le siècle suivant, et produisit la galanterie guerrière de Louis XIV, et ces bergers héros dont Honoré d'Urfé peupla les rives du Lignon. Alors Scudéri faisait languir un amant, pendant douze grands tomes avant d'obtenir chastement la main de sa belle.

A ces éternelles formalités succédèrent les *Nouvelles* et les intrigues compliquées des Espagnols et des Maures. Nous les dûmes à la guerre de la succession, qui nous fit connaître *l'immortel Don Quichotte.* Ce fut Scarron qui mit à la mode ces récits dont le Noble a farci ses nombreux volumes. Bientôt on ne goûta plus que les sérénades et les déguisemens nocturnes.

Enfin *la Princesse de Clèves* opéra une révolution, et le Français comprit que

ce genre de littérature devait, plus que tout autre, peindre l'homme de la nature. On en bannit ce luxe d'imagination et ce gigantesque qui tenaient à la mode et à des mœurs imaginaires. On se borna au simple historique d'une intrigue amoureuse. Sans détails et sans ornemens nous eûmes *Télémaque.* Mais comme il faut varier, le langage des boudoirs et l'afféterie d'une certaine classe prévalurent; ce fut alors que l'abbé Prévôt traduisit les chefs-d'œuvre que l'Angleterre venait de produire; il en composa lui-même un genre sombre qui rembrunit un peu nos idées; mais il sut racheter cette faute par des compositions morales plus agréables, et par un style vrai et sentimental. Enfin, Riccoboni, Voltaire, J.-J. Rousseau, Lesage et Marmontel nous donnèrent une foule de productions parfaites en ce genre. N'oublions pas Bernadin de Saint-Pierre et Barthélemi qui, si heureusement et si à propos, éclipsèrent *Faublas*, en mettant au jour

Paul et Virginie, et le *Voyage d'Anacharsis.*

T. B.

DÉBATS LITTÉRAIRES
ET
BAS-BRETONS.

S'IL s'élève souvent dans la capitale des débats littéraires qui font l'amusement des salons comme des cafés, il ne faut pas croire que la province ne puisse en offrir aussi qui soient dignes d'exercer le pinceau d'un peintre habile.

Il faut d'abord vous apprendre qu'il existe, depuis long-temps, à Q.....r * C.....n, ma patrie, un corps littéraire qui a ses statuts, ses séances périodiques, ses distributions de prix, comme toutes les autres académies de l'Europe; et si les journaux de Paris n'ont pas encore fait mention de ces illustres aca-

* Quimper-Corentin

démiciens, ce n'est assurément pas la faute du secrétaire perpétuel, mais jusqu'à présent on n'a pu trouver dans la ville un seul libraire qui voulût se charger des frais d'impression.

Quoi qu'il en soit, les places vacantes sont (comme à Paris) l'objet de l'ambition de tous les littérateurs de la Basse-Bretagne. Il y a près de deux mois qu'un de nos académiciens s'avisa de mourir. Aussitôt les candidats de s'intriguer et de mettre en jeu M. le maire, l'adjoint, quelques notables illétrés (1) que, par égard pour notre petite ville, on avait cru devoir nommer pour soutenir notre académie naissante. Suivent les gens de lettres; parmi lesquels se trouvent quelques auteurs dramatiques. (car Q.....r a aussi son théâtre, un ré-

(1) Dans quelques académies de l'Europe on les désigne sous l'épithète de membres *honoraires*. Ils assistent rarement aux séances, et ne se montrent que lorsqu'il s'agit de faire élire un de leurs protégés.

pertoire et de petits journaux à la main, dans lesquels nous discutons chaque jour le mérite des auteurs et le talent des comédiens.) *Mais comme ces sortes de jugemens ne s'impriment pas*, le journaliste de Q.....r (1) n'a point à craindre qu'on vienne lui opposer ses articles et lui prouver ses nombreuses contradictions. Tout cela irait donc le mieux du monde, si l'esprit de coterie n'était venu tout-à-coup troubler notre estimable académie.

Il s'agissait de nommer à une place vacante. Trois candidats se présentaient à-la-fois, chacun avec des titres différens.

Le premier alimente notre petit théâtre de Q.....r depuis 10 ans, ses pièces

---

(1) L'auteur voudrait-il faire allusion aux feuilletons de ces journalistes qui, dans l'espace d'un mois, trouvent le moyen de se contredire au moins *huit* ou *dix* fois sans rien perdre de leur considération littéraire.

(*Note de l'Editeur*).

sont de petits chefs-d'œuvre et souvent nous avons cru que *votre Molière, en mourant, lui avait légué ses pinceaux.*

Le second, marchant sur les traces de vos grands maîtres, avait chanté ses malheurs d'une manière si touchante, qu'on regrettait en quelque sorte de n'avoir pas partagé son exil.

Le troisième qui, d'abord, avait embrassé la carrière dramatique, et avait été sifflé sur le théâire de Q.....r, avait pris depuis sa revanche, en traduisant le plus célèbre poète de l'antiquité én vers *Bas-Bretons*,

Voilà nos trois candidats en campagne. Vous les voyez assiéger la porte de nos respectables membres, et chercher tous les moyens d'obtenir un suffrage qu'on ne devrait jamais accorder qu'au talent.

Que n'ai-je la plume d'un Tacite pour vous retracer les scènes étranges dont la ville de Q.....r a été le théâtre pendant les quinze jours qui ont précédé l'élection! Inculpations menson-

gères, lettres anonymes, caresses, dîners oui, messieurs, dîners) et, jusqu'à la *religion*, tout a été mis en jeu pour évincer l'auteur dramatique et diminuer le nombre de ses partisans. La veille encore de l'élection, l'obscur traducteur Bas-Breton comptait des voix, montrait audacieusement la liste de ses protecteurs, et nous avions tout à craindre que le premier corps littéraire de la Basse-Bretagne ne cédât à l'influence de ceux qui donnent à dîner. C'en était fait de notre gloire littéraire... Enfin le jour de la justice s'est levé sur nous, et l'auteur dramatique a été proclamé.

Je félicite la capitale et l'académie française de ne pas offrir de scènes de ce genre; *tout s'y passe en conscience.* Les talens médiocres y sont mis à leur place, et le mérite seul obtient les suffrages des gens de goût.

Kéritravan Kervalec.

L'ESPRIT D'ANALYSE

ET

SON USAGE DANS LA SOCIÉTÉ.

La vérité est le but auquel tous les hommes doiventse proposer d'atteindre. Mais ne considérer les choses que sous le premier aspect, c'est le chemin de l'erreur ; et qui ne juge que sur les surfaces que présente l'ensemble, porte un jugement que n'avoue pas toujours la saine raison.

Pour bien juger, il faut connaître. Or le seul moyen de connaître est de décomposer l'objet inconnu. Si l'*Analyse* n'en donne pas toujours les principes, ou parce que ceux-ci se trouvent au-dessus de l'intelligence humaine, ou par quelque autre raison que ce soit, elle y découvre au moins une infinité

de rapports qu'on ignorerait absolument sans elle.

Cela est vrai, me dira-t-on, pour les sciences abstraites; mais peut-on *analyser* dans le monde ? C'est une opération longue, difficile et qu'il faut abandonner à ceux qui se livrent à l'étude et aux profondes méditations : quelle erreur! Familiarisons-nous un peu avec le mot, et nous verrons que l'*Analyse* est peut-être encore plus nécessaire dans le monde que dans le cabinet. Je dirai plus : elle y est employée aussi souvent et par ceux-là même qui craignent de s'en occuper. La différence qui se trouve entre eux et les philosophes à cet égard, ne consiste que dans les objets.

Une jolie femme, à sa toilette, *analyse* ses traits, cherche les rapports que les ornemens étrangers peuvent avoir avec sa figure, et ne se détermine à poser une fleur, un peigne ou un diadême sur sa tête, qu'après l'examen le plus scrupuleux de l'effet qu'il doit produire au spectacle ou dans une soirée.

Vaque-t-il un emploi à la bienséance de quelqu'un ? celui-ci s'occupe aussitôt des moyens qui peuvent intéresser le ministre en sa faveur ; il les analyse, les pèse, et ne choisit entre eux qu'après la plus juste appréciation.

Un plaisant de profession analyse le matin les rapports qui sont entre son talent et le ton des cercles où il veut faire rire le soir. C*** lit tous les jours quatre journaux, et puise dans chacun d'eux l'opinion qu'il doit faire valoir dans telle société. Au faubourg St.-Germain, il se montre anti-philosophe et blâme à outrance toutes les productions de Voltaire. Au faubourg St.-Honoré, ce n'est plus le même homme. A peine a-t-il fixé les yeux sur la compagnie, *analysé* l'esprit et les principes qui dirigent ceux qui s'y trouvent, qu'il abjure sans effort sa première doctrine, et se range volontiers sous les étendards de l'irréligion et du cynisme. C'est bien là, observera-t-on, le caractère d'un homme faux et hypocrite. J'en conviens,

mais lui refusera-t-on l'esprit d'*analyse* ?

Plus je parcours les différens états de la société, les différentes positions, les différentes circonstances, plus je remarque que tous les hommes analysent tout ce qui se rapporte à leur intérêt particulier. Cet intérêt est un maître dont les leçons sont bien rapides; ce serait sans doute un excellent mentor, s'il ne s'aveuglait pas trop souvent sur lui-même. Mais les hommes qu'il instruit si bien sur la méthode de le servir, il les trompe sur la nature des objets qu'il leur indique.

Tel journaliste, par exemple, se croit, depuis dix ans, intéressé à déchirer la mémoire de Voltaire, et à déprécier les talens de La Harpe. On pense qu'il y a dans cet acharnement une sorte de vocation, ou une persévérante sincérité; on se trompe. Les gens grossiers diraient peut-être qu'il se mêle à leur critique un motif bien vil. Eh bien! moi je soutiens que tout cela est le produit de l'*Analyse*, et je le prouve.

Le journaliste a dit en lui-même : « Je ne puis faire une tragédie supportable ; le mécanisme des vers m'est étranger ; prouvons au moins que nous possédons *le grec*, et prouvons-le à ceux qui ne connaissent pas cette langue. Peu nous importe d'avoir défiguré Théocrite, si, en le ressuscitant tant bien que mal, nous inspirons quelque confiance en nos lumières. Soyons inexorables pour quiconque doutera de notre supériorité. Ne souffrons pas qu'il s'élève à nos côtés un second autel où l'on sacrifie ; et si *la Harpe* s'avise de publier un jour ses réflexions sur Racine, *ne prouvons pas*, mais crions, jusqu'à nous enrouer, que l'auteur de *Mélanie*, de *Warvick* et du *Cours de Littérature* n'est qu'un sot, et qu'il doit s'humilier devant le successeur de Fréron. Le journaliste *analyse* ensuite très-froidement tous ses moyens de défense, si on l'attaque, il distribue avec soin tous ses auxiliaires ; il prépare pendant six mois l'opinion sur un commentaire de sa façon. Enfin l'*œuvre* du

professeur paraît au grand jour : sans doute on se l'arrache ? Vous êtes dans l'erreur : le pauvre commentaire gît chez Le Normant ; mais, chaque mois, à l'occasion d'un vers de Racine, tiré de fort loin, on a soin de vous annoncer que la compilation du professeur se trouve chez ce libraire, *au plus juste prix*. — D'où je conclus que le journaliste a fort mal *analysé* le goût du public, et que, pour cette fois, sa suprême intelligence a été mise en défaut. Et c'est ce qui arrive presque toujours, lorsque nous sacrifions la raison, la vérité, la justice, à notre intérêt.

Le philosophe chez lequel la *raison* éclaire l'intérêt, considère l'*Analyse* de ses facultés comme la plus indispensable. Il en fait sa principale occupation ; l'analyse de tout ce qui l'environne ne lui paraît que relative ; il en fait ses délassemens. C'est ainsi qu'il sait se rendre utile jusqu'à ses plaisirs.

Celui qui n'est point observateur, regarde, au contraire, l'*analyse* de tout

ce qui l'environne comme la plus nécessaire; il y donne tous ses soins. Celle de son propre individu lui paraît indifférente, accidentelle; il la néglige. C'est ainsi qu'il rend inutiles les facultés de son âme, par la fausse application qu'il en fait.

On peut donc conclure que tous les hommes *analysent* également. La différence n'est que du relatif au propre. (Ce qu'il importait de démontrer.)

M.....

LE COMTE

ET

LE CHEVALIER DE RIVAROL.

Tout Paris a connu les deux frères qui portaient le nom de Rivarol; ils se faisaient remarquer l'un et l'autre par une belle figure, par un esprit vif et brillant, de l'aisance dans les manieres,

et cette assurance avec laquelle on réussit dans le monde. L'aîné, qui prenait le titre de comte de Rivarol, était mieux partagé, sous tous ces rapports, que le chevalier : celui-ci s'étaya souvent de la réputation de son frère; mais, quoique sa légitime ne fût que celle d'un cadet, plus d'un auteur, maintenant sur le trottoir, en tirerait un fort bon parti; car on sait que le talent aujourd'hui consiste à savoir faire prospérer ses ouvrages, autant pour le moins qu'à les composer.

Voltaire disait en parlant du comte, *c'est le Français par excellence*. Si l'excès (et peut-être l'abus) de l'*esprit français* peut-être honoré du titre d'*excellence*, l'auteur du *Discours sur l'universalité de la langue française*, et du *petit Dictionnaire de nos grands hommes*, y avait plus de droits que personne, et personne ne mérita mieux que lui que ce mot lui fût appliqué par le plus beau génie du dix-huitième siècle. Personne enfin n'a porté plus loin

que le comte de Rivarol, le mélange des qualités et des défauts qui appartiennent à l'*Esprit français*. Il s'est élevé aussi haut qu'il était possible de s'élever avec ce qu'on appelle de l'esprit; mais il prétendit à la renommée qui naît du génie : ses efforts pour y atteindre n'eurent d'autre résultat que de faire sortir Rivarol de la classe des beaux esprits ordinaires. Ses ouvrages le placent dans un *médium* brillant; qui met en défaut la sagacité de ceux qui voudraient le juger. Son style a tantôt de l'élégance, de l'harmonie, de l'élévation, tantôt de la grâce, du mouvement, de l'énergie, et toujours de la pureté, quand l'auteur n'a pas recours à la recherche et à l'affectation. Malheureusement, le désir de faire effet l'entraîne, alors ses phrases étincellent d'épigrammes et d'antithèses qu'il se fatigue à rendre neuves et piquantes : voilà l'excès de l'*Esprit français*.

Mais l'application qu'il met à se former une manière d'écrire qui ne soit

qu'à lui, secondant ses dispositions naturelles à l'observation et à la causticité, lui procure, non des idées nouvelles, mais des expressions, des métaphores et des tournures originales qui étonnent. Est-il pour cela un homme de génie ?

Il serait fort difficile de prononcer entre des extrêmes qui se combattent sans cesse. Quel jugement fondé sur des principes reçus est-il possible de porter concernant un écrivain que l'on voit toujours au-dessus et toujours au-dessous de ces principes ; qui passe d'une pensée profonde à un persiflage, ou amalgame l'une et l'autre ensemble ; qui entre en matière avec la pompe de l'éloquence et finit par un trait plaisant ? Un tel homme est un Protée littéraire ; il change, au moment où vous croyez l'avoir saisi, sa véritable forme vous échappe toujours.

A quels traits reconnaître que la même plume a produit le discours *sur l'universalité de la langue française* et la

fable *du Chou et du Navet,* satire si piquante du poëme *des Jardins ;* le *petit Almanach de nos grands hommes,* où l'ironie la plus originale et la plus gaie se soutient et se varie d'un manière inépuisable, et la traduction de l'*Enfer,* du Dante, dans laquelle on a dit que *la physionomie du Dante et l'odeur de son siècle* transpiraient à chaque page ; enfin les parodies licencieuses et méchantes du *récit de Théramène* et du *songe d'Athalie*, et les *Lettres philosophiques à M. Necker sur l'importance des opinions religieuses ?* Il serait bien naturel de croire que ces différentes productions appartiennent à plusieurs auteurs, car elles offrent plusieurs genres d'esprit et de talent bien opposés entre eux.

On n'est pas aussi embarrassé avec le chevalier de Rivarol qu'avec le comte ; pour le bien définir et le classer, il suffit de parcourir ses écrits. Ce chevalier prétendait au bel esprit, et quelquefois justifiait cette prétention ; il écrivait

facilement, avec quelque pureté, mais il manquait d'haleine, de chaleur et d'originalité. Tout l'esprit qu'il possédait est réparti dans quatre volumes de productions imprimées séparément à différentes époques. Un libraire les a rassemblées et fait brocher en quatre petits volumes, et, par le moyen d'un titre général, il a donné à cette marqueterie typographique l'apparence d'une édition complète. Ces productions sont un conte philosophique en deux volumes, intitulé *Isman* ou *le Fatalisme; les Amours de Lysis et Thémire dans l'île de Délos,* qui remplissent le troisième volume; une tragédie intitulée *Guillaume le conquérant; le Poète emprunteur,* comédie en un acte et en vers; une pièce de poésie qui a pour titre *de la Nature et de l'Homme; les Chartreux*, poëme Français et Italien; une épître *sur la Suisse;* l'épisode d'*Olinde et de Sophronie*, imité du Tasse, et diverses poésies fugitives.

Isman ou le *fatalisme* est calqué sur

Candide. Voltaire avait voulu tourner en ridicule la fameuse opinion de Leibnitz et de Pope, ce rêve des gens heureux qui, avec une bonne santé, une bonne réputation et toutes les jouissances de la vie, répètent sans cesse que *tout est bien.* Le chevalier de Rivarol a pris pour sujet de ses plaisanteries le système qui gouverne l'innocence opprimée, la rend insensible au malheur, et l'absout en quelque sorte des fautes qu'elle a commises, en lui persuadant qu'elles sont l'inévitable effet de la nécessité. Dans Candide, au milieu de toutes les tribulations qui l'accablent, le docteur Pangloss s'écrie comiquement: *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.* Dans Isman, c'est un vieux capucin, nommé le père Bazile; qui, pour le moins aussi tourmenté que Pangloss, se console en disant: *cela devait être.*

L'auteur a trouvé plaisant de peindre un vieux Chrétien fataliste, malgré sa religion, et une jeune Musulman qui ne l'est pas, malgré la sienne. Cette idée

ne nous paraît pas heureuse : il est peu vraisemblable qu'un capucin croie à la prédestination, et qu'un sectateur de Mahomet n'y croie pas. Il y a quelquefois de l'intérêt, des peintures vraies, de la finesse d'observation et du trait dans ce conte ; il est écrit avec aisance et légèreté ; mais on y remarque trop le dessein d'imiter la manière de Voltaire. Les aventures que l'auteur suscite à ses personnages sont amenées sans art ; on voit qu'il ne les a point soumises à un plan et son but moral n'est jamais atteint ; son père Bazile ne serait pas-là pour dire : *cela devait être*, que les événemens n'en éprouveraient pas la plus petite altération. Le fatalisme n'est dans l'ouvrage qu'un mince accessoire dont on pourrait se passer, tandis qu'il devrait être le ressort qui fait tout mouvoir.

Le Temple de Gnide, par Montesquieu, a persuadé au chevalier de Rivarol qu'il devait faire le pendant de ce roman poétique, et il a composé *les*

amours de Lysis et de Thémire dans l'île de Délos. Comme la plupart des imitateurs, il est resté fort loin de son modèle. Cette production cependant offre de l'élégance, de la grâce, des détails agréables; mais elle est faible de conception, et la recherche du bel esprit s'y montre souvent à l'exclusion du naturel.

Nous n'analyserons ni la tragédie de *Guillaume le conquérant*, ni la comédie du *Poète emprunteur*, qu'on ne verra sans doute jamais représenter sur aucun théâtre. D'ailleurs, il serait possible que l'opinion que nous manifesterions n'inspirât pas une grande envie d'en entreprendre la lecture.

La pièce sur la *Nature et l'homme* est un peu meilleure que ces deux œuvres dramatiques. Elle a concouru en 1782 pour le prix de l'académie française. Son genre est celui des discours philosophiques de Voltaire; le style en est noble et soutenu; elle contient de beaux vers, point d'idées neuves, plus

de raisonnemens que d'images. Nous citerons de cette pièce les vers suivans :

Ces beaux jours ne sont plus, où près d'une compagne,
Sans brûler d'une ardeur que le trouble accompagne,
L'homme vivait heureux : pour lui l'astre des temps
Promenait dans les cieux un éternel printemps ;
La terre était alors un trône de verdure
Où régnait, sans sujets, ce Roi de la nature.
Il ne connaissait point les tourmens de l'espoir ;
Les dieux pour son repos oubliaient leur pouvoir.
Maintenant assiégé de misères sans nombre,
De l'antique bonheur l'homme n'a plus que l'ombre.
Frêle enfant des douleurs et promis au tombeau,
La crainte et l'espérance agitent ce roseau,
Soit qu'au milieu des cours son altière bassesse
Rende tous les mépris qu'elle reçoit sans cesse,
Ou qu'il ait aux plaisirs abandonné des jours
Que les cruels ennuis leur disputent toujours ;
Soit que d'un dur sillon il déchire la plaine
Pour obtenir un blé qu'elle donne avec peine.
Mortels infortunés, nous mourons sans retour ;
Mais, pour nous consoler, il nous reste l'amour.

Le poëme italien et français, intitulé *le Chartreux*, offre une scène touchante

et vraiment philosophique. Il fut donc un temps où M. le chevalier de Rivarol était philosophe ?

J. D........y.

FIEZ-VOUS AUX COMMENTAIRES!

Ce qu'il y a de mieux à faire chez un peuple où le génie a battu tous les sentiers de la gloire littéraire, où des écrivains en tout genre se sont élevés à ce haut degré de perfection auquel il n'est plus permis d'atteindre, c'est de maintenir sagement l'intégrité du langage qu'ils ont honoré de leurs chefs-d'œuvre, la pureté de leur goût, la droiture de leurs intentions, la noblesse et l'utilité de leurs vues philosophiques. En vain nous voudrions nous le dissimuler, tous nos efforts ne peuvent rien enfanter de comparable à ces écrits divins que nous

ont transmis nos ancêtres. C'est que chez les nations civilisées, il arrive une époque où l'humaine perfectibilité ne peut plus rien; c'est qu'il est un terme à la puissance créatrice des siècles accumulés, comme il en est un au génie de l'homme seul. Ce que des siècles ont produit, d'autres siècles peuvent le maintenir, mais sans aller au-delà; de funestes écarts et de fréquentes innovations amènent ensuite les jours de décadence et de barbarie. Telle est la marche de la nature. C'est à nous, par un calcul sage et réfléchi, de ne point compromettre une supériorité telle que l'esprit humain n'en connut jamais de semblable. C'est à nous de reculer, par la scrupuleuse observation de ce qui est, le retour de ce qui fut : l'ignorance et l'obscurité.

Le règne d'Auguste fut, pour les Romains, l'époque la plus brillante de leur gloire littéraire. Horace, Ovide et Virgile firent alors pour la langue latine ce que nos grands poètes du dix-

septième siècle ont fait depuis pour la langue française. Mais quand cet illustre triumvirat du génie n'exista plus, la poésie, à grands pas, marcha vers sa décadence. On ne sut pas réprimer l'essor du mauvais goût; il fut tel que l'on eût pu prévoir que la langue du peuple-roi ne tarderait pas à être avilie. On vit Claudien, par exemple, s'interdire jusqu'à la liberté de l'élision. Il avait la réputation de faire mieux que Virgile. D'autres allèrent plus loin que Claudien, et quelques poètes de la basse latinité finirent par mettre leur mérite essentiel à bannir de tout un poëme une lettre de l'alphabet. Ceux qui s'imposaient de pareilles difficultés n'étaient guères en état d'apprécier les vers d'Horace et des poètes du siècle d'Auguste. Qui sait si, dans quelque temps, nous apprécierons mieux Racine et Boileau!

C'est pour éviter un si grand désastre, qu'il faudrait considérer la littérature française moins comme un objet de culture que comme un objet de conserva-

tion. Riches autant que nous le sommes, satisfaits de nos conquêtes, jouissons en paix des plaisirs sans nombre qu'elles nous assurent; et, emportés par une folle ardeur, dans l'impuissance où nous sommes d'ajouter à de si rares trésors, ne perdons pas en efforts stériles un temps si précieux; il est bien plus doux de le consacrer à la méditation des grands hommes qui nous ont éclairés.

Osons le dire avec courage : il vaudrait mieux se contenter d'une admiration réfléchie pour les grands modèles, que de se consumer en inutiles tentatives dans une carrière où leur génie a moissonné toutes les palmes. Du moins, s'il est permis de s'y montrer après eux, ce ne doit être qu'en s'appuyant de leurs principes, qu'en se pénétrant de leur manière, qu'en s'autorisant des grandes et sublimes leçons qui rejaillissent sur nous des écrits qu'ils nous ont laissés. Religieux observateurs de leur doctrine admirable, ne nous précipitons sur leurs pas que pour la pratiquer. Seule elle

peut nous conduire à des succès légitemes, retarder l'époque d'une entière décadence, et maintenir parmi nous l'hérédité des lumières et du goût.

Que penser donc de ces novateurs imprudens qui s'éloignent des routes sacrées, si ce n'est qu'ils sont tourmentés du désir ardent de se singulariser ? La vie de l'homme lui laisse à peine le temps d'embrasser les seules vérités utiles ; pourquoi donc irait-il, s'arrachant aux clartés qui l'environnent, se dévouer sans retour et sans nécessité aux épaisses ténèbres dont ses hardis prédécesseurs ont pris soin de le dégager ?

Telle doit être la manière d'envisager la littérature française, si l'on veut arrêter la contagion du mauvais goût qui semble la gagner de plus en plus. C'est sans doute pour venir à l'appui de cette opinion que, dans le siècle dernier, et, principalement dans celui-ci, on a multiplié les commentaires et les analyses de nos plus grands écrivains, et les traductions de ceux de l'antiquité. Cet

hommage rendu au génie des grands hommes qui nous ont précédés, s'il atteste notre impuissance de les égaler, est une preuve du moins que nous les regardons en tout comme nos maîtres. Mais il faudrait que notre admiration pour eux ne fût pas entachée de trop de faiblesse ou de mauvaise foi; il faudrait surtout qu'elle ne fût pas quelquefois ridicule, et plus souvent injurieuse à la mémoire de ceux dont elle entreprend, sans légitimer son honorable mission, de nous révéler le génie...... Pense-t-on que les historiens, les poètes et les moralistes de l'antiquité, en supposant qu'ils reviendraient à la lumière, seraient bien satisfaits du travestissement que nous leur avons fait éprouver? Bien peu se reconnaîtraient dans ces copies fades et décolorées qui nous tiennent lieu de leurs écrits. Si les Corneille, les Racine, les Boileau, les La Fontaine, les Molière reparaissaient aussi parmi nous, que diraient-ils de ces pointilleuses remarques, de ces froides ana-

lyses que nous faisons et que nous ferons long-temps subir à ces chefs-d'œuvre immortels dont ils nous ont enrichi pour un plus digne usage ?

Ils pourraient croire d'abord que, par la succession des âges, nous avons acquis le droit de les juger, de penser mieux qu'ils ne pensaient, et de mieux faire ; mais bientôt nos frivoles et chétives productions leur découvrant la marche rétrograde de notre esprit, ils casseraient, de leur pleine autorité, les jugemens assez ridicules de notre suffisance sur ces parties de leurs ouvrages, faibles et défectueuses suivant nous, mais suivant eux supérieures, pour le moins, à ce que nous faisons.

Mais quel ne serait pas leur étonnement si, dans certains morceaux académiques, assez bien écrits du reste, ils se voyaient loués de ce qu'ils ont songé le moins à faire et à dire. N'est-il pas vrai qu'on leur suppose des intentions qu'ils n'eurent jamais, des vues rétrécies auxquelles ils ne pensaient pas ? La nature

était leur école. Ils suivaient l'impulsion de leur génie, et non le caprice d'une mode passagère. Ils écrivaient pour tous les siècles, sous l'inspiration du goût et de la raison, et non pour les boudoirs en présence de quelques femmes et de cinq ou six étourdis. Enfin, cette ardeur continuelle qui soutenait et alimentait leur constance, n'était point un désir immodéré de briller aux yeux de la multitude, de capter ses bruyans suffrages, d'accumuler les faveurs de la fortune ; c'était le véritable amour de la gloire, cet amour pur et désintéressé, source inaltérable des plus grandes vertus et des plus beaux talens.

En nous donnant ses trois discours sur la tragédie, le grand Corneille s'était fait à lui-même l'application des préceptes d'Aristote ; il avait aussi placé à la fin de chacun de ses poëmes dramatiques l'examen qu'il s'était obligé d'en faire pour le public. Là, fort de sa propre conscience, juste envers lui-même, mais

Ne devant qu'à lui seul toute sa renommée,

il s'était attaqué et défendu avec cette noble franchise qui le rend encore plus digne de notre admiration. Voltaire, qui peut-être n'aurait pas osé se juger de la sorte, ou qui, sans doute, ne voulait pas qu'on s'en tînt sur Corneille au jugement qu'un si grand poète avait porté de lui-même, Voltaire, dis-je, prétendit être le juge de son maître, et fit paraître ses commentaires. S'il les fallait opposer à ceux que Corneille avait faits, il serait aisé de prouver que ce dernier est plus intelligible pour ceux qui méditent sur ses chefs-d'œuvre, et qui cultivent l'art dans lequel il donne l'exemple et le précepte, tandis que Voltaire semble ne s'être étudié qu'à le faire descendre à la portée des gens du monde et des esprits superficiels. Corneille se découvre tout entier, avec un abandon qui vous charme et qui vous met dans la confidence de son génie ; Voltaire, le plus souvent cherche à le rendre méconnaissable, à lui faire perdre de sa dignité et par l'importance qu'il attache à des

remarques frivoles, et par la gène qu'il se donne quand il faut louer ce qu'en bonne conscience il n'imite jamais. Il faudrait en conclure que Voltaire a fait un commentaire pour le moins inutile aux gens éclairés, insuffisant pour les gens du monde, les demi-lettrés, et surtout pour les étrangers auxquels, cependant, il semble adresser de préférence un travail qu'il savait bien n'être pas fait pour eux.

Le père de la tragédie une fois traduit au ridicule, ou commenté comme un barbare, on dut s'attendre à voir subir la même épreuve au père de la comédie. Bret se chargea de cet emploi; mais, cette fois, on ne vit pas en lui un disciple jaloux de la supériorité de son maître. Bret est loin sans doute d'approcher du style brillant de Voltaire, mais il montre assez de raison et de sagacité dans les notes grammaticales et les recherches historiques dont il lui a plu d'accompagner modérément l'édition publiée par lui, des œuvres de

Molière. Il y a joint aussi des observations de Voltaire sur chaque pièce de l'auteur du *Misanthrope ;* mais ces observations, composées précipitamment, se ressentent, comme on en convient, de la rapidité avec laquelle elles ont été faites.

Malgré l'ouvrage de Bret pour s'énoncer dans le sens des partisans des commentateurs, il manque à la littérature française un commentaire complet des comédies de Molière ; La Harpe n'a conservé dans son Lycée, que cent pages à l'examen du théâtre, le plus parfait que nous connaissions! On nous a dit qu'un M. de Saint-Prosper tentait cette entreprise ; nous lui souhaitons un plein succès.

B.

LES LECTURES DE SOCIÉTÉ.

Rien n'a peut-être plus contribué à la rapide décadence de la littérature

que cet esprit de coterie qui tend à transformer quelques salons en autant de Parnasses, et leurs jugemens en arrêts suprêmes du goût. Une plaisanterie de Molière est devenue une réalité, et c'est avec une rare impudence que plusieurs de ces aréopages soi-disant littéraires ont pris pour devise :

« Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis. »

Mais convenons que ce qui a prêté de puissantes armes à l'esprit de coterie, c'est la manie des lectures de société. L'amour-propre de beaucoup d'auteurs a été flatté des applaudissemens obligés qu'ils recevaient dans ces occasions; ils n'ont pas vu que c'était se soumettre à un tribunal qui ne leur permettait plus de décliner sa juridiction; que d'ailleurs ils s'astreignaient à aller également solliciter dans tous les tribunaux du même genre qui s'établissaient la bienveillance des juges, ou s'ils ne le faisaient pas, ils s'exposaient à ce que dans celui qu'ils auraient

négligé on appelât du jugement rendu en leur faveur par un autre.

Le temps n'est plus, à la vérité, où un auteur lisait son ouvrage sans être écouté; la scène du *Cercle* est bien loin de se renouveler dans nos salons. Mais celles qui s'y jouent n'offrent-elle pas un autre genre de ridicule? A l'apprêt que l'on met à la moindre lecture, à la nombreuse société que l'on y rassemble, à la parure des femmes, à l'air important des hommes, ne croirait-on pas que l'affaire la plus grave, la plus solennelle a exigé cette réunion? Je ne parle pas de l'air de dignité, je dirais même auguste, que prend la maîtresse de la maison, et qui semble dire à tous les invités : « On me regarde comme le « juge suprême des talens, cependant je « consens à vous prendre pour mes asses- « seurs. » Mais, sans contredit, la figure la plus piquante du tableau, c'est l'auteur qui, d'un air orgueilleusement modeste, promène ses regards sur l'auditoire, sollicite l'indulgence du ton dont on

commande l'admiration, lit avec emphase l'œuvre souvent la plus commune, et, de temps en temps, comme l'a fort bien dit un écrivain moderne :

« Ecoutant des bravos les aimables concerts,
« Savoure un verre d'eau moins sucré que ses vers (1). »

La lecture terminée, après l'explosion de la satisfaction générale, on fait, pour la forme, quelques observations à l'auteur. Il remercie d'un sourire de protection ceux qui se donnent cette peine, et a grand soin de n'en tenir compte. Il sort, persuadé que son ouvrage a fait le plus grand effet; mais combien sa vanité serait punie, s'il pouvait assister invisiblement à la conversation qui remplace les propos flatteurs qu'on vient de lui adresser. C'est le revers de la médaille. Les traits malins pleuvent de tous côtés; l'épigramme la plus insipide est mieux accueillie encore

(1) M. Le Duc, dans son *Nouvel Art poétique.*

que ne viennent de l'être ses vers, et, par une compensation assez naturelle, comme on a trouvé tout *admirable* en sa présence, on trouve tout *détestable* en son absence ; car on sait que ces deux mots sont les seules formules des sentences de la bonne société, et qu'elle a pris à la lettre l'assertion de Boileau.

« Il n'est point de degré du médiocre au pire. »

A quoi donc servent, en dernier résultat, ces lectures ? A faire croire aux gens du monde qu'ils sont des connaisseurs, aux sots, qu'ils ont du jugement et du goût, aux femmes qu'elles doivent fixer les réputations, aux auteurs que, dans des éloges de convenances, ils ont entendu la voix de leur siècle et même de la postérité ; enfin à augmenter la masse des faussetés qui se débitent dans nos cercles et des traits malins qui y circulent.

Ce n'étaient pas des lectures de société qui faisaient ces grands maîtres dont les ouvrages serviront toujours de mo-

dèles. Racine et Despréaux cherchaient des censeurs et non pas des flatteurs. Ils lisaient leurs ouvrages à des hommes faits pour les entendre et les apprécier ; ils n'auraient jamais imaginé de se donner en spectacle dans une assemblée nombreuse et de transformer en sociétés littéraires tous les cercles de leur connaissance.

Qu'on ne m'oppose point la fameuse lecture du *Tartufe* chez Ninon. Certes, d'après les noms illustres des auditeurs, on ne sera pas tenté de la comparer à une lecture de nos jours, puisque Molière était là jugé par ses pairs ; à moins que l'on n'observe que nos écrivains modernes, lisant leurs productions informes devant un auditoire digne de l'ouvrage, leurs rapports mutuels sont au fond les mêmes et les proportions gardées.

Ne soyons point injustes cependant, et convenons que quelquefois le vrai talent se laisse entraîner, par faiblesse, à des complaisances dont intérieure-

ment il s'accuse, et que plus d'un auteur estimé a donné, malgré lui, des lectures d'apparat qui, sans doute, ne lui ont fourni aucun secours pour son ouvrage; mais qu'il n'en serait pas moins injuste de le lui reprocher. Ainsi, Lesage, qui avait consenti à lire son *Turcaret* devant des personnes illustres, punit, par un mot piquant, l'insolent retard d'un Midas de ce temps. « J'arrive un « peu tard », dit l'épais et malavisé personnage, pour lequel on avait longtemps différé la lecture; « mais que « voulez-vous? Un tas de gens avaient « à me demander des places, des fa- « veurs : il m'a fallu perdre une heure « ou deux avec eux. » — Je vais, monsieur, vous la faire regagner, dit froidement Lesage, en remettant son manuscrit dans sa poche; et il sortit malgré tout ce que l'on fit pour le retenir.

De nos jours, un auteur comique, très-connu, fut vivement pressé de venir lire chez une personne, également très-connue alors, un ouvrage en cinq

actes qui, n'ayant pas encore été joué, excitait une vive curiosité. Il y consentit, sur la promesse qui lui fut faite qu'il ne s'y trouverait que quelques amis.

Il arrive, et n'est pas peu surpris d'apercevoir une assemblée de près de deux cents personnes. Il jugea, sans doute en lui-même, que le maître de la maison devait être le plus heureux des hommes, puisqu'il pouvait compter ses amis par centaines. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage fut lu devant ce nombreux auditoire. On blâma quelques traits, plusieurs autres plurent généralement. Quelque temps après on joua la pièce, et le jugement du public fut, sur tous les points, le contraire de celui de ce cercle de connaisseurs. Et puis fiez-vous aux résultats des lectures de société!

Au reste, ce n'est pas d'aujourd'hui que cette mode est introduite parmi nous. Dans le dernier siècle, le goût des lectures était déjà répandu. Il est flatteur d'avoir des primeurs en tout

genre, et l'amour-propre est si bête, qu'il aime mieux s'ennuyer d'un mauvais drame encore inconnu, que d'aller chercher au théâtre, ou de douces émotions, ou une gaîté franche et communicative. Aussi, comme il connaissait bien le cœur humain! ce Molière qui, sur la crainte qu'on lui donna qu'un grand seigneur ne se reconnût dans une de ses pièces, n'imagina qu'un moyen de détourner le coup : ce fut d'aller la lui lire. Une pareille lecture ajoutait une excellente scène à la pièce.

Les lectures de société devraient être réservées pour les gens du monde qui veulent se mêler de littérature. Jugés alors par un auditoire aussi frivole que l'ouvrage, ils pourraient s'enivrer des louanges qui leur seraient prodiguées; ils auraient la réputation des salons, récompense assez forte de leurs esquisses; il ne tiendrait qu'à eux de se persuader que c'est la gloire : personne ne les en désabuserait, et ils ne s'exposeraient point, en livrant leurs essais au

public, à perdre tout-à-coup cette opinion.

De leur côté, les véritables gens de lettres n'iraient point mendier ces éloges dont intérieurement ils apprécient la valeur : ils mettraient à retoucher leurs productions le temps qu'ils perdent à les lire, et tout le monde y gagnerait.

Ils ne se banniraient point pour cela de la société qu'ils doivent au contraire fréquenter, pour que leurs portraits soient ressemblans; mais ils y seraient spectateurs et non pas acteurs; ils renonceraient enfin au stérile honneur d'être applaudis dans un salon, et songeraient plutôt à s'assurer la gloire de voir leurs ouvrages dans toutes les mains.

T.

L'AUTEUR DE SOCIÉTÉ.

Il n'a rien exagéré, l'auteur de la *Grande-Ville;* il est peut-être même resté au-dessous de la vérité, quand, dans sa Lanterne Magique, il parle des *six mille six cent soixante-trois auteurs que Paris a le bonheur de posséder*. Si les trois ou quatre cents pièces nouvelles que l'on donne chaque année, ne suffisent pas pour justifier son assertion, que l'on songe à l'énorme quantité de poètes de société qui forment, pour ainsi dire, la réserve de cette armée littéraire. L'usage a établi chez nous qu'un mariage, une naissance, ne peuvent avoir lieu sans que l'auteur de la maison ne les célèbre, tant bien que mal, dans des couplets où il arrange comme il peut l'*hymen* avec l'*amour*, et ses *vœux* avec des *jours heureux* qu'il prédit au marmot. Malheureusement

les poètes ne jouissent plus de la belle prérogative que leur accordait l'antiquité, de prédire l'avenir. L'*amour* est souvent aussi fugitif que les vers de ces messieurs, et l'enfant à qui l'on a promis les années de Nestor, est quelquefois mort au bout de deux jours. Mais n'importe, à la prochaine occasion on n'en recommencera pas moins les mêmes fadeurs et les mêmes prédictions.

Ce n'est encore là que la plus faible partie du domaine des *auteurs de société*. Les fêtes, le jour de l'an et les jours des naissances, voilà où brille le plus leur inépuisable verve. Que de jolies choses, de traits heureux leur fait trouver le nom du patron ! Ces gentillesses, à la vérité, sont tant soit peu usées; mais la circonstance les rajeunit toujours, et les amis de la maison ne manquent jamais de se récrier sur la nouveauté de l'allusion.

Cependant, depuis quelques années, on a jugé à propos de perfectionner ce

genre ingénieux de littérature. Des couplets et des vers ont paru trop peu de chose pour célébrer de pareilles anniversaires, et il est telle société où les fêtes du père, de la mère, de l'oncle, de la tante, etc., sont solennisées par autant de petites comédies. De deux choses l'une : ou la pièce est remplie des éloges de celui que l'on fête; on ne parle que de sa bonté, de sa bienfaisance, etc., et l'on juge combien cela est amusant pour les spectateurs; ou bien l'auteur suit l'exemple de ce fameux lyrique qui, chargé de célébrer le vainqueur d'une course de chars, et ne sachant trop qu'en dire, se rejette sur les louanges de Castor et Pollux. L'auteur, dis-je, laisse la fête de côté, et cherche à égayer les auditeurs, qui du moins lui savent gré de l'intention.

Une dame poète fort connue, dont la prétention était de lutter avec les hommes dans les genres de poésie les plus nerveux, déclara la guerre, il y a quelques années, à cette manie de ver-

sifier pour tous les saints du Calendrier ; sa critique, remplie de traits spirituels, fut accueillie avec faveur par les véritables gens de lettres, à qui l'on ravit souvent un temps précieux, pour leur commander de ces inutilités. C'est une scène qui a échappé à l'auteur des *Oisifs*, que celle d'un homme qui vient chez le poète occupé d'un ouvrage important, demander des couplets de fête. — « Monsieur, c'est pour une dame extrêmement intéressante. — Monsieur, je n'en doute pas, mais n'ayant point l'honneur de la connaître...... — Elle est très-blonde, assez grosse, trente ans au plus ; une fille charmante ! vous voyez combien tout cela prête ! »

J'en reviens à l'attaque de madame P...... contre ces petits vers innocens qui sont devenus, chez nous, de rigueur comme le bouquet. On juge bien que les *auteurs de société* n'eurent pas de peine à la repousser. On est bien fort quand on a pour soi l'amour-propre des gens : il n'y a pas de sot qui n'aime à s'en-

tendre dire, au moins une fois l'année, qu'il a de l'esprit ; pas de femme qui veuille perdre la comparaison que ce seul jour peut-être on fera d'elle avec Vénus.

La morale, d'ailleurs, combattait elle-même en faveur de ces tributs offerts par la parenté ou l'amitié. Leurs liens sont déjà trop relâchés parmi nous, pour que l'on ne conserve pas avec soin tout ce qui peut contribuer à les resserrer quelquefois.

Un coup plus dangereux menaçait, il y a quelque temps, les *auteurs de société*. Deux trafiquans d'esprit, dont l'un est connu par plusieurs succès au théâtre, avaient fait annoncer dans nos journaux qu'ils se chargeaient de fournir des vers et couplets pour fêtes, naissances, etc., voire même des proverbes, petites pièces, et généralement tout ce qui concerne cette partie ; en un mot, de vendre de l'esprit à tous les gens qui n'en ont pas. Si ces deux magasins eussent prospéré en raison de leur utilité,

que seraient devenus tous ces petits Dorats de salon qui, avec des madrigaux d'un style maniéré, font tourner la tête aux belles ? Heureusement pour eux, un grand obstacle s'opposa aux succès des nouveaux Pellegrin. Il en est des couplets de fête, comme de beaucoup d'autres objets ; on est bien aise de pouvoir se persuader qu'ils n'ont été destinés qu'à nous seuls. Or, il n'est pas possible de supposer que des gens qui promettent d'approvisionner de cette denrée la capitale et les départemens, aient donné du neuf à tous ceux qui auraient eu recours à eux. Il est bien clair que toutes les *Marie* auraient reçu les mêmes complimens, et qu'ils auraient mis tous les Jean au même numéro. On a voulu éviter un pareil désagrément ; on a toujours un cousin ou un ami pour chanter l'*heureux jour*, et, à mérite égal, il doit obtenir la préférence.

Les poètes de société n'ont-ils pas d'ailleurs bien des ressources dans les

petits événemens qui en font le charme. Madame *** a perdu un de ses gants; voilà un sujet de couplets; madame *** est obligée de faire un long voyage; voilà pour une épitre. Le carlin de mademoiselle ** est mort; et vite une élégie. Voilà comme le talent sait tirer parti de tout, et comme l'auguste poésie est devenue, parmi nous, une espèce de jeu de société dont on ne peut pas plus se passer que de la bouillote et du boston.

Rien n'est plaisant pour l'observateur comme l'amour-propre de ces diminutifs d'auteur qu'on pourrait nommer, en quelque sorte, les surnuméraires de la littérature. Le jeune Damis n'a dans le monde aucune autre existence que celle-là. Dans deux ou trois sociétés on l'écoute comme un oracle. Il juge, il tranche, il décide de tout à tort et à travers; n'importe, il donne le ton, et personne ne s'aviserait de le contredire. Il est vrai que Damis, avec les bénéfices, est obligé de prendre les

charges. Le courant consiste en un proverbe pour la fête de la maîtresse de la maison, des vers au jour de l'an et quelques couplets aux mêmes époques, pour les personnes de sa société. Mais ces petites rentes à acquitter lui semblent bien peu de choses auprès de la considération qui en est la récompense. Damis, dont le public n'a jamais eu un quatrain, est présenté dans ce cercle, comme bien supérieur à tous nos auteurs du jour. Chaque succès est un vol qu'on lui a fait. Il avait depuis long-temps eu l'idée de telle scène, de telle situation. Quelque nouveau débarqué témoigne-t-il niaisement la surprise de ce qu'un homme d'un si grand mérite ne livre rien au jugement du public, il veut bien, en faveur de l'étranger, en détailler les raisons. « A quel théâtre porter ses productions? A l'Opéra, pour « être joué après sa mort. Aux Français, même raison à peu près. A « Feydeau, tomber entre les mains de « quelque compositeur sans goût qui

« vous entraîne dans sa chute. A l'O-
« déon, être joué incognito. Au Vau-
« deville, aux Variétés, des calem-
« bourgs, fi donc! » Quant aux théâtres du boulevard, il ne daigne pas même en parler. La vérité cependant est que Damis a présenté en cachette, à l'un de ces derniers spectacles, une pièce qui a été refusée à l'unaminité; mais c'est un secret entre son amour-propre et lui. Il n'en reste pas moins constant, dans deux ou trois salons, que Damis est un grand homme inconnu, et que, s'il veut bien se borner à être un *auteur de société*, c'est l'effet de sa rare modestie.

T.

L'AUTEUR PAUVRE,

LE

PAUVRE AUTEUR.

JE suis un auteur *pauvre* (je n'ose

présumer que je sois un *pauvre auteur*); je travaille *propter famem et propter famam* : malgré mes efforts, je ne puis parvenir à satisfaire l'une et à acquérir l'autre, et cependant je fais de tout, depuis l'acrostiche jusqu'au poëme épique, tout est de mon ressort. On a joué, il y a quelques années, au théâtre de la Gaieté, un mélodrame bien noir de ma composition, et que la cabale fit tomber à plat. Je cherche toujours la cause d'une catastrophe si éclatante, car vous saurez que j'avais réuni en trois actes, six meurtres, quatre assassinats, trois incendies et un tremblement de terre. Le déluge universel faisait le dénouement de ma pièce ; et vous avouerez qu'après avoir tué, assassiné, incendié et englouti acteurs, actrices, et même le souffleur, il était indispensable de les noyer pour avoir la certitude qu'aucun n'échapperait à ce bouleversement général.

Pour me venger du public qui me siffla, je lançai contre lui une satire en

vers de douze syllabes. Une volée de coups de bâton fut la seule réponse que l'on fit aux injures que j'avais prodiguées ; alors j'abandonnai la satire, comme un mauvais métier qui ne pouvait nourrir celui qui l'exerçait, et je me mis à composer des odes et des dithyrambes. Je fis du galimatias double, auquel personne ne voulut rien comprendre ; il est vrai que je n'y comprenais rien moi-même. Fatigué et rebuté de tant d'échecs dans une carrière où je m'étais promis tout à la fois de m'enrichir et de moissonner des lauriers, je renonçai aux odes, aux dithyrambes, pour me livrer tout entier aux romans historiques. Après un travail de quatre mois, je créai et mis au jour un de ces ouvrages hermaphrodites, dans lequel, à l'exemple de madame de Genlis, j'avais altéré à plaisir l'histoire et la chronologie sans trop m'embarrasser de la vérité. Ce nouvel essai n'eut aucun succès ; le libraire en fut pour son argent, et moi pour ma peine. Pour le dédomma-

ger, je lui fis présent d'un manuscrit politique, dont aucun publiciste ne put achever la lecture. J'avais commencé la ruine du libraire par l'histoire, je la complettai par la politique.

Après une série presque non interrompue de chutes et de rechutes, vous pourriez imaginer que j'abandonnai la partie; non, Monsieur, je ne me crus pas battu pour cela; je me jetai à corps perdu dans l'énigme, la charade et le logogryphe; mais j'arrivai trop tard. M. P****** d* W**** s'était emparé du haut bout, et je ne pus l'en déloger. Jugez ma mauvaise étoile: je devinais l'énigme du jour, j'envoyais le mot au bureau à cinq heures du matin; mais c'était toujours M. P****** d* W**** qui recevait les prix et les couronnes.

Il y avait de quoi désespérer un saint, et à plus forte raison un auteur; je m'armai de courage et résolus de vivre pour exercer la patience du public. Je cherchai long-temps un sujet qui pût le réveiller de son assoupissement; après de

longues réflexions et un examen plus approfondi du goût bizarre de mes contemporains, je composai un poëme en prose poétique, et prouvai par là que si mon imagination n'était pas aussi riche et aussi abondante que celle de l'auteur du *Génie du Christianisme et des Martyrs*, elle était pour le moins aussi folle, aussi déréglée. Mon poëme en prose n'avait pas le sens commun, je devais en conscience me flatter d'un succès inoui. Vain espoir :

Et de l'esprit humain étrange aveuglement!

Les journaux eurent l'audace et l'impertinence de me traiter de fou et d'extravagant; je répliquai par un appel à la postérité; on me ridiculisa d'une manière si burlesque, que je jurai de ne plus écrire; mais qui peut résister à son penchant?

Chassez le naturel, il revient au galop.

Je composai un sonnet à la louange

d'une des plus jolies femmes de France. Comme

Un sonnet sans défauts vaut seul un long poëme!

je ne doutais point que le public ne revînt de ses injustes préventions; eh bien! il n'en fut rien, et le mépris du public et de la jolie femme fut le seul honoraire que je retirai de mon sonnet.

J'aurais dû mourir de honte ou de rage; je ne fis ni l'un ni l'autre, et j'eus raison. Une idée lumineuse vint tout-à-coup éclairer mon esprit et dissiper les ténèbres de mon entendement; je reconnus avec une joie indicible, que je devais attribuer mes défaites successives en littérature à l'ignorance où j'étais de l'art de travailler un succès, et mon amour-propre fut très-flatté, en pensant que le succès en ce monde dépendait, non de la valeur des choses en elles-mêmes, mais de la manière de les faire valoir, et que si mes ouvrages eussent été imprimés par A., vendus par B., vantés par C., D., etc., je serais

aujourd'hui au troisième Ciel littéraire.

D'après cette découverte importante, je me suis arrangé de telle manière, qu'à l'avenir mes ouvrages passeront par ces trois filières; et pour donner au public l'avant-goût des jouissances que je vais lui procurer, je lui annonce que je ferai paraître incessamment un roman en six volumes (qu'on pourrait réduire en deux), des lettres inédites, des mémoires posthumes avec des notes, etc., etc.

Inéditographos.

AMOUR-PROPRE D'AUTEUR.

Si la conscience des talens dont on est doué peut-être qualifiée d'amour-propre, je soutiens que l'amour-propre est nécessaire aux auteurs; les raisons

sur lesquelles je fonde cette assertion, sont trop faciles à saisir, pour que j'entre à cet égard dans un plus ample détail. Chaque homme, dans quelque rang qu'il soit placé par la nature, l'éducation ou les usages de la société, s'élève lui-même, en idée, un cran plus haut què celui qu'il occupe. Il n'en est pas de même de l'amour-propre d'auteur; celui-ci a un motif qui ennoblit jusqu'à cette faiblesse de l'espèce humaine. Pour entreprendre quelque chose de grand, un auteur a besoin de s'en croire capable; il faut qu'il rêve la gloire pour la conquérir. Qui ne lui pardonnerait un si beau rêve, lorsqu'il assure ses succès et nos jouissances! Malheureusement, il n'arrive que trop souvent que les auteurs s'engouent de leur mérite, au point de se rendre insupportables, ou pour le moins souverainement ridicules aux yeux des personnes qui les fréquentent. Horace aimait le vin, mais il laissait l'ivresse aux barbares de la Scythie. Belle leçon

pour les gens de lettres ! L'amour-propre leur est permis ; mais ils ne doivent jamais vider la coupe de la vanité.

Je disais tout à l'heure, qu'un auteur excessivement vain finissait, quel que fût son talent, par se rendre insupportable ou ridicule. Pour prouver ce que j'avance, je n'ai que l'embarras de choisir entre une multitude de faits probans. Toutefois, comme des réflexions générales ne doivent jamais dégénérer en satire, je m'abstiendrai de nommer les masques. Un écrivain, rempli de génie du reste, s'était tellement rendu insupportable par son orgueil, qu'il faisait dire, même à ses amis : « *Cet homme* PUE *la vanité.* » J'en sais un autre dont on ferait l'apothéose, qu'il ne croirait pas encore avoir obtenu l'hommage qui lui est dû. Voilà pour l'amour-propre insupportable.

Passons à l'amour-propre ridicule. les deux anecdotes suivantes suffiront pour le caractériser.

Cléon avait composé une pièce pro-

pre à faire fuir du théâtre les spectateurs les mieux aguerris contre l'ennui. Las de voir jouer son ouvrage dans le désert, il alla trouver le directeur du théâtre : « Ma foi, Monsieur, « lui dit-il, vous me servez assez mal. « — Moi, Monsieur ! Eh ! de quoi vous « plaignez-vous ? J'ai fait monter votre « pièce par mes meilleurs acteurs. — « Il est vrai ; mais vous avez soin de ne « la donner que les jours où la salle est « vide. » Ce dernier point est vrai : Cléon ne se trompait que sur la cause.

On relevait, un jour, devant Dorante, une faute grave échappée à un de nos meilleurs auteurs. « Messieurs, s'écria « Dorante, il n'y a pas tant de quoi « vous récrier ; tenez, j'ai mis la même « chose dans mon dernier drame. »

Que conclure de tout ceci? sinon que l'amour-propre bien raisonné enfante de grandes choses, et que l'amour-propre outré rend les gens de lettres bien petits aux yeux des gens sensés. Il ne faut pas qu'un Lilliputien se croie un

Patagon, ou on lui prouvera en moins d'un instant,

Qu'un rat n'est pas un éléphant.

S. A.

L'HOMME DU MONDE
ET
L'HOMME DE LETTRES.

Il y a entre ces deux hommes bien des rapports et bien des contrastes. Séparés, ils offrent à l'esprit le moins sagace une foule de ressemblances et de dissemblances ; réunis, ils présentent un grand nombre d'avantages et quelquefois de ridicules. C'est sous ces divers rapports qu'il faut maintenant les considérer.

D'abord, sous le rapport de la renommée, ils se trompent tous les deux : l'un croit aimer la gloire, c'est l'illusion

de l'homme de lettres; l'autre court après le bruit, c'est la vanité d'un homme du monde. L'homme de lettres recherchant la gloire, ressemble, dans sa passion littéraire, à un véritable amant; l'homme du monde courant après la célébrité, ne ressemble qu'à un fat. L'agitation de l'amour-propre dans l'homme de lettres, et les mouvemens de l'intrigue dans l'homme du monde, représentent à merveille ces deux genres de caractère.

L'homme de lettres ambitionne follement la renommée qu'on obtient dans les salons, tandis que l'homme du monde désire ridiculement l'espèce de renommée que donnent les journaux. Tous les deux s'abusent: ces renommées d'un jour ne valent pas mieux que les autres réputations de boudoir. Le lecteur égoïste ou indifférent, qui a lu le panégyrique d'un poète ou d'un tragique moderne, dans un journal, oublie les chefs-d'œuvre aussi rapidement que le petit-maître brodé oublie la lec-

ture qu'un littérateur parasite vient de faire applaudir dans un salon de la Chaussée-d'Antin.

L'homme de lettres est obligé le plus souvent de faire de la littérature un *métier*, pour suppléer à ce qui lui manque du côté de la fortune ; l'homme du monde fait de la littérature un *marché* où il achète sa réputation et ses flatteurs. L'homme de lettres sollicite des places avec ses livres, ses vaudevilles et ses chansons, tandis que l'homme du monde sollicite des éloges littéraires par ses concerts, ses dîners et ses airs de protection.

L'homme du monde parvient, par ses places et sa fortune, à avoir une part entière dans la grande troupe des gens d'esprit ; mais l'homme de lettres ne peut jamais passer la *demi*-part dans le second théâtre du monde, quels que soient ses talens et ses droits.

N'avez-vous pas entendu quelquefois les gens du monde, après que La Harpe ou un autre poète célèbre avait fait des

lectures de vers ou de prose dans leur salon, s'écrier avec une sorte *d'orgueil et de qualité:* « Ces gens-là, ces poètes ne sont-ils pas assez payés de leurs courses et de leurs lectures, par le plaisir qu'ils doivent avoir de nous amuser, et par l'honneur de nous fréquenter? » Mais aussi, quand l'homme de lettres a vu de près ce vain monde si ignorant, si léger; quand, retiré dans son intérieur, il pense qu'il n'a entendu applaudir qu'à des *concetti*, à des traits de bel esprit, et qu'on a laissé passer, sans les avoir senties, les véritables beautés de l'ouvrage, combien il se trouve humilié de ce rôle ridicule et inconvenant, dans une société si disparate et nourrie de tous les préjugés de la fortune et de la sottise!

Voilà les dissemblances; voici les côtés par lesquels l'homme du monde et l'homme de lettres se ressemblent: tous les deux aspirent à ce qu'on parle d'eux. Ils prétendent occuper le monde; ils veulent *faire effet*..... Leur ambition est d'obtenir des éloges. Leur malheur

commun est d'éprouver des critiques.

Tous les deux veulent vaincre leurs rivaux, et emploient les mêmes moyens pour en triompher, c'est-à-dire, l'esprit de coterie et d'intrigue, l'influence d'un nom et d'une réputation, le suffrage éphémère des journalistes qui ont la vogue, ou la faveur d'un homme en place. Tous les deux cherchent les petits triomphes de la vanité, l'un dans le cabinet de l'homme de lettres, et l'autre dans le salon de l'homme du monde. Ainsi, l'un en se croyant un littérateur distingué, et l'autre en se regardant comme un homme aimable, se ressemblent par leurs illusions, et se rapprochent par leurs ridicules. Tous les deux veulent être cités, l'un à l'académie où son nom sera toujours ignoré; l'autre, au boudoir, où il ne lui sera pas permis de pénétrer.

Un homme de beaucoup d'esprit et qui en avait fait preuve, même à l'académie française, disait que l'homme de lettres *n'avait guère autre chose à ga-*

gner en allant dans le monde, que des boues, des rhumes, des fluxions et des indigestions, sans compter le risque d'être écrasé vingt fois par hiver..... De même l'homme du monde n'a guère autre chose à gagner en allant dans les académies, que des ridicules, de l'oisiveté, de l'importance, de la fumée, de l'ennui et le choc continuel des passions de l'orgueil et de l'amour-propre.

Il est curieux de lire aujourd'hui ce que Champfort écrivait il y a trente-huit ans, sur l'époque de la vie où il avait été à la fois homme de lettres et homme du monde, et sur les inconvéniens de réunir ces deux titres, ou les deux genres de jouissance pour l'esprit et la vanité. Champfort écrivait à l'abbé Roman, en 1784 :

« Quoi! cette malheureuse manie de « célébrité qui ne fait que des malheu- « reux, trouve encore un partisan! « Avez-vous oublié qu'elle exige pres- « qu'autant de misères et de sottises, de « bassesses même, que la fortune ; et

« quel en est le fruit ? Beaucoup moin-
« dre, et surtout plus ridicule. Son
« effet le plus certain est de vous ap-
« prendre jusqu'où va la méchanceté
« humaine, en vous rendant l'objet de
« la haine la plus violente et des
« procédés les plus affreux de la part
« de ceux qui ne peuvent partager cette
« fumée, et qui sont toujours jaloux de
« quelques misérables distinctions. —
« *Racine* ne put tenir dans cette car-
« rière, par la rivalité et la haine des
« *Pradon* et des *Boyer*, quoiqu'il rap-
« portât plus d'une fois de Versailles
« des bourses de mille louis. Il laissa,
« à trente-six ans, cette carrière de
« gloire et d'infamie, qui depuis est
« devenue cent fois plus turbulente et
« plus avilissante. Pour moi qui, dès
« mon premier succès, me suis attiré,
« sans l'avoir mérité, la haine d'une
« foule de sots et de méchans, je re-
« garde ce mal comme un très-grand
« bonheur. Il me rend à moi-même;
« il me donne le droit de m'appartenir

« exclusivement. *Je me suis lassé d'être* « *un superflu et une espèce de hors-* « *d'œuvre dans la société,* »

C'est cette profession de foi littéraire, faite par un homme aussi spirituel et aussi aimable que Champfort, qui peut fixer les idées sur *l'homme de lettres*, sur *l'homme du monde*, et sur ceux qui ont la prétention de jouer des rôles. Ces messieurs ont beau faire, ils n'échapperont pas à la comparaison des chauve-souris de la fable, à qui les oiseaux reprochaient le corps, et à qui les rats reprochaient les ailes.....

D.

LES EXAGÉRATEURS

DANS

LES LETTRES ET LES BEAUX-ARTS.

Les exagérateurs sont la classe d'hommes la plus funeste aux lettres et aux

arts. S'il n'y avait pas d'autres causes d'exagérations que la force de la jeunesse, le naturel de l'enthousiasme, l'exaltation poétique, l'imagination des voyageurs ou la violence inséparable de l'intérêt personnel, ces causes pourraient du moins s'affaiblir, s'atténuer, se modifier par le temps, par des préceptes, par l'opinion, par la saine critique ou par l'empire des lois; mais quand l'exagération est froide, régulière, systématique, organisée, et devenue même un objet de spéculation, alors quels remèdes peut-on appliquer à une telle maladie morale, née de l'excès de population, de la multitude des besoins, du combat opiniâtre des intérêts et des malheureux penchans qu'ont les hommes vers le mensonge, l'illusion et l'esprit de parti, même dans les choses les plus frivoles, comme dans les objets les plus utiles?

La jeunesse exagère sans doute; mais c'est le plus nécessaire apanage de ce premier période de la vie. Il faut un

peu d'exagération quand on entre dans le monde, parce que le monde moissonne une foule d'espérances et détruit mille illusions, quand on l'a connu et apprécié. L'exagération de la jeunesse est la plus naturelle ; elle tient à des causes physiques et morales : la chaleur du sang et la force de l'imagination. La lecture des grands poètes transporte les jeunes gens ; la vue des chefs-d'œuvre des arts porte dans leurs âmes une impression brûlante et rapide. Il est inévitable qu'un jeune homme n'exagère pas ses pensées, ses sensations ; son dévouement, son amitié, son amour, sont extrêmes. S'il dirige ses travaux, sa mémoire, son imagination vers les lettres et les arts, l'exagération est bien plus prononcée, parce que c'est le privilége des productions du génie d'inspirer des sensations fortes et des sentimens exagérés ; mais le temps corrige bientôt ces excès.

Les passions exagèrent toujours : exiger que les passions n'exagèrent pas,

c'est vouloir contrarier leur nature. Ce sont des foyers qui chauffent toujours, mais qui brûlent quelquefois; ce sont des volcans qui, avant de féconder les campagnes voisines par les laves éteintes et en dissolution, commencent par incendier et engloutir les cités environnantes. Mais les passions, par cela seul qu'elles sont naturellement violentes, ne durent point; et l'exagération qu'elles produisent tombe bientôt.

L'enthousiasme exagère : cela est vrai; mais c'est une exagération heureuse, féconde, créatrice. Point de chef-d'œuvre dans les lettres, point de production immortelle dans les arts, sans l'enthousiasme. Raphaël s'anime à la vue des ouvrages précieux des Grecs; la statue d'Apollon est trouvée dans les fouilles d'Actium, quelques années avant la naissance de ce grand peintre, et tous ses tableaux se ressentent de l'inspiration produite par le nouveau dieu du Capitole. Le Corrège, en admirant les chefs-d'œuvre des maîtres

de l'école italienne, sent ses forces se centupler ; et, dans son enthousiasme, il s'écrie : *Ed io anche son pittore.* C'est l'exagération qui crie : *Et moi aussi je suis peintre ;* mais c'est l'exagération d'un sentiment fécond en productions rares.

L'envie exagère aussi, ainsi que la calomnie; mais c'est en destruction, en découragement : son souffle flétrit tous les talens ; son injustice arrête tous les travaux ; ses poisons paralysent tous les arts. Voilà les exagérations funestes, et même coupables, parce que les pertes morales qu'elles ont produites sont incalculables. Lorsque les courtisans de Louis XIV exagérèrent le mérite de Pradon, pour l'opposer par envie au génie de Racine, ils brisèrent la plume de l'auteur d'*Andromaque*, d'*Athalie*, de *Britannicus* et de *Bajazet*. Racine découragé par les calomnies des Pradon, et par les exagérations des hommes de la cour les plus éclairés, en faveur de la médiocrité, resta oisif pendant

douze années, et la scène française perdit ainsi douze tragédies qui auraient consolé le théâtre de son indigence moderne.

Les voyageurs exagèrent : ce défaut est pardonnable à des hommes qui se dédommagent, par de nombreuses illusions des privations qu'ils se sont imposées en entreprenant un long voyage. D'ailleurs, un vif sentiment d'admiration est nécessaire au voyageur pour le soutenir dans ses travaux, et pour l'inspirer dans ses compositions; un voyageur froid et didactique vous transportera difficilement par son style et ses observations, dans les pays qu'il a parcourus. Comment se défendre des élans de l'enthousiasme et des illusions que donnent les grandes renommées, les héros, les batailles, les vertus, les fêtes et les institutions de l'antiquité, lorsqu'on va voyager en Egypte, en Grèce et dans plusieurs parties de l'Asie, ce berceau du genre humain? Ne faut-il pas nécessairement forcer les couleurs

pour faire ressortir un pays d'une nature différente de celle qu'habitent des lecteurs froids et incrédules? Ne faut-il pas échauffer ces oisifs inanimés, qui ne veulent que se distraire en lisant des voyages? Ainsi, le besoin de l'illusion et de l'exagération est commun au voyageur et au lecteur, à l'un, pour décrire, et à l'autre pour s'intéresser aux descriptions.

Le peintre, l'acteur tragique, le comédien, le musicien, tous les auteurs même exagèrent. Il le faut pour produire les effets tragique, scénique, musical, pittoresque et oratoire; parce que, dans tous ces genres, il n'appartient qu'à la force égale à dix de produire l'effet égal à deux; il y a des proportions pour l'oreille comme pour les yeux; il y a des *points d'ouïe* comme des *points de vue*.

Les tableaux peints à fresque, dans les temples d'Italie, sont d'une exagération hideuse étant vus de près; les acteurs tragiques et comiques produi-

sent une sensation forcée et désagréable, et paraissent quelquefois ridicules, si vous êtes trop voisin de la scène ; le bruit de l'orchestre de l'opéra est insupportable, quand vous êtes placé au milieu de cet attroupement musical. Vous sortez épouvanté des lieux saints, si vous prenez à la lettre tout ce que la morale austère vous a dit sur les vengeances célestes. Vous croyez à l'innocence d'un coupable, si vous vous en rapportez à l'exagération mensongère d'un défenseur généreux ; mais faut-il proscrire les arts et les lettres, parce que les routes qui y mènent sont remplies d'illusions, d'exagérations et de mensonges nécessaires? Non, sans doute, il faut élaguer, mais il ne faut point abattre.....

Assez nombreuse est la classe des personnes pétries de glace et d'envie ; assez rares sont les hommes doués d'un véritable enthousiasme ; trop courtes sont les utiles illusions de la vie, pour que nous déclarions une guerre désas-

treuse aux diverses exagérations inséparables du génie des lettres et des créations sublimes des arts. Si même vous détruisiez toutes les idées colossales, vous n'auriez plus de *grandiose ;* si vous détruisez les illusions de la renommée, vous n'aurez plus ni poètes ni littérateurs; si enfin vous tuez l'enthousiasme, il vous faut renoncer à avoir des artistes célèbres, vous n'aurez plus que des artisans, des ménétriers, des rapsodistes, des gazetiers et des barbouilleurs.

Mais les exagérations qu'il faut flétrir du sceau de la réprobation, ce sont celles de la flatterie prodiguée à l'impéritie, des éloges donnés à la médiocrité, et des travaux honorables accordés à l'intrigue. L'exagération funeste aux lettres et aux arts, est cette admiration organisée dans les coteries, cette réputation de fabrique, ces applaudissemens de convention, cette manière de préconiser dans les salons et quelquefois dans certaines écoles. Voilà

l'exagération de parti, l'enthousiasme de commande, l'éloge convenu et les réputations systématiques ; voilà le plus grand fléau des lettres et des beaux arts!.....

B.

L'ÉLOQUENCE PENDANT LA RÉVOLUTION.

PENDANT plusieurs années, la révolution ne dirigea l'esprit des Français que vers de grands intérêts politiques ; l'éloquence reprit la force et l'énergie qu'elle avait perdues depuis les beaux siècles de la Grèce et de Rome. Souvent la tribune nationale retentit de ces accens mâles et fiers qui ont tant de pouvoir sur l'imagination et sur le cœur des hommes rassemblés. Des circonstances nouvelles, en un mot, en délivrant le génie de toute espèce d'en-

traves, formèrent des orateurs que l'on citera comme des modèles.

Mais l'impulsion trop forte donnée par ces circonstances, était de nature à heurter les extrêmes ; il eût fallu que des mains habiles l'arrêtassent à propos. Or, ces mains habiles ne se rencontrèrent point : le délire révolutionnaire fut donc porté à son comble ; des mœurs grossières et barbares succédèrent à la douceur, à l'urbanité française, et l'éloquence prit le caractère effréné des hommes féroces qui l'employaient pour égarer la multitude. Ses couleurs devinrent sombres et forcées ; ses images gigantesques ; son style, néologiquement boursoufflé, dur et sauvage ; enfin, les sentimens et les passions, que jusqu'alors elle avait exprimés, firent place à une fausse chaleur, à une exaltation factice, à une abondance brutale et licencieuse qui la dégradèrent entièrement.

Cependant les jours de deuil et de calamité eurent leur terme, et l'on vécut

sous des influences moins funestes. Mais les plaies faites aux mœurs, les atteintes portées au goût subsistent encore long-temps après les orages politiques dont elles sont le résultat ! La terreur, la nécessité de s'isoler de ses semblables pour éviter les proscriptions, avaient desséché les cœurs, beaucoup même s'étaient dénaturés; les harangues barbares que l'on n'avait cessé d'entendre; les images repoussantes sur lesquelles les yeux avaient long-temps été contraints de s'arrêter, avaient anéanti le sentiment du bon et du beau. Lorsque l'on voulut revenir à l'ancien caractère national, on n'en retrouva plus que la caricature. Les besoins s'étaient multipliés en raison des privations qu'on avait éprouvées, on outra tout : la politesse devint un composé de grimaces; le luxe fut écrasant; on prit le ressentiment pour la colère; la galanterie (nous pourrions dire le libertinage), pour l'amour; une égoïste habitude, pour l'amitié : les grands traits de la nature étaient effacés.

L'éloquence dut naturellement partager cette disposition des cœurs et des esprits. Entraînés par la réaction des idées, soigneux à éviter les excès du style des discours révolutionnaires, les écrivains tombèrent dans la froideur, dans la recherche maniérée ; ils visèrent aux idées fines et déliées, à montrer de l'esprit, à se préserver des fautes plutôt qu'à créer des beautés ; ils se livrèrent au penchant de raisonner et de discuter sèchement lorsqu'il fallait sentir.

Tel était l'apauvrissement du trésor des sensations qui font les grands artistes, les grands poètes, les grands orateurs, quand les travaux du Gymnase reprirent leur ancienne activité, quand le lait pur d'une instruction saine coula de nouveau pour la jeunesse studieuse.

J. D........ y.

L'AUTEUR EXHUMÉ.

Thomas Delorme, avocat au parlement de Dauphiné, avait composé des recueils mêlés, sur toute sorte de sujets, notamment des *Recueils de droit*, en deux volumes *in*-folio; des *Maximes de droit*, *in*-4°.; des *Recueils théoriques in*-folio; des *Miscellanea*, *in*-folio; enfin, un autre volume petit *in*-4°. de *Miscellenea*. Tous ces ouvrages sont restés en manuscrits, et n'ont pas été publiés. Il fit imprimer, en 1665, un recueil de ses poésies, intitulé *la Muse nouvelle*. Thomas Delorme s'occupa aussi beaucoup d'énigmes, de bouts rimés, d'anagrammes, enfin de toutes ces niaiseries savamment inu-

tiles, dont la manie sera de tous les temps, parce qu'il y aura dans tous les temps de ces esprits follets qui ne passent pas le quatrain, et qui n'en ont pas moins une certaine réputation de poètes. Véritablement elle ne sort pas du salon témoin de leurs succès ; mais c'est toujours une réputation, et tant de gens veulent absolument en avoir une ! Celle de Thomas Delorme n'est pas brillante, et sans quelques manuscrits de sa composition : recueils, conservés par hasard dans la poussière d'une bibliothèque, son nom serait à jamais oublié. Quelques extraits que nous choisirons parmi ces recueils, apprendront du moins à la postérité qu'il a existé.

« *Anagrammes*, nº. 308. Étant au collége à Vienne, je fis l'anagramme du nom de *Claude Ménétrier*, jésuite, qui y enseignait alors la rhétorique, et je trouvai *miracle de nature*, ce qui convenait fort au nom de ce père, parce qu'il avait une mémoire miraculeuse,

et un génie universel. Il me répondit par ce quatrain :

> Je ne prends pas pour un oracle
> Ce que mon nom vous a fait prononcer,
> Puisque pour en faire un miracle,
> Il a fallu le renverser.

(Et le bon père Jésuite avait raison, parce que les ouvrages qu'il a publiés n'ont pas fait crier au miracle.)

« Dans le temps que j'étais à Lyon, où je fis imprimer un recueil de mes poésies, je devins amoureux de la fille de mon libraire Aimé Caral. Je fis l'anagramme de son nom, et, sans y augmenter ni diminuer une lettre, je trouvai *âme royale;* ce qui exprimait assez son caractère doux et ses nobles sentimens. »

« *Enigmes*, n°. 310. Parmi plusieurs énigmes de ma façon, dont la plupart sont imprimées, j'en ai fait une sur le mot *énigme* lui-même, dans ce madrigal qui a eu de l'approbation :

Depuis long-temps on a douté
Si je suis ou mâle ou femelle ;
Je mets bien des gens en cervelle
Dont j'accrois le désir par ma difficulté ;
Le voile augmente ma beauté :
Et pourvu que je sois fidèle,
Je tire mon éclat de mon obscurité.

« *Prophètes*, n°. 250. Il y a des gens qui font cas des prétendues prophéties de Nostradamus ; on y a même ajouté des commentaires par lesquels on croit prouver que cet homme, qui était médecin, avait quelque chose de divin ; mais j'ai vu son tombeau et son épitaphe à Salon en Provence, où il est seulement qualifié de grand astrologue. Je suis persuadé que la plupart de ses prédictions rimées sont de pures sottises. On en ajoute tous les jours de nouvelles, au recueil de celles qui appartiennent réellement à l'astrologue. J'en ai fait une moi-même cette année 1706, sur les affaires de Catalogne et de Flandre, et sur ce que le sieur Pain, qui devait

faire le pain béni des avocats, l'a supprimé, se contentant de faire dire la messe. Voiçi mon quatrain.

L'an que par Pain, pain aboli sera,
Un jeune Roi contraint de lever siége,
En Pays-Bas mainte ville perdra,
Par imprudent (1) qui donnera dans piége.

« *Conclusions*, n°. 289. Toutes les conclusions qu'on déduit d'un principe qui n'est pas évident, ne peuvent pas être évidentes, quoiqu'elles soient déduites avec justesse.

« Les conclusions en matière de procès sont la pierre de touche de l'avocat, et marqent la solidité ou la faiblesse de son jugement.

« J'ai connu, à Grenoble, un fameux jurisconsulte qui avait fait des recueils immenses de raisons pour et contre, et qui ne pouvait se déterminer ni prendre un parti; semblable à l'âne de Buridan, qui mourut de faim

(1) Le maréchal de Villeroi.

entre deux picotins d'avoine, ne sachant auquel des deux *s'attaquer.* Un peu de bon sens ne vaudrait-il pas mieux que tout ce fatras de doctrine sans discernement. »

« *Clergé*, n°. 274. En 1710 on a imprimé, à Paris, un état des possessions et revenus du clergé de France. Il en résulte que le clergé possède 18 archevêchés, 114 évêchés, 1359 abbayes d'hommes, 5057 abbayes de filles, 12,400 prieurés, 14,000 cures ou paroisses, 15,200 chapelles, 14,777 monastères d'hommes rentés, sans compter les ordres mendians et les bénéfices situés dans les pays conquis par le roi. Le revenu total de ces possessions s'élève à 312 millions. »

LA FABRICATION ACTUELLE DES LIVRES.

Dans la carrière des sciences proprement dites, la gloire n'est pas à aussi bon marché que dans la carrière de l'érudition. Il faut plus que de la volonté, un crayon, et des ciseaux pour y atteindre à quelque célébrité. L'homme qui cherche à étendre ses connaissances, veut trouver dans votre livre autre chose que ce qu'il a lu ailleurs. Le fin du métier est de lui faire croire que vous lui apprenez ce qu'il savait aussi-bien que vous ; et cela exige certains procédés qu'on a singulièrement perfectionnés de nos jours. Voici quelques-uns de ceux qui sont le plus en vogue.

L'Analyse philosophique, comme ils l'appellent. Autrefois les sages méditaient

beaucoup, et écrivaient peu; on fait le contraire aujourd'hui. Ils offraient le résultat de leurs réflexions; on offre aujourd'hui les réflexions elles-mêmes. Avec eux il fallait faire usage de son esprit; aujourd'hui on en est dispensé. Ils se servaient de la méthode antique, pour découvrir des vérités réservées au petit nombre; on s'en sert aujourd'hui pour développer pesamment des vérités qui courent les rues. Ils analysaient pour inventer; on analyse aujourd'hui pour montrer comme quoi les anciennes inventions pourraient se renouveler, si elles venaient à se perdre. De cette manière, on fournit son in-4°; et ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que le lecteur, à force de pirouetter, sans bouger de place, finit par croire qu'il a fait du chemin.

Le changement de nomenclature. Cette innocente ruse manque rarement son effet. Il y a si peu de gens qui distinguent le signe d'avec la chose signifiée, qu'on est presque toujours sûr qu'un

nouveau terme sera pris pour une notion nouvelle, surtout si ce terme est emprunté du grec, que personne n'entend plus parmi nous, à commencer par ceux qui en sont le plus prodigues.

Le style emphatique. Il n'est pas donné à tout le monde de peindre, comme Fontenelle, les grandes choses sous des images familières, ou de les exprimer, comme Buffon, avec une noble élégance. Mais les grands mots, les métaphores hardies, la pompe du style sont à l'usage du premier venu, et fournissent une merveilleuse ressource pour masquer la trivialité de ses idées, et couvrir l'indigence de son sujet, ou plutôt de son esprit; car ce n'est pas le sujet, c'est l'écrivain qui est stérile.

En voilà bien assez pour prouver qu'écrire n'est plus qu'un métier. L'art coûtait des peines infinies et rapportait peu. Il procurait tout au plus quelques louanges après qu'on avait cessé de vivre. On a enfin compris qu'un siècle de gloire, après la mort, ne valait pas une

heure de considération pendant la vie ; et, dans le vrai, qu'importe un vain bruit qu'on n'entendra même pas? Que nous fait la postérité ?

Qui veut vivre de son vivant, doit s'accommoder au goût de ses contemporains. Les vôtres ne sont pas difficiles à satisfaire. Analysez, créez des mots, montez sur des échasses, je vous réponds du succès. Sortez enfin de l'obscurité dans laquelle vous semblez vous complaire, et songez qu'on est sans excuse, quand il n'y a qu'à vouloir pour occuper les cent bouches de la renommée.

Le *Solitaire* de Montmartre.

L'ESPRIT COURT LES RUES.

Cet adage populaire ne fut jamais aussi vrai qu'aujourd'hui. L'esprit est réellement la divinité des Français ; et, comme elle ne daigne pas toujours se

rendre visible, plus d'un imposteur usurpe son nom pour s'attirer nos hommages. C'est ainsi que le calembourg, les jeux de mots, les pointes, abusant de la crédulité de ceux qui les ont pris pour de l'esprit, ont fini par exiger le même culte. Dès-lors chacun a senti qu'il pouvait aspirer aux mêmes avantages, et bientôt en effet ce genre d'esprit *a couru les rues.*

Mais jamais, sans doute, on n'a prétendu dire la même chose du *bon esprit.* Celui-là, dans tous les temps, fut loin d'être commun, et tout annonce qu'il le deviendra moins chaque jour. J'appelle bon esprit celui qui, dans toutes choses, sait respecter le goût et les convenances, ne point introduire un genre dans l'autre, rejeter avec courage une idée ingénieuse, si elle ne semble pas appelée par la situation; enfin, ne jamais employer des ornemens faux ou déplacés. Celui qui, dans un discours sérieux ou philosophique, entremêle des phrases de madrigal; qui,

dans une tragédie, place des vers d'épître ou d'idylle; dans une comédie, des vers de boudoir, peut avoir du *bel esprit*, mais non du *bon esprit;* et ce n'est pas là que l'on peut appliquer ce vers de La Fontaine :

« Que le bon soit toujours camarade du beau! »

Ce sont deux ennemis trop irréconciliables.

Malheureusement, de même que les torts de la superstition ont toujours nui à la religion, de même l'abus de l'esprit a nui à l'esprit même; et bien des gens l'ont accusé de tout ce qui se faisait sous son nom. Soyons justes en effet, et convenons qu'il faut être doué d'un goût sûr pour reconnaître toujours les limites qui séparent les deux domaines du faux esprit et du véritable. Sans doute ce n'était pas un auditoire vulgaire que celui qu'avait réuni la première représentation du *Misanthrope*. On sait cependant dans quelle erreur il

tomba à la lecture du fameux sonnet d'Oronte.

« Belle Philis, on désespère,
« Alors qu'on espère toujours. »

C'est en effet un des modèles les plus séduisans du *bel esprit*, et le public avait besoin d'être éclairé par Molière pour se désabuser de son admiration.

Afin de citer un exemple encore plus marquant de ces méprises, Boileau lui-même, le législateur du Parnasse, l'oracle du goût, se laissa séduire par les charmes du bel esprit, au point de placer Voiture à côté d'Horace. C'était, il est vrai, dans sa jeunesse; et depuis, son opinion changea bien à cet égard. Mais ne peut-on pas lui reprocher d'avoir laissé subsister dans ses ouvrages les traces de cette erreur ?

Cependant, éclairés par ces erreurs mêmes, et surtout par les chefs-d'œuvre de nos grands écrivains, nous avons beaucoup de données de plus pour reconnaître le faux esprit. S'il est parvenu à se glisser partout chez nous, comme

l'alliage se joint toujours à l'or dans les monnaies, c'est sans doute parce que l'or a en effet manqué tout-à-coup dans notre littérature, et qu'il a bien fallu y suppléer par ce qui lui ressemblait le plus.

On peut dire encore que l'*esprit court les rues*, en songeant à la foule d'auteurs qui se chargent de nous approvisionner de cette denrée ; il a bien fallu multiplier le nombre des théâtres pour en faciliter le débouché : encore en périt-il beaucoup en magasin. D'un autre côté, l'homme du peuple, qui jadis ne passait ses dimanches qu'au cabaret, a pris peu à peu le goût du spectacle. Il orne sa mémoire des bons mots de Brunet et de Potier ; il les répète dans sa famille, les commente, y ajoute même à sa manière ; et voilà comme l'*esprit*, ou du moins ce qu'on donne pour tel, *court* véritablement *les rues*.

Les journaux ont aussi contribué à entretenir cette manie ; ils ont mis, pour ainsi dire, la littérature à la portée de

tout le monde ; et, sur la foi d'un feuilleton, l'on s'est cru en état de juger les ouvrages les plus importans. Comme tout tend chez nous à l'exagération, les lecteurs ont été encore plus loin que les journaux ; et ce que les uns jugeaient en sept ou huit colonnes de feuilleton, les premiers se sont mis à le juger en cinq ou huit mots. Aussi l'*esprit de critique court les rues.* Vous entendez un artisan trancher sur Montesquieu, sur Voltaire, etc., et ne pas soupçonner seulement que ses jugemens soient susceptibles d'appel.

Cette manie d'exiger partout de l'esprit, n'a pu influer que très-défavorablement sur l'art dramatique ; on s'est persuadé qu'il ne s'agissait plus d'établir des caractères, de filer une intrigue intéressante, mais qu'avec des traits d'esprit répandus dans l'ouvrage, on était dispensé de tout cela. Plus d'un succès, en effet, obtenu de cette manière, a pu entraîner les jeunes auteurs dans cette mauvaise route ; mais l'expérience a dû

les convaincre que ces succès-là ne sont pas durables, et qu'ils auront beau avoir ce qu'on est convenu d'appeler du *trait*, ce n'est pas de cette manière qu'ils acquerront une réputation solide et à l'épreuve du temps. S'est-on jamais avisé de dire que Molière avait de l'esprit ? et ses ouvrages feront le charme de nos derniers neveux. Combien ne s'est-on pas extasié, au contraire, sur l'esprit du dialogue des Boissy, des Marivaux, des Dorat, etc. ! et combien la postérité a déjà rabattu de ces éloges ! Combien chaque jour n'en rabattra-t-on pas encore !

Il est vrai que le *bon esprit* seul (ce qui exprime la réunion du talent, de la raison et du goût) fait vivre un ouvrage ; que, même dans le genre léger où il semble le moins nécessaire, il faut encore qu'il se trouve, ne fût-ce que déguisé sous le masque de la gaîté. Examinez les ouvrages qui sont restés au Vaudeville, et vous vous convaincrez de cette vérité.

Persuadons-nous donc bien que l'esprit, quand on ne dénature pas ce mot par de fausses applications, est plus rare qu'on ne veut le croire ; et quand on viendra nous dire que l'*esprit court les rues*, répondons avec une femme spirituelle : « N'en croyez rien : c'est un bruit que les sots font courir. »

T.

LE SAVANT LUNATIQUE.

Je suis un savant ; ma partie est l'astronomie ; j'en ai étudié avec succès les grands principes dans l'almanach, et je puis dire, sans vanité, que si j'avais ajouté aux connaissances étendues, que j'ai puisées dans ces livres éminemment instructifs, tant soit peu d'arithmétique et d'orthographe, je serais actuellement membre de quelques académies célèbres ; mais je l'avouerai, mon esprit

errant sans cesse parmi les astres, toujours préoccupé de ce qui se passe dans les cieux, n'a jamais pu se rabaisser à l'étude minutieuse et bornée de ces deux sciences.

D'après cet exposé, on doit bien penser que je n'ai point été un des derniers à être instruit du service important qu'un autre savant de ma force, nommé M. d'Aguila, a rendu au soleil, en lui redonnant enfin le mouvement dont la malveillance l'avait privé depuis si long-temps. J'aspire à une gloire à peu près semblable, et si M. d'Aguila a employé tous ses soins pour le soleil, moi je prétends employer tous mes efforts pour la lune.

J'ai retourné cette planète dans tous les sens; je ne parlerai cependant point ici de sa circonférence, de ses révolutions autour de son centre de gravité, de ses taches, de ses couleurs, de ses nœuds, de ses quadratures, etc.; je ne dirai point non plus si elle attire ou si elle repousse, et si, en jugeant par

identité, ses habitans sont noirs, blancs, mâles, femelles, ou hermaphrodites; je ne veux absolument parler que de ses effets

Jadis, aidée par de savans astrologues, elle exerçait la plus grande et la plus heureuse influence sur le monde physique comme sur le monde moral; et actuellement regardée avec indifférence, jamais consultée, elle est enfin tombée dans un tel état d'avilissement, qu'à peine peut-elle exercer un pouvoir presque insensible sur les asperges et les choux-fleurs.

Cependant, je pense qu'il ne s'est effectué aucune espèce de changement dans la lune; c'est bien la même, à la vérité, un peu plus vieille que celle de nos pères; celle qui a toujours, par son action, occasionné le flux et le reflux de la mer; et s'il en est ainsi, comme cela est incontestable, pourquoi lui refuserait-on sur les règnes minéral et végétal un pouvoir immédiat? Quoi! elle aura celui d'ébranler l'immense

amas des eaux, et on lui contestera d'opérer sur un peu de sève, sur une petite partie d'esprit animal, sur la liqueur renfermée dans les corps ! tandis que l'expérience de tous les jours prouve que l'on a plus ou moins d'esprit selon les lunes; qu'elles influent plus ou moins sur les humeurs, les passions et même les dispositions à la tendresse. (Avis important pour les dames qui vont souvent rechercher, fort inutilement, bien loin les causes de la froideur momentanée de leurs époux ou de leurs amans, et qui, à l'aide d'un almanach et d'une bonne lunette, les trouveraient infailliblement dans la lune.)

Je ne citerai qu'un fait, mais il est concluant, c'est celui qui a déterminé mon opinion sur cette planète.

Il y a quelque temps que, conduit par le hasard, je me trouvais dans une nombreuse assemblée de personnes distinguées par leur rang et leur mérite. On sait que les savans, sans cesse occupés de systèmes, de spéculations, ont tou-

jours une conversation sèche, pesante, embarrasése; cependant ce jour-là, contre mon ordinaire, la parole m'étant demeurée, excité par un pouvoir qui m'était alors inconnu, avec une facilité, une grace, une précision, un goût, une vivacité, une profondeur, une sagacité vraiment extraordinaires, en passant, avec une adresse infinie, d'une matière à une autre, je parlai, en un instant, morale, métaphysique, poésie, tactique, théâtre, philosophie, modes, histoire, poétique, etc., etc.; et, comme le peintre qui embellit ses tableaux des charmes du coloris, tous mes discours étaient entremêlés, ornés de pensées fines, d'expressions délicates, de tours heureux, d'idées neuves, de propos gracieux, de complimens flatteurs adressés à la beauté; enfin de mots à double sens, d'équivoques badines, et de tous ces jolis petit riens qui, aimables enfans de l'imagination, de la liberté et d'un peu de délire, réveillent dans un cercle l'indifférence, colorent

légèrement le front de la sagesse, font réfléchir l'innocence et sourire l'amour. Il a de l'esprit comme un ange, disaient les uns ; il en a comme un démon, disaient les autres.

Rentré chez moi, je prends, suivant ma coutume, mon almanach, incertain si je devais un succès aussi prodigieux aux habitans du ciel ou à ceux de l'enfer ; et j'ai trouvé que je le dois indubitablement à la lune, qui, ce jour-là, était en conjonction à peu près sur la même ligne de Vénus et du soleil. Oui, tous les ressorts de la nature étant alors en jeu, c'est là l'époque où il faut planter, semer, traiter une question, imaginer des systèmes, livrer des batailles, faire des lois, des vers et des enfans, oui, des enfans, si l'on veut qu'ils soient spirituels. Ah ! si les époux, dans une cité située avantageusement pour recevoir de la première main les émanations de la lune, voulaient réserver pour un jour aussi favorable, les témoignages de leur tendre affection, on y verrait

naître chaque année une foule de petits prodiges qui, semblables à l'aiglon à peine éclos et dirigeant son vol vers le soleil, iraient, presqu'au sortir de la jacquette, droit à l'immortalité, en remplissant l'univers savant de charades, de logogriphes, d'énigmes, de quatrains et de petits couplets délicieux.

Si quelqu'un trouvait des objections à faire contre les choses si importantes pour la perfectibilité humaine qu'on vient de lire, je le prie de remarquer que la lune, en ce moment, étant en opposition, est peut-être favorable aux critiques qui, en général, travaillent sans idées, ne s'occupent que de mots, mais que pour les savans, les poètes, les artistes, obligés d'avoir des pensées, d'imaginer, enfin de produire, ils ne le peuvent qu'autant que cette planète est en conjonction.

Lunophile.

IDÉOLOGIE, ARCHÉOLOGIE, GÉOLOGIE.

De toutes les sciences modernes qui servent de base à des systèmes, celles qui sont le plus à la mode sont : l'*Idéologie*, l'*Archéologie*, et la *Géologie*.

Ces trois mots, tirés du grec, ne se trouvent pas dans le Dictionnaire de l'Académie ; la révolution les a fait naître, et ils ont été plus souvent imprimés dans les journaux que dans aucun vocabulaire consacré par l'usage.

L'*Idéologie* est la science des idées ; l'idéologue suit à la piste nos sensations ; il décompose la pensée, et analise l'ame quand il lui fait l'honneur de croire à son existence ; moins on comprend ce qu'il dit, plus il est admirable, et vous le voyez descendre dans un fauteuil académique en tombant des espaces imaginaires.

L'Archéologie est la science des antiques ; les momies, les pierres gravées, les tombes, les inscriptions, les hieroglyphes, les monumens qui existaient avant le déluge, sont du ressort de l'*Archéologue ;* il remonte le fleuve du temps ; plus les peuples sont vieux, plus il trouve le moyen d'être neuf.

Le Géologue est plus savant encore ; il consulte les vents, les marées, les courans, les angles, les triangles ; il ramasse les cailloux, et il est bien convaincu que les coquilles lui apprennent l'antiquité du monde ; la chose la plus simple, la découverte la moins curieuse, le mènent souvent à des inductions qu'il donne pour des preuves. C'est ainsi qu'un fameux géologue, M. Fortia d'Urban, a fait onze volumes pour prouver que le globe a onze mille ans, et un de ses argumens victorieux, c'est que les schals des Indes étaient déjà en vogue quand les Grecs étaient au berceau. Il est bien peu de lecteurs qui aient songé à ce calcul vraiment

original, et aucune élégante n'a jamais pensé qu'en achetant un cachemire, elle allait porter sur ses épaules l'acte de naissance du monde.

Quel est le résultat de tous ces rêves ambitieux? L'incertitude. *L'idéologue* croit rendre compte de nos idées en alambiquant les siennes; *l'archéologue* fait des méprises hiéroglyphiques; le *géologue*, qui n'a que les montagnes dans la tête, se perd dans la chronologie terrestre; et ce qu'on peut faire de mieux, au sujet de tous ces systèmes, c'est de ne pas s'en occuper, et de laisser le monde et la nature suivre leur train ordinaire.

Guillaume l'Insouciant.

LA VILLAGEOISE A L'INSTITUT

ET

L'ANE PERDU.

Or vous saurez Messieurs, et Mesdames, que je m'appelle Marguerite-Desprez, jardinière-fleuriste à Fontenay-aux-Roses, honnête femme, s'il en fut jamais, pourtant pas assez fine pour prévoir tous les tours qu'on peut jouer à Paris. Revenant donc, il y a quelques semaines, de vendre mes fleurs au marché, et passant devant la fontaine des Quatre-Nations, je m'y étais arrêtée pour abreuver mon âne; mais les grands lions verts qui jettent l'eau par la gueule, firent tant de peur à la maudite bête, qu'elle ne voulut jamais approcher. En même temps, il y avait une multitude de personnes qui se morfondaient à la porte de l'église en attendant qu'on vînt leur

ouvrir. Je demandai ce que c'était; on me répondit qu'il allait y avoir une séance publique à l'Institut. Comme je n'en avais jamais vue, et que je suis tout aussi curieuse qu'une dame de la ville, je suivis la foule. Chaque personne présentait un billet d'entrée; je tirai ma bourse pour en prendre un au bureau.

— On n'entre point ici pour de l'argent.

— Tant mieux, je ne serai pas fâchée d'entrer *gratis*.

— Ni *gratis*, cela n'est pas possible. Un Monsieur qui me voyait dans l'embarras, et qui avait deux billets, eut l'honnêteté de m'en offrir un, et j'allai prendre place. On ouvre la séance. Dabord on prononce un discours qu'on applaudit avec fracas; j'en fais de même quoique je n'y comprenne rien.

J'entendais dire autour de moi que ce discours était très-bien fleuri et que l'auteur y avait semé les plus belles fleurs de la rhétorique. Un autre vint

annoncer qu'il allait jeter des fleurs sur le tombeau d'un de ses confrères. J'eus beau regarder de tous côtés, je ne vis ni fleurs ni tombeau.

Enfin j'entends le bruit des violons; je crus qu'on allait danser, mais on ne fit que chanter. J'avoue que la musique de l'Institut, qui m'avait d'abord paru un peu embrouillée, vaut mieux que celle de notre paroisse où il n'y a qu'un lutrin. J'en comptai là plus de cinquante, et les femmes y chantaient pêle mêle avec les hommes, ce qui ne s'est jamais vu chez nous.

Quant tout fut dit, j'allai pour reprendre mon âne que j'avais laissé sur la place : miséricorde! mon âne n'y était plus. Je cours bien vite chez le portier de l'Institut et je lui demande si mon âne ne serait point entré dans la cour. Il me répond fièrement qu'il n'est pas d'usage qu'il en passe par cette porte là. Un jeune homme qui était présent, se mit à sourire d'un air malin, ce qui me fit croire que ce portier ne m'avait pas

répondu la vérité, et que plus d'un âne s'était glissé où il prétendait qu'il n'en passait pas.

Enfin, après avoir inutilement cherché dans tout le quartier, je prends le parti de m'en retourner sans mon compagnon de voyage. Je vous laisse à penser si mon mari m'a grondée et battue pour m'apprendre à cueillir des fleurs de rhétorique, au lieu de venir soigner les siennes.

On dit qu'il y a à Paris un journal, où l'on affiche régulièrement ce qu'on a perdu, et rarement ce qu'on a trouvé; je vais faire afficher mon âne. Il est aisé à reconnaître : quoiqu'il soit sujet à changer de couleur, le plus souvent il est gris. Il est dans l'usage de se faire entendre le matin, seulement une fois ou deux par semaine; de plus il rue et mord, il faut s'en méfier. Comme il a grand appétit, je prie en attendant qu'il me soit rendu, ceux ou celles qui l'auraient trouvé, de ne pas lui épargner les chardons, et surtout de l'étriller

comme il faut. Il y aura récompense honnête.

MARGUERITE DESPRÉS.

LE NÉOLOGISME.

On peut attribuer la dégradation de l'idiome français au néologisme hardi et au subtil synonymisme. Tous les esprits sains qui s'en tiennent à la langue de Boileau et de Racine, sont de cet avis. Les idéologues, ont rendu cette dégradation plus complète, en nous communiquant la manie funeste et ridicule de vouloir fixer irrévocablement l'idée attachée à chaque mot : ce qui malheureusement n'est pas une chose facile ; car pour fixer cette idée, il faut employer des mots, et des mots dont l'idée soit déjà fixée. Qu'arrive-t-il ? à force de subtiliser, on décompose jusqu'à l'atome ; on tourne saus cesse dans le cercle vicieux, et la tête tourne si bien

qu'on ne sait plus ce qu'on dit. Lisez, si vous le pouvez, tous les métaphysiciens qui ont écrit depuis Locke, et vous vous convaincrez qu'il n'y en a pas un seul qui n'ait des définitions, qui n'ait une langue particulière et qui ne soit propre qu'à lui seul ; et si vous le perdez de vue un seul instant, si quelque proposition intermédiaire vous échappe, il n'y a plus moyen d'y rien comprendre. Il vous dira que c'est votre faute, qu'il fallait le suivre, ne pas perdre le fil de ses idées, etc. ; et moi je dis qu'il vaut mieux ne pas le lire, si l'on veut conserver sa tête saine, et ne pas aller aux Petites-Maisons.

Voici comment un homme d'esprit s'exprimait à ce sujet il y a plus de cinquante ans. (et nous avons fait bien du chemin depuis.)

« La nouvelle philosophie nous promettait, en définissant tous les termes, de prévenir toutes disputes de mots ; mais c'est guérir une migraine périodique par un mal de tête habituel, puisqu'en

multipliant les mots dans les définitions, on multiplie nécessairement les disputes.

Cette manie de définir toutes les modifications de l'entendement humain comme les idéologues, et le sens moral de chaque mot, comme les synonymistes, me paraît donc plutôt un jeu et un abus du bel esprit, qu'une occupation du bon esprit. En termes décemment philosophiques, on appelle cela *Logomachies*, et en termes familiers et vulgaires, *galimathias*.

Voilà de ces choses que l'on ne peut trop répéter aux jeunes gens qui veulent se former le goût : qu'ils se persuadent bien que la manie des synonymes et de l'idéologie, ne tend qu'à rendre inintelligibles ceux qui en sont possédés ; qu'elle finira par dénaturer la langue française, et que pour écrire cette langue purement, avec élégance, et surtout avec clarté, les meilleurs modèles à imiter seront toujours Boileau, Racine, Pascal, Massillon, Bossuet et La Bruyère.

LE FILS DE J.-J. ROUSSEAU.

Tout le monde sait que J. J. Rousseau, déterminé par les bizarres raisonnemens qu'il a rapportés dans ses *Confessions*, fit exposer à la porte d'un asile de la pitié les enfans nés de son mariage. On trouva avec deux de ces enfans des cartes hiéroglyphiques, destinées à faciliter les moyens de les reconnaître.

La destinée d'un de ces infortunés a été récemment éclaircie.

M. Anson, colon très-riche, établi aux Indes Occidentales, ayant perdu sa famille par les ravages d'une épidémie, vint s'établir en France pour échapper à de tristes souvenirs. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il eut occasion de visiter l'hospice des Enfans-Trouvés. Un d'entre eux, âgé de dix

ou onze ans, était d'une figure qui le frappa ; ce mouvement d'intérêt fut même si vif, que M. Anson témoigna le désir d'avoir cet enfant près de lui ; et, après avoir rempli les formalités d'usage, il lui fut permis de l'emmener. On lui remit en même temps une carte chargée de caractères inconnus, trouvée dans le berceau lors de l'exposition.

L'enfant, à qui M. Anson donna le nom de *Germain*, fut placé par lui dans une pension. Il était parvenu à sa dix-huitième année, lorsque son bienfaiteur se rendit dans cette maison pour l'en retirer. Frappé des charmes de Thérèse, nièce de l'instituteur, M. Anson en devint subitement épris, et déjà il était déterminé à lui donner sa main, lorsqu'il apprit, avec autant de surprise que de douleur, l'amour de Germain pour la jeune personne.

Ne se sentant pas le courage de sacrifier son bonheur à celui de son fils adoptif, et persuadé que l'absence gué-

rirait facilement Germain, M. Anson lui ordonna de voyager. Il obéit, parcourut diverses contrées, et, revenant enfin en France, il eut la curiosité, alors assez générale, de visiter Ermenonville, où Jean Jacques s'était retiré depuis quelque temps.

En parcourant les bois où Rousseau allait souvent herboriser, Germain perd son porte-feuille; Rousseau le trouve; et, l'ayant ouvert pour y chercher quelque indication, quel fut son étonnement d'y voir cette carte hiéroglyfique tracée de sa main, et attachée au bras de l'un de ses enfans! Dans ce moment, Germain revenait sur ses pas pour réclamer son porte-feuille. Jean-Jacques le considère un moment, puis le serrant avec force contre sa poitrine: « Jeune homme, lui dit-il, tu vois en « moi le plus coupable des hommes; « mais le coupable est ton père. Si tu « te sens le courage de lui pardonner, « reviens ici demain à la même heure. »

Germain fut exact au rendez-vous

le lendemain; mais Rousseau n'était plus, il venait d'expirer. Cette scène touchante lui avait causé une impression trop forte et trop cruelle.

La plus noire mélancolie s'empara de Germain. Au lieu de se rendre près de M. Anson, il reprit, pendant plusieurs années, le cours de ses voyages; et lorsqu'enfin il fut rappelé à Paris, la première chose qu'il apprit dans cette capitale, fut que Thérèse, toujours si chère à son cœur, était, depuis long-temps, l'épouse de M. Anson. Dans l'excès de son désespoir, il retourna à Ermenonville, et se brûla la cervelle sur le tombeau de son père, le 3 juin 1791. Cet évènement tragique fit, à cette époque, le sujet de toutes les conversations, quoique personne n'en connût la véritable cause. Mais, comme il arrive assez souvent, on se plut à entourer ce fait de circonstances romanesques.

C'est à M. J.-J. Gunther que nous devons la connaissance de cette intéres-

sante anecdote. Tous les renseignemens qui peuvent la constater sont entre ses mains, et il en a instruit le public, en juillet 1813, par une notice insérée dans le journal du département de la Roër.

On avait vu, quelques jours auparavant, ce jeune homme errer autour de l'île des Peupliers, en poussant de profonds soupirs, et fondre en larmes en prononçant le nom de Rousseau. Mais il garda son secret; et la lettre même adressée à M. de Gerardin, qu'on trouva sur lui, ne fait nullement soupçonner qu'il soit réellement le fils de ce grand homme. Seulement on y retrouve un autre Rousseau, par la misantropie, le dégoût de la société, l'amour de la solitude et l'excès de la sensibilité. Voici cette lettre :

Le 2 juin 1791.

« Monsieur,

« Il est impossible de vous dire tout-à-fait le sujet de ma mort. Je ne le sais pas,

et je suis dans un état trop violent, pour être précis et supporter la méditation. Ainsi donc, je vous supplie, au nom de ce qui est le plus cher à votre cœur, de me faire enterrer sous quelque épais feuillage, dans un de vos admirables jardins.... Gardez-vous bien de croire, Monsieur, que le motif qui m'a porté à cet attentat, soit le vol, le brigandage ; de pareilles actions furent de tout temps détestées de mon cœur, et n'entrèrent jamais dans mes principes.... On trouvera cette malheureuse victime de l'amour et d'une extrême sensibilité aux environs de cette île chérie des âmes sensibles, où repose le célèbre Rousseau....., lieu charmant qui convient si bien à son caractère et à ses goûts, qu'il avait choisi pour déposer ses dépouilles mortelles.... Toute personne sensée trouvera que c'est avilir la mémoire de ce grand homme et fouler aux pieds ses brillans écrits, que de le transporter parmi un monde corrompu qu'il a de tout temps si justement détesté.

Je suis d'une famille obscure, je ne sais rien, je ne fus rien que trompé et trahi de toutes parts. Devenu misantrope depuis fort long-temps, j'étais comme un fou qui boude contre le genre humain, sans cependant cesser d'être bon dans le fond de l'âme, et d'observer les règles des honnêtes bienséances; j'ose dire même, à haute voix, m'être toujours conduit parmi les hommes suivant les conseils de l'honneur. Je n'étais d'aucun pays; toutes les nations m'étaient indifférentes, j'errais en vrai cosmopolite sur ce vaste univers.... Partout où je voyois la belle nature, des bois, des coteaux, de belles prairies, je me trouvais chez moi, parmi mes amis........ Vous demanderez peut-être de quelle religion j'étais?........ j'estime le but de toutes, mais d'une manière différente de celle des hommes.

Le Dieu de mon cœur est celui d'un honnête homme qui sait penser, d'un homme qui, en voyant le grand principe de la nature, y reconnaît avec

transport le père des âmes, le créateur des corps célestes ; il voit partout son Dieu dans ces étonnantes merveilles, qui confondent et surpassent toutes nos pensées.

« Voilà, Monsieur, ma profession de foi, à laquelle on ne m'a jamais vu déroger. Elle fut gravée dans mon cœur par une cause plus efficace et plus puissante que celle des hommes. Aussi l'autorité des écrits mensongers, ni celle des opinions, n'ébranlèrent jamais ces principes.

« Je vous prie, Monsieur, ne refusez pas une sépulture aux lieux que vous demande un malheureux qui, peut-être, n'aurait pas été indigne de votre grand cœur, s'il avait eu l'honneur d'être connu de vous ; je vous prie, surtout, que mon corps ne soit point enterré dans un cimetière.

. . . .

Je désire ardemment être enterré par deux bons vieillards qui me plaignent sans me mépriser, et à qui je

donne mes pauvres vêtemens, et d'avoir pour cercueil deux misérables planches conformes à ma destinée.

« Je ne veux point vous tromper, Monsieur, n'ordonnez aucune dépense, car vous n'en seriez jamais remboursé, d'autant que je n'ai point de fortune sur la terre, sans parens quelconque, et même sans amis.

« Adieu, Monsieur, je meurs le cœur rempli de vous et de vos bienfaits, avec la vive persuasion que vous m'accorderez la première et dernière grâce que je vous demande, qui est un devoir sacré que le ciel et votre cœur vous imposent.

« Je vais parcourir le grand espace !... et bientôt savoir la cause qui fait que j'étais né sensible...... Ah !...... qu'il est malheureux l'homme sensible !.....

« (Ainsi signé) 3 S .. L. S.. R*******. (1)

---

(1) Cette signature suffirait pour lever tous les doutes; car les signes hiéroglyphiques qui

« *P. S.* Trouvez bon, Monsieur, que j'aie la délicatesse de laisser ignorer mon nom. Je suis homme : ce titre seul suffit à un galant homme pour faire une bonne action. Daignez croire que vous n'aurez pas obligé un ingrat, si toutefois cependant il était possible à l'homme d'être reconnaissant après sa mort.......

« Ne me jugez pas trop sévèrement. Croyez que l'honnête homme se trouve quelquefois dans des circonstances où la vie n'est qu'un véritable fardeau qui le rend à charge à lui-même. Quand il est assez sage pour n'en point imposer à ses propres lumières, il voit les choses nues telles qu'elles sont, sans les couvrir du voile trompeur de l'illusion, qui toujours flatte de vaines espérances, abuse le sot qui s'y livre et le couvre de

---

la précèdent peuvent être regardés comme ceux que Rousseau attacha au bras de son fils, et le nombre de points placés après l'initiale est égal au nombre de lettres qui composent le nom de Rousseau.

honte, ce qui le rend abject à lui-même.... Enfin, plus je réfléchis sur les différentes causes des malheurs qui m'accablent, plus je vois que la nature ne m'avait pas organisé pour vivre plus long-temps parmi les hommes, et supporter leurs brigandages..... Ah! qu'il est difficile à un honnête homme de se frayer un chemin aisé pour vivre heureux avec ses semblables, et d'être à la fois content d'eux et de lui-même! . . . . . .

. . . .

« Je suis dans un état si affreux qu'il m'est impossible d'achever cette lettre.... Hier, j'en ai écrit plusieurs (1), mais aujourd'hui je ne saurais écrire un mot dans l'ordre nécessaire, ni classer mes idées de manière à supporter la lecture.

« C'est un amour malheureux, la mélancolie, le goût des rêveries et ma sen-

(1) Il écrivait sans doute à son amie qui vint deux jours après.

sibilité qui m'ont perdu !...... C'est un état trop actif pour l'homme ; il n'y résiste pas long-temps..... »

Sur le dos de la lettre étaient écrites ces lignes ;

« Je prie, au nom du ciel, tous ceux à qui cette lettre tombera entre les mains, de la faire passer, le plutôt possible, à M. de Gérardin à qui je l'adresse.

« Estimables habitans de la campagne, ne portez aucun mauvais jugement sur personne pour ce téméraire attentat.... C'est moi-même, que vous voyez étendu à vos pieds, qui suis le seul coupable de ce grand crime.

« Hommes ignorans et à prétentions ! écartez-vous de ce spectacle ; ce n'est pas à vous que je m'adresse, *c'est à un sage*, qui connaît les passions des hommes et les différentes dispositions du cœur humain. C'est ce grand homme, s'il se trouve, que je prie, avec la plus vive instance, d'empêcher que mon corps soit enterré avant que M. Gérardin ait pris lecture de cette lettre, qui con-

tient les éclaircissemens nécessaires pour en régler la destinée. »

Dans l'endroit le plus triste et le plus sauvage de la forêt d'Ermenonville, M. Gérardin a élevé à ce jeune homme un tombeau triangulaire. On y lit cette inscription :

4 juin 1791.

Hélas ! pauvre inconnu, si tu tins de l'amour
Une obscure naissance et ta noble figure,
Devais-tu dans ces lieux outrager la nature,
Comme un autre Werther, en t'y privant du jour !

Deux jours après cette catastrophe, deux jeunes femmes s'étaient rendues à l'*Isle des Peupliers*. La plus jeune paraissait vivement affectée sur le sort de l'infortuné. *Elle baisa avec transport sa main morne et livide, tandis que l'autre coupa une portion de ses cheveux.* Elles se retirèrent ensuite sans se faire connaître.

En 1802, une de ces femmes revint à Ermenonville, s'arrêta près du tom-

beau, et y déposa le quatrain suivant :

Loin que mes justes pleurs tarissent,
Le temps ajoute à ma douleur;
Et plus tes cendres refroidissent,
Plus je sens consumer mon cœur!

L'antithèse et le jeu de mots que l'on remarque dans la dernière moitié de ce quatrain, annoncent plutôt une prétention maniérée à l'esprit, qu'un sentiment de douleur bien profond. Ce langage est loin d'être celui du cœur. On peut donc se permettre de douter que la jeune dame en question ait été l'auteur de pareils vers. Si l'on considère que c'est M. Fayolle qui les a publiés *dans le Journal des Arts* du 20 juillet 1813, on sera bien tenté de lui attribuer l'honneur de les avoir composés, car ils sont du même style que ceux qu'il est dans l'usage de faire.

LA POLITICOMANIE.

LETTRE D'ARISTE A EUGÈNE.

J'ai fait, mon cher ami, bien des voyages depuis notre séparation; j'ai cherché le bonheur loin de ma patrie, et je n'ai trouvé sur le sol étranger, que des dégoûts qui m'ont guéri de l'envie de continuer mes courses.

J'avais aussi comme un grand nombre de mes compatriotes, la manie de me plaindre et surtout celle de fronder; naturellement ami de la concorde et doué d'un caractère conciliant, un travers si déplorable s'était tellement emparé de moi, que, sans y penser, j'encourageais la malveillance en critiquant sans cesse la marche du gouvernement et la conduite des ministres. A peine sorti des bancs de l'école, je prétendais régenter le monarque et lui prescrire les systèmes

d'administration qu'il devait adopter. Quoique je ne me fusse jamais livré à aucune des études par lesquelles on devient homme d'état, j'avais la ridicule présomption de croire que le salut de la France était attaché à l'exécution de mes plans.

Ainsi, me nourrissant l'imagination d'illusions et de projets chimériques, les absurdités que ma raison repoussait, prirent à mes yeux le caractère de vérités démontrées ; l'esprit de parti me les fit débiter avec la chaleur d'un énergumène ; ma démence fut telle que je me trouvai (ce que je n'aurais jamais cru si on me l'eût prédit) l'apôtre du fanatisme, et je m'instituai le champion de ces charlatans hypocrites qui font depuis si long-temps métier d'abuser de la crédulité des peuples. Mais les gens raisonnables me regardèrent en pitié, et je ne rencontrai d'approbateurs que parmi cette classe de vieux imbécilles à parchemins, dont les lumières ne s'étendent pas plus loin que celles qui

dans le treizième siècle, étaient étouffées par d'épaisses ténèbres aussitôt qu'elles se montraient.

A Dieu ne plaise que je veuille attaquer ces doyens de la valeur française qui, du temps de nos pères, consacrèrent toute leur existence au service du Roi et de la patrie ! Ceux-là ne sont jamais en opposition avec le vœu national, ils ne regrettent aucun sacrifice lorsqu'il s'agit de l'affermissement de la monarchie constitutionnelle. Je n'entends parler ici que de ces stupides oisifs dont tout le mérite consiste à n'avoir pris part à rien et qui ont végété dans une continuelle nullité pendant nos vingt-cinq années d'horreurs et de crimes, de gloire et de désastres. Ils ne rêvent qu'aux moyens de supplanter les hommes habiles expérimentés et laborieux, dont le zèle et l'amour pour le Monarque légitime sont plus sincères, plus dignes de confiance que la prétendue fidélité tant vantée de ceux qui par l'aveugle exagération de leur mécontten-

tement, se sont fait donner la qualification d'*Ultra-Royalistes*.

Dans le désappointement où les jette le peu de succès de leurs vives sollicitations, ces derniers n'ouvrent la bouche que pour censurer les principes et le gouvernement du Monarque le plus sage, qu'ils ont appelé de leurs vœux comme tous les bons Français; ils lui font un crime de cette modération qui a sauvé la France; de la libéralité de ses vues, noble garantie du bonheur de nos neveux; leur dévouement, qu'ils ne cessent de préconiser eux-mêmes, comme s'ils étaient les seuls Français dévoués, n'est que le masque trompeur de l'ambition et de l'intérêt personnel.... Voilà ce qu'il faut répéter, afin que l'on sache à quoi s'en tenir sur les déclamations de ces grotesques personnages. Mais en même temps nous devons encourager, récompenser la véritable loyauté des citoyens qui ont traversé le cours des révolutions avec des intentions toujours droites, et qui, mieux instruits sur ce

qui concerne la prospérité de la France, n'aspirent qu'à voir fleurir la tige des lis.

Maintenant que mon sang est rafraîchi, que mon imagination s'est calmée, et que je suis revenu de mes erreurs, mon cher Eugène, je demande à quoi peuvent aboutir les idées d'ambition que ces inutiles machines ont conçues?

Quelques Jansénistes en fait d'opinions politiques, ont supposé chrétiennement à leurs adversaires des sentimens et des systèmes qui tendraient à amener de nouvelles révolutions, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe. Cependant les hommes qu'ils outragent si gratuitement ont acquis la conviction que la légitimité est le principe qui sauve les états des projets d'envahissement et de conquêtes. Il est possible que, dans la science des Richelieu et des Mazarin, les diplomates et les publicistes adoptent des nuances diverses; mais, lorsqu'ils sont de bonne foi, ils se trouvent d'accord sur un point : c'est que le dévouement au Roi et à son auguste famille

marche avant les théories; il n'est pas un Français qui ne soit intéressé au maintien des Bourbons sur le trône, et qui n'éprouve un saisissement de frayeur à la seule idée des calamités affreuses que la chute des monarchies légitimes entraîne après elle. La nation entière sait que son repos et sa prospérité sont essentiellement liés au contrat de cœur qui nous unit aux descendans du plus vaillant des souverains. *Errare humanum est.* Si je me trompe sur d'autres points, je ne suis pas le seul; j'ai de nombreux confrères; cela me console des boutades de messieurs les Jansénistes politiques.

« Les hommes que vous traitez si mal, me dit un personnage long et sec, attaché à une antique rouillarde, auraient seuls le talent de sauver la France. Qu'on les mette à la place de ces menaçantes moustaches qui sont, dites-vous, l'honneur du nom français, vous verrez comme tout ira bien! fussent-ils borgnes, boiteux, bancales, ou culs-de-

jatte, octogénaires et même centenaires, qu'on les voye à la tête des régimens et de l'armée, vous aurez des troupes invincibles. La plupart d'entre eux n'ont-ils pas donné jadis d'innombrables preuves de valeur aux champs de la gloire? Si la confiance absolue qu'il est urgent de leur accorder n'a pas le don de plaire aux *libéraux*, le royaume n'a-t-il pas des cachots où l'on peut les claquemurer pour leur apprendre à vouloir des chartes constitutionnelles? Que l'on remette en vigueur l'expéditive mesure des lettres de cachet, et qu'on ne les épargne pas aux admirateurs des Voltaire, des Rousseau, des d'Alembert et autres barbouilleurs de cette trempe. Avec de tels remèdes, vous aurez la tranquillité, et si, contre mon attente, un des nôtres se laissait influencer par les principes de ces ennemis de Dieu et des hommes, rétablissez *presto* la discipline de M. de Saint-Germain, et je vous garantis un plein succès. »

Ainsi raisonnait ce matamore étique.

Je fus curieux de connaître les hauts faits d'un homme qui, portant le nom de français, osait proposer de traiter des français comme des chevaux. Il ne se fit pas prier pour me dire qu'il avait eu jadis un brevet d'officier, et qu'il comptait plusieurs campagnes. Or, ces campagnes se réduisent aux coups de vent qui menacèrent d'engloutir son vaisseau lorsqu'il s'embarqua, débarqua et se rembarqua à chacune des catastrophes qui plongèrent la France dans le deuil. Comme tu te serais amusé, mon cher Eugène, du ton pathétique avec lequel ce nouvel Ulysse racontait son arrivée au port, après avoir été long-temps battu par la tempête; enfin, parvenu sain et sauf à Calais, il y prit la diligence pour se rendre à Paris, et n'y fut pas plutôt qu'il se mit sur les rangs des solliciteurs. Maintes fois il vint frapper à la porte du ministre de la guerre; mais, hélas! vainement il fit l'énumération des coups de vent qui avaient mis ses jours en danger, il ne put émouvoir la sensi-

bilité du ministre ! Depuis cette mésaventure, il est démontré à ce brave homme que tout va mal, et que ce sont les Jacobins qui gouvernent la France.

Tels sont les sentimens qui animent les honnêtes gens que l'on nomme *Ultra*; tels sont les titres que la plupart d'entre eux font valoir. Ils s'honorent de la qualification qu'on leur donne, et cependant elle ne signifie autre chose que *passer outre* le bon sens. Ils prétendent que des services passés, et même que la seule intention que l'on a eue d'en rendre, valent mieux que des services actuels. et quoique valétudinaires et se réveillant seulement d'un sommeil de vingt-cinq ans de durée, ils soutiennent qu'on doit les préférer aux hommes exercés, dans la force de l'âge, et qui n'ont cessé de faire preuve de talens, de zèle et d'énergie. Ils aiment la royauté, mais ce n'est qu'autant que le Roi se conformera à la volonté de ceux de ses sujets qui vont au-delà du but de sa politique. Heureusement les *Ultra* ne comptent

des disciples et des partisans que dans les rangs de ces individus dignes de pitié plutôt que de haine, qui, asservis à de sots préjugés, ont acquis, par l'espèce d'enfance dans laquelle ils sont tombés, le droit de déraisonner.

Si l'on pouvait considérer sous un autre point de vue ces caricatures politiques, elles sembleraient trop coupables ; la qualification d'*Ultra* désignerait alors une opposition manifeste et ouverte au gouvernement du Roi, lorsque ses pensées les plus chères ne tendent qu'à anéantir toutes les factions, et à couvrir du voile de l'oubli les folies et les crimes de la révolution.

Je connais pourtant des citoyens fort estimables qui, ne manquant ni d'esprit ni de bon sens, se sont crus pourtant obligés d'afficher la manière de s'exprimer de ces messieurs. Ceux-là sont atteints de la maladie d'imagination dont j'ai été affecté quelque temps moi-même. Si vous discutez avec eux, les bénignes expressions de *Jaco-*

bins, de *Scélérats*, de *Bonapartistes* et de *Brigands*, de *Romains* et de *Ministèriels*, s'élancent de leur bouche avec la rapidité d'un torrent....; et c'est à la politicomanie que l'on a mise à la mode, que nous devons cette aliénation mentale des plus honnêtes gens !

Ce funeste dérangement de la raison atteint jusqu'aux femmes, et l'emporte souvent chez elles sur la coquetterie. Je passe mes soirées chez madame de***, femme de vingt-six ans, pleine de graces, d'esprit et de talens. Jusqu'au jour où la politicomanie s'empara de ses facultés intellectuelles, elle avait réuni aux vertus les plus pures une douceur angélique, un esprit de modération qui la faisait chérir de tous ceux qui la connaissaient. Tu ne pourrais t'imaginer, mon cher Eugène, quel changement s'est opéré en elle. Madame de***, naguères si bonne, a remplacé les entretiens aimables où le cœur et l'esprit avaient tant à gagner, par des discussions sur des sujets arides qu'elle ne

comprend pas. Son ton est devenu tranchant; les raisonnemens dans lesquels son esprit s'égare prennent la teinte d'un orgueil insupportable; l'aigreur déborde et devient impertinence à la plus petite contradiction; il ne faut qu'un mot, qu'une syllabe, qu'une nuance, qu'un soupir, interprétés d'après les conventions que font naître les opinions qu'elle croit avoir, pour attirer à son interlocuteur les reproches les plus sanglans, les épithètes les plus amères, les imprécations les plus anti-chrétiennes. Sa figure charmante change tout à coup, se contracte, devient rouge, pâle, livide; enfin ses mouvemens convulsifs offrent les symptômes d'une véritable démence..... Ah! combien une jolie femme devient laide quand elle s'avise de s'occuper de matières politiques!

J'ai proposé à mon adversaire féminin, afin d'empêcher désormais dans sa maison ces luttes affligeantes, de placer sur la porte de son appartement, un écriteau

sur lequel on lirait ce vers de circonstance :

Faites ce que je dis, dites ce que je veux.

Je viens de te tracer, mon chère Eugène, le portrait de nos *Ultra* mâles et femelles, de ces politiques sans mandat qui empoisonnent la source des sentimens les plus nobles et les plus honorables. Voilà où conduit le fanatisme politique, aussi funeste à l'humanité que le fanatisme religieux!! *Fiat lux!!!*

ARISTE.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.